U d'/of OTTAWA
39003002033420

31-1-69

oledicace

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/civilisationmcmx00duha

CIVILISATION

MCMXIV-MCMXVII

Monsieur Joseph Saqui
avec ma plus chaleureuse
poignée de main

Duhamel

Nice · 1. 3. 30

EXEMPLAIRE SUR PAPIER DE RIVES

N° 1717

034
PC

GEORGES DUHAMEL

CIVILISATION

MCMXIV-MCMXVII

PORTRAIT DE L'AUTEUR
PAR
BERTHOLD MAHN

PARIS
GEORGES CRÈS ET Cie
LES MAITRES DU LIVRE
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21
MCMXXI

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

1826 518

PQ
2607
.U53C5
1921

A

CHARLES VIANNAY

VISAGE

VISAGE

Large front au dessin presque gracieux, regard profond et puéril, menton à fossette, moustache orgueilleuse, allègre amertume de la bouche, je me souviendrai de vous, visage français, bien que je ne vous aie pu voir qu'une seule seconde, à la lueur bondissante d'une allumette.

Le train qui va de Châlons à Sainte-Menehould remontait, tous feux éteints, dans la nuit d'automne ; c'était en 1916. Le front de Champagne, calme alors, somnolait sur notre gauche du sommeil des

cratères : un sommeil plein de cauchemars, de sursauts et d'éclairs. Nous divisions les ténèbres, pénétrant lentement dans une campagne misérable, que l'on devinait encore enlaidie par le hideux appareil guerrier. Le petit train clopinait, ahanait, un peu hésitant, comme un aveugle qui connaît son chemin.

Je revenais de permission. J'étais souffrant et allongé sur une banquette. En face de moi, trois officiers causaient. Leurs voix étaient celles de jeunes hommes, leur expérience militaire celle de vieillards. Ils rejoignaient leur régiment.

— Ce secteur, dit l'un d'eux, est calme en ce moment.

— A coup sûr, dit l'autre, nous voici tranquilles jusqu'au printemps.

Une sorte de silence suivit, harcelé par le claquement des rails sous les roues. Alors une voix mordante, juvénile, rieuse, dit presque bas :

— Oh ! on nous fera sans doute faire encore une bêtise avant le printemps...

Puis, sans transition, l'homme qui venait de parler ajouta :

— Ce sera la douzième fois que j'irai à l'assaut.

Mais j'ai toujours de la veine : je n'ai été blessé qu'une fois.

Ces deux phrases retentissaient encore à mes oreilles quand celui qui les avait prononcées fit flamber une allumette et se mit à fumer. La lueur éclaira furtivement un charmant visage. L'homme appartenait à un corps réputé. Les insignes des suprêmes récompenses que l'on peut accorder aux jeunes officiers luisaient sur sa vareuse d'ocre. Toute sa personne respirait un courage tranquille et raisonneur.

La nuit reprit possession de l'espace. Mais y aura-t-il jamais nuit assez épaisse pour me ravir l'image entrevue dans cet éclair ? Y aura-t-il jamais silence assez pesant pour étouffer l'écho des deux petites phrases murmurées dans le bourdonnement du train ?

J'y ai souvent songé depuis, chaque fois que, comme ce soir-là, plein d'angoisse et d'amour, je me suis tourné tour à tour vers le passé et vers l'avenir de ces Français, mes frères, qui, en si grand nombre, ont accepté de mourir sans renoncer à exprimer ce qui leur tenait au cœur, de ces Français dont le monde connaît trop mal et la grandeur d'âme, et l'indomptable intelligence, et la touchante naïveté.

Pourrais-je n'y pas songer, alors que se consomme le long martyre d'un peuple admirable qui cherche seul, à travers une nuit sans rivage, d'où lui viendront l'ordre et le salut ?

LA CHAMBRE DE REVAUD

LA CHAMBRE DE REVAUD

On ne s'ennuyait pas dans la chambre de Revaud. Le grondement de la guerre, la rumeur des convois en marche, les secousses épileptiques de la canonnade, tous les sifflements et les halètements de la machine à tuer arrivaient jusqu'aux fenêtres et les secouaient avec une fureur épuisée, comme arrivent au fond d'une crique les vains échos des tourmentes du large. Mais ce bruit était familier à l'oreille comme la pulsation même du monde misérable, et l'on ne s'ennuyait pas dans la chambre de Revaud.

C'était une pièce étroite et longue où il y avait

quatre lits et quatre hommes ; on l'appelait pourtant la chambre de Revaud parce que la personnalité de Revaud y remplissait l'espace jusqu'aux bords. La chambre était à la mesure de Revaud, bien juste, comme un habit que l'on a coupé exprès. Au début du mois de novembre, il y avait eu toutes sortes de vilaines intrigues menées par le caporal Têtard pour que Revaud changeât de salle, et, les intrigues ayant abouti, le pauvre homme avait été hissé à l'étage supérieur, dans un grand dortoir de vingt places, un désert éblouissant, sans intimité, ravagé par une lumière crue et cruelle. En trois jours, par une décision spontanée de son corps et de son âme, Revaud avait dépéri d'une façon si inquiétante qu'il avait bien fallu le redescendre en hâte derrière sa porte, dans le fond de sa chambre, là où la clarté de l'hiver arrivait filtrée et pleine d'indulgence.

Et c'était comme cela : quand on apportait à la division un vrai grand blessé, un numéro extraordinaire, on priait tout de suite Mme Baugan d'aller voir Revaud pour « traiter la question ».

Revaud se faisait un peu tirer l'oreille et finissait par dire :

— Ben, je veux ben ! Ma foi, je veux ben !

Mettez-le donc dans ma chambre, c't'homme...

Et la chambre de Revaud était toujours pleine. Pour être là, il ne fallait pas avoir une simple bricole : une patte cassée, ou une petite amputation de bras de rien du tout. Il fallait avoir « des choses curieuses et esstraordinaires », un petit boyau crevé, par exemple, ou la moelle épinière déboîtée, ou encore un de ces cas « que le crâne est embouti ou que l'urine ne sort plus là par où elle sortait avant c'te guerre... »

— Ici, disait Revaud avec orgueil, ici on est tous des cas très rares.

Il y avait Sandrap, « qui faisait ses besoins par un trou dans le côté », Sandrap, un petit homme du nord, au nez rond comme une pomme nouvelle, aux beaux yeux de soie, gris fin. Il avait été blessé trois fois et disait chaque matin : « Doivent être bien épatés, les Boches, ed pu m'vire... »

Il y avait Remusot, qui portait une grande plaie à la poitrine. Cela faisait Faouaou... Raouaou... Faouaou... Raouaou... et Revaud avait demandé dès le premier jour :

— Qué drôle de bruit que tu fais là ! C'est-il que ce serait avec ta bouche ?

D'une voix sans timbre, l'autre avait soufflé :

— C'est mon vent qui fout le camp à travers les côtes.

Il y avait enfin Mery, à qui une torpille avait brisé l'épine dorsale, et qui « ne sentait pas plus tout le bas de son corps que s'il aurait pas été à lui... »

Tout ce petit monde vivait sur le dos, chacun à sa place, dans une grande promiscuité d'odeurs, de bruits et parfois de pensée. On se connaissait à la voix plus qu'à la figure, et il y avait une grande semaine que Sandrap était là quand Revaud, le voyant partir au pansement et passer sur le brancard, à ras de son lit, lui avait crié tout à coup :

— Tiens, toi, Sandrap, t'as une drôle de tête, toi ! Et pis, t'en as des drôles de cheveux, aussi...

Mme Baugan arrivait à huit heures, et, tout de suite, elle grondait :

— Ça ne sent pas bon ici. Oh ! oh ! mon pauvre Revaud, je parie que vous avez encore fait...

Revaud éludait la question :

— Ben, disait-il, j'ai assez bien dormi. Pour ça, y a rien à dire, j'ai assez bien dormi.

Alors Mme Baugan tirait les draps et, prise à la gorge par l'odeur triste et ignoble, l'excellente personne disait en bougonnant :

— Oh ! Revaud ! vous n'êtes pas raisonnable Vous ne pourrez donc jamais vous retenir !

Revaud ne pouvait plus dissimuler. Il avouait avec flegme :

— Tiens, c'est vrai ! Et y en a un plein banneau, encore. Qué que vous voulez, ma pauv'femme, je peux pas faire autrement !

Mme Baugan allait, venait, cherchant des linges et de l'eau ; elle commençait la toilette de Revaud comme celle d'un enfant, mettant ses belles petites mains dans l'ordure avec un courage naturel et grognon :

— Je suis sûre que vous pourriez vous retenir, Revaud, voyez quel travail !

Mais, tout à coup, saisi de honte et d'une sorte de désespoir, le blessé gémissait :

— Madame Baugan, faut pas m'en vouloir : j'étais pas comme ça dans le civil...

Mme Baugan se mettait à rire, et Revaud, sans transition, riait tout de suite, parce que toute sa figure et toute son âme étaient faites pour rire, et qu'il aimait à rire, même au sein des pires tourments.

Cette réponse lui ayant plu, il la sortait souvent,

et, convenant de sa grande déchéance, il disait à tout venant : « J'étais pas comme ça dans le civil, vous savez ! »

Un matin, en défaisant le lit de Mery, Mme Baugan eut un cri : le paralytique s'était souillé.

— Quoi ! Mery ! Vous aussi, mon pauvre ami !

Mery, un ancien beau garçon de la campagne, au torse splendide, regarda ses jambes mortes et soupira :

— Possible, madame, je sens pu rien de ce qui passe...

Mais Revaud exultait. Toute la matinée, il cria : « Y a pas que moi ! Y a pas que moi ! » et personne ne lui reprocha sa joie, parce que, lorsqu'on est descendu tout au fond de la détresse, on est quand même soulagé d'y trouver un petit peu de compagnie.

Les phrases les plus heureuses n'ont qu'une heure de succès. Revaud, qui avait de l'esprit, sentit très bien venir le moment où il ne suffirait plus d'affirmer « qu'il n'était pas comme cela dans le civil ». C'est alors qu'il reçut la lettre de son père. Elle arriva, inopinément, un matin. On venait de laver la figure de Revaud et de couper, par fantaisie, à

l'américaine, sa grande moustache gauloise. Tout l'hôpital défilait au coin de la porte, pour regarder Revaud qui avait l'air d'un gentleman très malade. Il retourna la lettre dans ses doigts déformés par la misère et les travaux, puis il dit avec inquiétude : « Quoi c'est donc encore qu'on me veut, avec c'te lettre ? »

Revaud était marié ; mais, depuis six mois sans nouvelles de sa femme, il s'était accommodé dans son isolement. Il était dans sa chambre, derrière sa porte, et il ne cherchait querelle à personne. Alors pourquoi lui envoyait-on une lettre ?

— Quoi c'est donc qu'on me veut ? répéta-t-il. Et il tendit la lettre à Mme Baugan, pour qu'elle en donnât lecture.

C'était une lettre du père de Revaud. En dix lignes d'une plume soignée, avec pleins, déliés, ornements et paraphes, le vieil homme annonçait sa visite pour une date prochaine et indéterminée.

Revaud retrouva le rire comme son ultime raison de vivre. Toute la journée, il joua négligemment avec la lettre et il la montrait volontiers en disant :

— Nous allons avoir une visite. Mon père va venir nous voir.

Puis, il ajoutait des confidences :

— Mon père, vous savez, c'est un homme très bien, mais il a eu des malheurs. Vous verrez mon père, il sait des tas de bricoles, c't'homme-là, et pis, il a un faux-col.

Revaud finit par limiter à cette dernière constatation tout jugement sur la personnalité paternelle. Et il disait :

— Mon père ! vous verrez : il a un faux-col.

Les jours passèrent, et Revaud parla si souvent de son père qu'il finit par ne plus savoir si le visiteur était venu ou s'il était encore à venir. Ainsi, par grâce spéciale du ciel, Revaud ne s'aperçut jamais que son père n'était pas venu le voir ; mais dans la suite, il eut, pour désigner cette époque remarquable, des paroles pleines d'ampleur, et il disait : « C'était au moment de la visite de mon père. »

Revaud était gâté, il ne manquait ni de cigarettes, ni de compagnie, et il avouait avec contentement : « Dans c't'hôpital, c'est moi le charculot » ; ce qui veut dire le petit poussin préféré. Aussi, Revaud n'était pas difficile ; il suffisait que Tarrissant apparût, entre ses béquilles, pour que le moribond s'exclamât : « En voilà encore un qui vient me voir. Je

vous dis que je suis le charculot là-dedans! »

Tarrissant avait subi la même opération que Revaud. C'était une chose compliquée qui se passait dans le genou. Seulement, l'opération avait eu beaucoup de succès chez Tarrissant et elle n'avait eu que très peu de succès chez Revaud, parce que « ça dépend du sang ».

De l'opération même, Revaud avait cru retenir un mot : « Son genou avait été déséqué. » Il regardait Tarrissant, et, se comparant au convalescent, il concluait sans commentaires :

— On est tous les deux des déséqués. Seulement moi, je suis cocu. Et puis j'ai trop travaillé...

Ce fut la seule allusion que fit jamais Revaud à sa disgrâce conjugale et à son passé laborieux.

Et puis, vrai ! pourquoi penser à toutes ces choses ? L'homme n'a-t-il pas assez de tracas avec cette jambe, et cette envie perpétuelle qu'on ne peut pas retenir, et qui fait que l'on souille son lit? Revaud allumait une cigarette et disait innocemment :

— Ça sent pas bon. C'est peut-être bien toi, Sandrap ?

Ce devait être Sandrap... car Revaud, qui ne sen-

tait plus, depuis longtemps, sa propre odeur, était parfois encore incommodé par celle des autres.

Le soir, chacun préludait à la traversée nocturne par de petits soins comme on en prend pour un voyage. Remusot recevait une piqûre dans la cuisse et, tout de suite, il entrait dans un paradis baigné de sueur où la fièvre lui montrait des choses qu'il ne voulut jamais raconter à personne. Mery se faisait préparer une grande jatte de tisane, et il n'avait qu'à tendre le bras pour la saisir. Sandrap fumait la dernière cigarette, et Revaud demandait son coussin. C'était un petit ballot de coton qu'on lui mettait contre le flanc. A ce prix seulement Revaud consentait à dire : « Ça y est, les gars ; on peut y aller... » Et, dès lors, ils s'égaraient dans un sommeil horrible et touffu comme une forêt semée d'embûches, chacun voguant, de son côté, à la poursuite de ses rêves.

Pendant que l'esprit battait de l'aile, les quatre corps restaient immobiles, et une petite veilleuse les éclairait. Quand, traînant les savates, un gardien de nuit venait mettre la tête à la porte, en percevant les quatre respirations tourmentées, en surprenant parfois le regard clair-ouvert et absent de Remusot, en contemplant ces dépouilles humaines affalées, il

pensait tout à coup à un radeau de naufragés, à un radeau roulant sur le dos de la mer, avec quatre corps en détresse.

Les vitres de la chambre continuaient de vibrer plaintivement, à cause du bruit de la guerre. Il arrivait toutefois que, durant la longue nuit, la guerre semblât s'arrêter, comme un bûcheron qui reprend haleine entre deux coups de cognée.

Alors ils se réveillaient au plus profond du silence avec une angoisse étrange, et ils songeaient à tout ce qui arrive dans les combats, à l'heure où l'on n'entend plus rien.

L'aube d'hiver se décidait à paraître, comme une mégère paresseuse et malpropre qui se lève tard. Les infirmiers venaient laver le plancher. Ils soufflaient la veilleuse agonisante qui puait le graillon. Puis il y avait la toilette, puis toutes les douleurs et tous les cris des pansements.

Parfois, au milieu des menues occupations de la journée, la porte s'ouvrait avec majesté et l'on voyait entrer un général suivi de ses officiers d'ordonnance. Il s'arrêtait d'abord sur le seuil, saisi à la gorge par une odeur violente, puis il pénétrait un peu dans la pièce en demandant quels étaient ces

hommes. Le médecin lui disait quelques mots à l'oreille, et le général répondait simplement :

— Ah ! Bon ! Très bien !

Quand il était sorti, Revaud assurait toujours :

— C'général-là, y viendrait jamais ici sans me faire visite. Je l'connais ben...

Après cela, il y avait de quoi causer pour toute la journée.

Il venait aussi beaucoup de majors, et des plus huppés. Ils regardaient les papiers piqués au mur et disaient : « Eh ! Eh ! c'est quand même un beau résultat ! »

L'un d'eux se prit un jour à contempler Mery. C'était un très grand médecin qui avait une barbiche blanche, un large ventre, beaucoup de croix sur la poitrine et une nuque rose d'homme bien nourri. Il paraissait bon et enclin à la pitié. Il dit en effet :

— Pauvre bougre ! Non ! mais voyez-vous qu'une chose pareille m'arrive, à moi !

Le plus souvent, il ne venait personne, absolument personne, et la journée, comme la viande du repas, ne passait qu'à la condition d'être coupée en une infinité de petits morceaux.

Une fois, il y eut un événement : Mery fut em-

porté pour passer aux rayons X. Il reparut, satisfait, en disant :

— Au moins, ça ne fait pas mal !

Une autre fois, on coupa la jambe de Revaud.

Il avait accepté en murmurant :

— J'avais pourtant fait mon possible pour la garder, c'te jambe ! Eh bien ! Tant pis ! Allez-y, mon pauvre homme !

Il rit encore un coup ; et personne n'a ri et ne rira plus jamais comme Revaud rit ce jour-là !

On lui coupa donc la jambe. Le plus beau sang de la France coula une fois de plus. Mais cela se passait entre quatre murs, dans une petite pièce blanche comme une laiterie, et personne n'en a rien su.

Revaud fut recouché derrière sa porte. Il se réveilla comme un enfant et dit :

— Vrai ! Ils m'ont fait ramasser chaud avec c'te jambe.

Revaud passa une nuit suffisamment bonne, et quand, le lendemain, Mme Baugan pénétra dans la chambre, il lui dit comme à l'ordinaire :

— Ben, madame Baugan ! J'ai assez bien dormi !

Il dit cela, puis il pencha la tête sur le côté, il

ouvrit la bouche peu à peu, et il mourut, sans faire d'histoires.

Mme Baugan s'écria :

— Pauvre Revaud ! Mais, il est mort...

Elle l'embrassa sur le front et, tout de suite, elle commença la toilette funèbre, car la journée est longue et il ne faut pas perdre de temps.

Mme Baugan habillait Revaud et bougonnait avec bonté, parce que le cadavre ne se laissait pas habiller facilement.

Sandrap, Mery et Remusot ne disaient rien. La pluie ruisselait le long des vitres qui continuaient de trembler, à cause du canon.

SUR LA SOMME

SUR LA SOMME

Je n'avais pas le cœur à rire et, parfois, j'en sentais comme une vague envie. Je songeais à ces gens qui écrivent dans les journaux, sur la guerre, et qui disent : « La trouée est faite ! Qu'attend-on pour y jeter cinquante divisions ? » ou encore : « Il n'y a plus qu'à masser les réserves à proximité du front ! Vite, quatre cent mille hommes dans la brèche... »

J'aurais voulu que l'on chargeât ces gens-là de trouver, entre Fouilloy et Maricourt, la place du chat qui ronronne sur l'amas de leurs dossiers stra-

tégiques. Ils y auraient éprouvé quelque peine.

Tout en marchant, je rêvassais à mes affaires ; de temps en temps je jetais un coup d'œil sur le pays, et je vous assure qu'on voyait de curieuses choses.

Sous les peupliers qui font procession le long de la vallée, une immense armée se tenait tapie, avec ses bataillons, ses animaux, ses voitures, toute sa ferraille, ses bâches décolorées, ses cuirs puants, ses immondices. Les chevaux broutaient l'écorce des grands arbres qui dépérissaient, en proie à un précoce mal d'automne. Une foule houleuse s'appliquait à se dissimuler, comme si la face du ciel n'eût été qu'une vaste trahison. Un trio d'ormeaux chétifs servait d'abri à tout un campement, une haie poudreuse couvait dans son ombre le train de combat d'un régiment. Mais la végétation était avare et son asile exigu, en sorte que l'armée regorgeait de partout sur la plaine nue, écorchant les routes qui montraient leur squelette à vif, zébrant les champs de pistes comparables à celles que laisse le passage des grands troupeaux de fauves.

Il y avait des routes mitoyennes où Français et Anglais voisinaient. Là, on voyait défiler la belle artillerie britannique, toute neuve, — pas de patine,

mais du vernis, — couverte de harnachements blonds, avec des boucles étamées, des chevaux à la robe choisie, gras et luisants comme des montures de cirque. Il passait aussi de l'infanterie : rien que de jeunes hommes. Les flûtes et les tambours bariolés leur faisaient une sauvage musique de bamboula. Et puis de grands cars à étages emportaient, avec de molles secousses, des blessés aux cheveux clairs, aux regards étonnés, qui avaient l'air placide des voyageurs de l'agence Cook.

Nos villages étaient bondés à crever. L'homme s'était insinué partout, comme une maladie, comme une inondation. Il avait chassé les bêtes de leur gîte pour s'installer dans les écuries, dans les étables, dans les clapiers.

Les dépôts d'obus, de place en place, ressemblaient à des poteries pleines d'amphores terreuses.

L'eau gluante du canal était chargée de chalands qui portaient des nourritures, des canons, des hôpitaux.

Un souffle véhément remplaçait le silence, fait de la respiration de toutes ces existences et du grincement de leurs mécaniques. La campagne entière évoquait une sorte de kermesse sinistre, une foire de la

guerre, un ramassis de bastringues et de clans bohémiens.

Plus on approchait de Bray, plus le pays semblait congestionné. Le peuple automobile régnait tyranniquement sur les routes, repoussant à travers champs les humbles convois à chevaux. De petits tacots sur rails montraient de l'indépendance et hululaient avec emphase, bas sur pattes, le dos chargé de millions de cartouches ; entre les caisses, des bonshommes étaient accroupis et somnolaient, attestant qu'il est doux d'être assis sur quelque chose qui marche à votre place.

En arrivant au-dessus de Chipilly, je vis une chose étrange. Un vaste plateau ondulait, couvert de tant d'hommes, d'objets et de bêtes que, sur de vastes étendues, la terre cessait d'être visible. Au delà de la tour en ruines qui domine Etinehem, s'étendait un pays brun, roux, semblable à une bruyère ravagée par l'incendie. Je vis plus tard que cette couleur était due à l'accumulation des chevaux serrés les uns contre les autres. Tous les jours on en menait boire vingt-deux mille à l'abreuvoir vaseux de la Somme. Ils transformaient les pistes en bourbiers et chargeaient l'air d'une puissante odeur de sueur et de fumier.

Plus vers la gauche, s'élevait une véritable ville formée de tentes écrues, avec des croix rouges écartelées sur leur faîte. Au delà, le terrain se creusait et repartait d'un coup de rein vers le champ de bataille frémissant à l'horizon dans une buée noire. De-ci de-là, montaient, côte à côte, les fumées d'une rafale d'obus, rangées comme les arbres d'une route. Plus de trente ballons formaient cercle en plein ciel, ainsi que des curieux qui s'intéressent à une rixe.

L'adjudant me montra les tentes et dit :

— La cote 80, c'est là ! Vous y verrez passer plus de blessés que vous n'avez de cheveux sur la tête, et couler plus de sang qu'il n'y a d'eau dans le canal. Tout ce qui tombe entre Combles et Bouchavesnes rapplique là.

Je hochai la tête et nous retournâmes à nos réflexions. Le jour finissait dans l'haleine trouble des marais. De grosses pièces anglaises tiraient, pas très loin de nous, et leur bruit se ruait dans l'étendue comme un coursier furieux qui fonce à l'aveugle. L'horizon était peuplé de tant de canons qu'on percevait un gargouillement continu, semblable à celui d'une immense bouilloire tourmentée par un brasier.

L'adjudant se tourna de nouveau vers moi.

— Vous avez eu trois frères tués à l'ennemi. Dans un sens, vous voilà tiré d'affaire. Vous ne serez pas mal comme brancardier. Dans un sens, c'est malheureux, mais c'est bon pour vous. Le brancardage, c'est dur, mais ça vaut mieux que la ligne, pas vrai ?

Je ne répondis rien. Je songeais au petit vallon désolé où j'avais passé le début de l'été, face à la butte du Plémont. J'avais enduré là de mortelles heures à regarder, entre les peupliers fracassés, les ruines de Lassigny, les pommiers frappés d'horreur au bord de la route chaotique, les trous d'obus écœurés d'une eau verte et grouillante, le muet visage, chargé de reproches, du castel de Plessier et la colline formidable qu'un bouleversement cosmique seul avait pu faire surgir des mornes entrailles du rêve. J'avais respiré là, pendant les longues nuits de garde, le souffle fétide des prés fourrés de cadavres. Dans la solitude la plus désespérée, j'avais tour à tour souhaité et redouté de mourir. Et puis on était venu me dire, un jour : « Vous allez retourner à l'arrière, puisque votre troisième frère vient d'être tué. » Et beaucoup me regardaient qui semblaient penser, comme l'adju-

dant : « Ton troisième frère est mort ! Dans un sens, tu en as de la chance... »

C'est à tout cela que je pensais, en me rendant à mon nouveau destin, pendant que nous cheminions sur le plateau dressé, comme un autel, vers la nue et chargé de millions de créatures, ainsi que pour un sacrifice.

Il faisait sec depuis plusieurs jours et nous vivions dans le royaume de la poussière. La poussière est la rançon des beaux jours ; elle imprègne la meute guerrière et se mêle à ses travaux, à ses nourritures, à ses pensées ; elle sale les lèvres, croque sous la dent et enflamme les yeux. Elle avilit la joie candide de respirer. Mais, lorsqu'elle disparaît, le règne de la boue commence, et l'âme végète encore mieux dans la poussière que dans la boue.

Au loin, semblables à des fleuves paresseux, de grands courants de poussière dessinaient toutes les routes de la contrée, et, par infiltration, diffusaient, au gré des brises, sur le paysage. La lumière en était offensée, comme était souillé le ciel par les grands vols d'avions, souillé et injurié le silence, souillées et mutilées la terre et sa fourrure végétale.

Je n'étais déjà point enclin à la joie, mais tout cela m'enivrait de tristesse.

Promenant mes regards sur ce qui m'entourait, je ne trouvais à les reposer que dans les yeux innocents des chevaux, ou dans ceux même de quelques hommes malheureux et timides qui travaillaient au bord des pistes. Tout le reste du monde n'était qu'un hérissement belliqueux.

A la nuit tombante, nous arrivâmes dans la ville des tentes. L'adjudant me conduisit vers une tortoise et m'y fit trouver une place sur la paille qui sentait la porcherie. Je posai mon sac, m'étendis et m'endormis.

⁂

Levé avec le petit jour, je voguais à travers le brouillard et cherchais à comprendre.

Il y avait une route, celle d'Albert, usée, creusée, surmenée de besogne. Elle charriait le flot incessant des blessés. Au bord de la route se dressait la ville des tentes, avec des rues, des faubourgs, des places publiques. En arrière des tentes, un cimetière. C'était tout.

J'étais accoudé à un pieu ; je regardais le cime-

tière. Il était déjà exubérant, il avait l'air affamé. Un gros de prisonniers allemands travaillait à y creuser de longues tranchées qui béaient comme autant de gueules. Deux officiers passèrent ; l'un était obèse et paraissait guetté dès le matin par le coup de sang. Il disait à l'autre, avec des gestes frénétiques :

— Nous avons deux cents fosses d'avance et presque autant de cercueils. Non ! Non ! Il ne faudra pas dire qu'elle n'a pas été préparée, cette offensive !

En effet, il y avait un grand nombre de cercueils tout prêts. Ils remplissaient une tente où l'on exposait sommairement les cadavres. Installée en plein vent, une copieuse équipe de menuisiers débitaient les planches de sapin. Ils sifflaient et chantaient innocemment, comme il est d'usage lorsque l'on occupe ses mains.

C'est à ce service que, dès le jour même, je fus affecté, sous le prétexte que je m'étais, dans ma jeunesse, occupé d'ameublement d'art.

Je connus, une fois de plus, que chaque homme juge les plus majestueux événements du seul point de vue que lui proposent sa profession et ses aptitudes. Il y avait là un sergent qui se formait une

opinion sur la guerre mondiale de par la qualité du bois qu'il devait travailler. Quand le bois était mauvais, il disait : « Cette guerre est une grande foutaise ! » Mais quand le bois ne contenait pas de nœuds, il opinait : « On les aura ! »

Un jeune homme inquiet et tâtillon assumait la charge accablante de diriger tout l'hôpital. Il apparaissait à tout instant, les doigts crispés sur des liasses de papiers qui passaient alternativement d'une de ses mains dans l'autre. J'eus peu l'occasion de l'entendre parler, mais, presque chaque fois, je surpris les mêmes propos : « Ça ne me regarde pas... Moi, je m'en fous ! J'ai assez de soucis comme cela... »

Je reconnais qu'il lui fallait penser à beaucoup de choses. Presque toute la journée, les automobiles alourdies d'une cargaison gémissante se succédaient sur la voie cintrée qu'on empierrait à la hâte et qui était comme la bouche vorace de ce vaste organisme. Au sommet de la courbe, les voitures se vidaient sous un porche orné de drapeaux, assez semblable aux dais pavoisés que l'on dresse, les jours de noce, à la porte des églises.

Dès le premier soir, je reçus l'ordre de participer, pour la nuit, au service du brancardage, à

l'arrivée des voitures. Nous étions une quinzaine sous le porche, rassemblés pour la même besogne.

Jusque-là, j'avais vu les camarades blessés à mes côtés, dans la tranchée, partir pour un voyage long et mystérieux dont nous savions peu de chose. L'homme frappé était escamoté ; il disparaissait du champ de bataille. J'appris à connaître toutes les étapes de la vie douloureuse qui commençait dès lors pour lui.

Le soir où j'entrai en fonctions, il y avait eu quelque chose vers Maurepas ou le Forest ; c'était, entre deux grandes journées de la bataille, un de ces épisodes qui n'arrachent pas toujours une ligne au rédacteur du communiqué. Les blessés n'en affluèrent pas moins toute la nuit. Dès leur descente de voiture, nous les faisions pénétrer dans la grande tente. C'était un immense hall de toile éclairé à l'électricité. On l'avait dressé sur le chaume et son sol grossier était encore hérissé d'herbes anémiques et de mottes mal écrasées. Les blessés qui pouvaient marcher étaient introduits à la file dans une sorte de couloir, entre deux rampes, comme on en voit à l'entrée des théâtres où la foule fait queue. Ils avaient l'air ébloui et surmené. On leur retirait leurs armes,

leurs coutelas, leurs grenades ; ils se laissaient faire, comme des enfants accablés de sommeil. Puis, on les interrogeait. Le massacre européen veut de l'ordre. Une comptabilité minutieuse règle tous les actes du drame. Au fur et à mesure que ces hommes défilaient, on les comptait, on les couvrait d'étiquettes ; des scribes vérifiaient leur identité avec la froide exactitude d'employés de la douane. Eux répondaient, d'ailleurs, avec la patience de l'éternel public au guichet administratif. Parfois ils se permettaient une réflexion ; on demandait à un chasseur :

— C'est toi qui t'appelles Menu ?

Et le chasseur remarquait d'un air navré :

— Eh oui ! malheureusement !

Je me rappelle un petit bonhomme qui portait le bras en écharpe. Un médecin consultait ses fiches et disait :

— Tu as une plaie du bras droit ?

Et l'homme de répondre avec modestie :

— Oh ! c'est pas une plaie, c'est seulement un trou.

Dans un coin, on distribuait de la nourriture et des boissons. Un cuisinier découpait des tranches de bœuf et tailladait à même une meule de gruyère. Les blessés saisissaient les victuailles de leurs mains

pleines de terre et de sang, et ils mastiquaient avec lenteur et délice. On devinait que, pour beaucoup, la faim et la soif étaient la première souffrance. Ils se tenaient sur un banc, timidement assis, comme des invités pauvres au buffet d'une fête.

En face de ces hommes, il y avait une vingtaine de blessés allemands que l'on avait débarqués là pêle-mêle. Ils somnolaient ou jetaient de brefs regards avides sur les vivres et les seaux de thé fumant. Retrouvant un mot célèbre, un fantassin grison qui se tassait de larges morceaux de bouilli entre les mâchoires dit tout à coup au cuisinier :

— Ben quoi ! Donne-leur-z-y quand même un bout de barbaque !

— C'est-y que tu les connaîtrais ? plaisanta le cuistot.

— Si je les connais, les vaches ! On s'a cogné ensemble toute la sainte journée ! Allez, colle-leur-z-y quand même un bout de barbaque.

Un freluquet au nez anguleux, au regard de myope, ajouta d'un ton concentré :

— Faut ça pour la réputation...

Et ils continuèrent à deviser avec gravité, en lampant des tasses d'une tisane bouillante, qu'on leur versait d'un broc de fer-blanc.

De l'autre côté de la tente, le spectacle était tout différent : les blessés étaient tous couchés et grièvement atteints. Rangés côte à côte, sur le sol rugueux, ils formaient une mosaïque de souffrance teinte aux couleurs de la guerre, fange et sang, empuantie des odeurs de la guerre, sueur et pourriture, bruissante des cris, des lamentations, des hoquets qui sont la voix même et la musique de la guerre.

Ce spectacle me glaça. J'avais connu le hérissement du massacre, la chasse et le hallali. Il me fallait apprendre une autre horreur, celle du « tableau », l'accumulation des victimes gisantes, la perspective du vaste hall grouillant, au ras du sol, d'un amas de larves humaines.

J'avais fini le brancardage et m'empressais autour des blessés ; j'avais la maladresse d'une bonne volonté trop émue. Il y en avait qui vomissaient, avec des peines infinies et un front ruisselant. La plupart demeuraient immobiles, raisonnables, comme attentifs aux progrès intérieurs de leur mal. L'un surtout me bouleversa. C'était un petit sergent blondin, à la moustache délicate. Il pleurait, dans sa main, avec un désespoir qui ressemblait à de la honte. Je lui demandai s'il souffrait. Il me répondit

à peine. Alors soulevant doucement sa couverture, je vis que la mitraille l'avait cruellement frappé dans sa virilité. Et je ressentis une profonde compassion pour sa jeunesse et pour ses larmes.

Il y avait aussi un jeune garçon qui criait, à intervalles réguliers, une plainte curieuse, une plainte de son pays, dont je ne saisissais que ces syllabes : « Ah ! mon... don... ah ! mon... don... » Un médecin qui passait lui dit :

— Allons ! un peu de patience ! Ne crie pas comme cela !

L'enfant s'arrêta un petit moment pour répliquer :

— Faudrait plus avoir de voix, pour pas crier.

Et, tout de suite, il se reprit à dire « ah ! mon... don... » en mesure, comme si ce rythme et ces mots eussent été nécessaires à sa souffrance.

Son voisin était un rude bonhomme, à la mâchoire puissante, aux traits massifs et énergiques, avec cette coupe du crâne et cette implantation des cheveux qui font reconnaître les gens d'Auvergne.

Il regarda le petit garçon qui gémissait à ses côtés, et, se tournant vers moi, estima, avec un mouvement d'épaules :

— Si c'est pas malheureux d'être amoché comme ce garçon-là !

— Et toi, lui dis-je, qu'est-ce que tu as ?

— Oh ! moi, je crois bien que j'ai plus de pieds ; mais je suis d'une grosse santé ; le coffre est solide...

Et c'était vrai : je vis qu'il avait eu les deux pieds arrachés.

Les lampes électriques s'auréolaient d'une buée nauséabonde. Sur les parois de la tente, dans les plis, on voyait, par gros paquets noirs, dormir les mouches domptées par la fraîcheur de la nuit.

La salle peu à peu se déblayait. De grandes ondes roulaient sur ses toiles et les agitaient comme d'un frémissement ou comme d'une ruade, selon que le vent ou le canon en était la cause.

Je fis, avec précaution, quelques pas en enjambant les brancards, et je me trouvai dehors, dans une nuit grondante, illuminée par l'aurore boréale du champ de bataille.

J'avais marché, les mains en avant, et venais de toucher une palissade ; je connus soudain la sensation d'être accoudé au balcon de l'enfer.

Quel orage humain ! Quelle explosion de haine et de destruction ! On eût dit qu'avec des millions

d'étincelles une troupe de géants forgeaient l'horizon de la terre en frappant dessus à coups redoublés. Faite d'une infinité de lueurs furtives, une immense lueur continue vivait, palpitait, bondissait, éblouissant le paysage et la nue. Des gerbes irisées fusaient en plein ciel, comme le marteau-pilon en exprime de la fonte incandescente.

Pour moi qui sortais de la tranchée, tous ces artifices signifiaient quelque chose, des recommandations, des ordres, des appels désespérés, des signaux d'égorgement, et je commentais ce brasier comme s'il eût exprimé en toutes lettres la fureur et la détresse des combattants.

Dans la direction de Combles, à gauche de Maurepas, un point surtout brûlait avec rage. C'est là que se faisait la soudure des deux armées, anglaise et française ; c'est là que l'ennemi concentrait avec insistance l'effort tumultueux de ses feux. Pendant des semaines, je vis, chaque nuit, s'allumer à cette place la même flamme dévorante. Elle était, à chaque seconde, si intense que cette seconde donnait l'impression d'être la seconde décisive. Mais les heures, les nuits, les mois s'avançaient lentement à travers l'éternité et chacun de ces instants terribles n'était

qu'un paroxysme dans une infinité de paroxysmes. C'est ainsi que la douleur des plaies donne souvent à croire qu'elle ne saurait plus être tolérée davantage ; mais la mort n'accède pas volontiers au désir des hommes ; elle frappe à son gré, quand elle veut, où elle veut, et ne souffre guère d'être séduite ou conseillée.

Le matin vint. Ceux qui auront vu les aubes de la guerre, après les nuits employées à combattre ou consumées dans la sanglante besogne des ambulances, ceux-là connaîtront une des plus grandes laideurs et une des plus grandes tristesses du monde.

Pour ma part, je n'oublierai jamais cette lumière avare et verte, cet aspect découragé des lampes et des visages, cette odeur suffocante des hommes envahis par la pourriture, ce frisson du froid matinal, pareil au dernier souffle glacé de la nuit dans les frondaisons engourdies des grands arbres.

⁂

Mon service de brancardier était achevé. Je pus retourner à la menuiserie. Je façonnais les pesantes planches de bois vert en pensant à toutes sortes de

choses, comme en conçoit l'esprit privé de sommeil et abreuvé d'amertume.

Vers huit heures du matin, le peuple des mouches salua le soleil qui se dégageait péniblement des brumes ; et ces bêtes commencèrent de se livrer à leur grande orgie quotidienne.

Tous ceux qui ont passé sur la Somme en 1916 conserveront le souvenir des mouches. Le désordre du champ de bataille, sa richesse en charognes, l'accumulation anormale des animaux, des hommes, des nourritures gâtées, toutes ces causes déterminèrent, cette année-là, une formidable éclosion de mouches. Elles semblaient s'être donné rendez-vous de tous les points du globe pour assister à une exceptionnelle solennité. Il y en avait de toutes les espèces, et le monde humain, livré à ses haines, restait sans défense contre cette odieuse invasion. Pendant tout un été, elles furent les maîtresses, les reines, et on ne leur marchanda pas la nourriture.

J'ai vu, à la cote 80, des plaies fourmillantes de larves, ce que l'on avait pu oublier depuis la bataille de la Marne. J'ai vu des mouches se précipiter sur le sang et le pus des blessures et s'en repaître avec une telle ivresse qu'on pouvait les sai-

sir avec des pinces ou avec les doigts sans qu'elles consentissent à s'enfuir, à quitter leur festin. Elles propageaient toutes sortes d'infections et de gangrènes. L'armée souffrit cruellement par elles, et l'on peut s'étonner que la victoire ne leur soit pas restée, en définitive.

Rien n'était plus morne et pelé que le plateau sur lequel était dressée la ville des tentes. Chaque matin, de pesants tracteurs montaient la côte d'Etinehem et venaient abreuver le camp. Ils remplissaient d'une eau douceâtre quelques tonneaux épars dans les allées, et, sur cette provision, il fallait, tout un jour, désaltérer les hommes, laver toutes les souillures et les déjections de la maladie.

Pas un buisson, jusqu'aux bosquets de l'horizon. Pas une touffe d'herbe fraîche. Rien que l'immensité poudreuse ou gluante selon que le visage du ciel était serein ou furieux. Pour colorer cette désolation, on avait eu l'idée de jardiner quelque peu entre les tentes, et les blessés que l'on descendait de voiture apercevaient avec étonnement, à travers la lugubre agitation des choses militaires, le pâle sourire d'un géranium ou les petites cathédrales gothiques des genévriers arrachés aux bords pierreux de la vallée

et repiqués là, hâtivement, selon le dessin des jardins à la française.

Je ne peux me rappeler sans une étrange émotion la tente sous laquelle agonisaient une douzaine de soldats atteints de gangrène gazeuse. Tout autour de ce lieu désespéré courait une maigre plate-bande, et un homme attentif s'efforçait avec placidité d'y faire s'épanouir la clochette rouge des salvias.

Parfois la terre, accablée par le mois d'août, se pâmait sous le brusque assouvissement d'un orage. Ces jours-là, les tentes claquaient de toutes leurs toiles et paraissaient, comme de grands oiseaux livides, se cramponner au sol pour mieux résister à l'autan.

Mais, ni les ruées de la pluie, ni les galopades de la foudre, rien de ces fureurs naturelles ne parvenait à distraire les hommes de leur guerre. On continuait sur la colline 80 à opérer et à panser les blessés, comme, sur les collines voisines, l'artillerie continuait à éventrer le sol disputé. Souvent même il semblait que l'homme s'obstinât à parler plus haut que le ciel et une sorte d'enchère s'engageait entre les canons et le tonnerre.

Une fois, je me rappelle, la foudre eut le dernier

mot : deux ballons-saucisses s'enflammèrent et l'artillerie, aveuglée, balbutia, puis finit par se taire.

Je fus, au bout de quelques jours, chargé d'installer sous les tentes de menus objets de menuiserie, bancs ou tablettes. Je me transportais sur place avec mes outils et faisais de mon mieux pour ne pas importuner les patients déjà excédés par les bruits de la bataille. Ce service m'était pénible, parce qu'il me rendait le témoin impuissant de toutes les misères. Un jour, cependant, j'assistai à une scène belle et touchante : un jeune artilleur, frappé au visage, recevait la visite de son frère, aspirant d'un régiment voisin. Ce dernier, tout pâle, considérait la face du blessé qui n'était plus rien qu'un pansement souillé et qu'un regard. Il lui avait pris les mains, et s'approchait instinctivement comme pour l'embrasser, puis il reculait et s'approchait encore, en proie à une émotion mêlée d'horreur et de compassion. Alors le blessé, qui ne pouvait parler, eut une inspiration pleine de tendresse et, dégageant ses doigts, se mit à caresser les cheveux et la figure de son frère. Cette effusion silencieuse disait combien volontiers l'âme renonce aux paroles pour se livrer à ses mouvements les plus intimes.

Sous la même tente, mourait le lieutenant Gambier.

C'était un homme simple, un peu fruste, voué à quelque obscur emploi civil et qui, par la seule vertu de son courage appliqué, avait conquis des galons d'officier. Une hémorragie venait d'épuiser son grand corps et il mit deux jours à mourir. Le souffle de la vie mit deux jours à quitter ses membres glacés que couvraient de grosses gouttes d'une sueur visqueuse. De temps en temps, il poussait un soupir. Alors, quittant mon vilebrequin et mes vis, je venais lui demander s'il n'avait pas besoin de quelque chose. Il me regardait avec des yeux agrandis, pleins de souvenir et de tristesse et disait :

— Je ne veux rien ; mais j'ai le cafard ! oh ! j'ai le cafard !

Je fus presque content de le voir mourir ; son interminable agonie était trop lucide. Le petit Lalau, qui mourut le même jour, partit du moins noyé dans l'inconscience et le délire.

C'était un garçon de la campagne ; il avait été blessé à la moelle épinière par un petit éclat d'obus. Il fit une espèce de méningite, et, tout de suite, cessa d'appartenir au monde raisonnable. Les pru-

nelles de ses yeux se balançaient de droite à gauche avec une rapidité vertigineuse ; il remuait sans arrêt la mâchoire à la façon des ruminants. Un jour, je le trouvai dévorant le chapelet qu'un aumônier lui avait passé au cou. Un infirmier lui maintint ouverte sa bouche dont nous retirâmes maints fragments de bois et de fil de fer. Le malheureux riait doucement en répétant : « C'est dur, c'est dur à mâcher ! » et les plis de sa figure étaient secoués d'une foule de tics douloureux.

Le délire déconcerte et blesse notre esprit comme le suprême désordre : celui des choses du jugement. Mais il traduit peut-être une bienveillance de la nature qui retire à l'homme déchu le contrôle de sa misère. La vie et la mort ont de ces sombres bontés. C'est ainsi que je vis un soldat percé de tant de coups que les chirurgiens avaient estimé son cas au-dessus des ressources de l'art. Il portait, entre autres blessures, un long éclat d'acier fiché comme un poignard à travers le poignet droit. Ce spectacle offensait si cruellement les yeux qu'on tenta de retirer l'éclat. Un médecin l'avait pris à pleine main et l'ébranlait de menues secousses.

— As-tu mal ? disait-il de temps en temps.

Et le patient répondait :

— Non, mais j'ai soif !

— Comment, demandai-je au médecin, comment peut-il ne pas souffrir de ce que vous lui faites?

— C'est, me répondit le praticien, qu'il est dans l'état de choc.

Et je compris comment l'excès même des douleurs procure parfois aux victimes une trêve qui est en quelque sorte un avant-goût de l'anéantissement, le prélude des délices de la mort.

A l'extrémité de chacune des grandes tentes rectangulaires on avait dressé une de ces petites tentes coniques que les troupiers appellent des marabouts. Elles servaient de chambres d'agonie. C'est là qu'on enfermait les hommes perdus, dans une solitude préalable à celle du tombeau. Quelques-uns semblaient s'en rendre compte, tel ce soldat à l'abdomen perforé qui, en pénétrant sous la tente ronde, demanda qu'on lui mît du linge propre :

— Ne me laissez pas, répétait-il, mourir avec une chemise sale. Donnez-m'en seulement une blanche. Si vous êtes pressés, je la mettrai bien moi-même.

Parfois, excédé de tant de souffrances, je sollicitais des corvées hors du camp, pour donner de l'air à mes

idées, renouveler le thème de mes réflexions. C'était toujours avec un soupir de soulagement que je m'éloignais de la ville des tentes. Je contemplais, de loin, cette sinistre agglomération qui ne manquait point d'analogie avec une fête foraine ; je cherchais, parmi la blancheur des toiles et les croix écarlates, la pointe des marabouts, je regardais aussi le cimetière où des centaines et des centaines de corps étaient enfouis et, supputant la somme de tristesses, de désespoirs ou de colères accumulée sur ce point de la terre, je pensais à ces gens qui, dans l'intérieur du pays, peuplent les cafés-concerts, les salons, les cinémas, les lupanars, jouissent effrontément d'eux-mêmes, du monde et du temps, et, à l'abri de ce tremblant rempart de sacrifices, se refusent à communier dans la détresse universelle. Je pensais à ces gens avec encore plus de honte que de ressentiment.

Les courses au dehors me rafraîchissaient le cœur, je trouvais quelque réconfort dans le spectacle d'hommes sains ménagés par la bataille.

Quelquefois j'allais jusque dans le secteur anglais. L'artillerie à longue portée s'y prodiguait. Les pièces étaient servies par des soldats en manches de chemise, en pantalons longs, souillés d'huile et de

cambouis, qui ressemblaient beaucoup plus à des ouvriers d'usine qu'à des militaires. On sentait là combien la guerre est devenue une industrie, une entreprise mécanique et méthodique de tuerie.

Un soir, en passant sur la route d'Albert, j'entendis parler des hommes assis au revers d'un fossé. Ils avaient l'accent des paysans du Nord et devaient appartenir aux régiments qui revenaient alors du feu.

— Après la guerre, disait l'un d'eux, ceux-là qui voudront se mêler des affaires publiques, faudra qu'ils pourront dire qu'ils l'auront faite, c'te guerre !

Mais cette phrase candide, surprise en passant, la nuit, sur une route du front, cette phrase sans importance et sans écho se perdit dans le tumulte de la canonnade.

⁂

Je dus bien des choses à mon nouveau métier de brancardier. Je lui dus de connaître les hommes mieux que je ne les avais connus jusque-là, de les connaître baignés dans une lumière plus pure, nus devant la mort, dépouillés même des instincts qui dénaturent la divine beauté des âmes simples.

A travers les plus grandes épreuves, notre race de laboureurs est demeurée vigoureuse, pure, digne des nobles traditions humaines. Je vous ai connus, Rebic, Louba, Ratier, Freyssinet, Calmel, Touche et tant d'autres que je ne dois pas nommer, pour ne pas appeler le pays tout entier. On ne saurait dire que la blessure choisit ses victimes, et pourtant, quand je passais entre les lits où se débattait votre destin, quand je vous regardais un à un, au visage, vous me sembliez tous des hommes bons, patients, énergiques, et tous vous méritiez d'être aimés.

Ne le méritais-tu point, toi, Rebic, sergent aux cheveux gris, qu'une douce famille attendait au foyer? Un jour, on venait de panser la grande plaie que tu portais au flanc, et nous nous empressions autour de toi pour te mettre du linge blanc et te faire un lit convenable. Tu te pris à pleurer, homme simple et bon, et comme nous t'en demandions la cause, tu trouvas cette réponse sublime :

— Je pleure de voir tout le mal que je vous donne.

De Louba, nous ne pouvions pas attendre des paroles : l'éclat d'obus lui avait effondré la face. Il ne restait rien de son visage qu'une immense plaie

barbare, un œil dévié, déjeté, et le front, un humble front de paysan. Un jour, pourtant, comme nous lui disions des choses fraternelles, Louba voulut nous témoigner son contentement, et il nous fit un sourire. Ils s'en souviendront, ceux qui ont vu l'âme de Louba sourire sans visage.

Freyssinet, enfant de vingt ans, cédait souvent au délire, il s'en rendait compte dans ses instants de lucidité et en demandait pardon à ceux que cela pouvait importuner. L'heure vint où il connut un majestueux repos. Ce jour-là, un personnage chamarré parcourait les tentes en imposante compagnie. Il s'arrêtait au pied de chaque lit et prononçait, d'une voix avantageuse, des paroles établissant quel honneur cette allocution même représentait pour le blessé. Il fit halte devant le lit de Freyssinet et entreprit son discours. Comme il était homme d'importance et méthodique, il dit tout ce qu'il avait à dire sans remarquer les signes qu'on multipliait à son intention. Ayant parlé, il demanda toutefois à ses assistants :

— Vous avez quelque chose à me signaler ?

— Oui, lui répondit-on, c'est que... ce blessé est mort.

Mais Freyssinet était si modeste, si timide, que toute son attitude de cadavre trahissait le respect et la confusion.

C'est là aussi que je fis la connaissance de Touche.

Il nous arriva, le pauvre Touche, avec sa tête cassée, évacué d'un poste de secours détruit par l'incendie. Je le voyais bouleverser de ses mains tâtonnantes une vieille musette qui contenait toute sa fortune.

— Non, non, disait-il, elles sont bien perdues...

— Que cherches-tu ? lui demandai-je.

— Je cherche les petites photos de mes deux gamins et de ma femme. Malheureusement, on me les a perdues. Elles vont me manquer.

Je l'aidai dans ses recherches et, ce faisant, je m'aperçus que Touche était aveugle !

Pauvre Touche ! Il me reconnaissait très bien à la voix et me réservait toujours un sourire. Il mangeait avec la maladresse d'un homme qui n'est point encore habitué à son infirmité. Mais il tenait à se débrouiller tout seul et nous disait d'une voix sereine :

— Je fais mon possible, voyez-vous : je fouille dans l'assiette jusqu'à ce que je sente plus rien.

Ai-je pu oublier le nom de celui qu'on nous apporta, une nuit, avec les deux jambes broyées et qui murmura simplement : « C'est dur de mourir ! Allez ! Allez ! je serai courageux. »

Comment s'appelait donc aussi ce garçon naïf qui nous recommanda en ces termes son pied, malmené par une grenade :

— Prenez bien garde, messieurs, c'est que je ne suis pas encore marié !

Mais Calmel, Calmel, aucun de ceux qui l'ont connu ne voudra l'oublier. Jamais homme, plus ardemment, ne désira vivre. Jamais homme ne s'en rendit plus digne par son endurance et sa résignation. Il souffrait de blessures mortelles que désavouait à tout instant son regard étincelant de vie intérieure. C'est lui qui, lors d'un bombardement nocturne, apostrophait ses camarades de salle et les conviait au calme, avec sa voix de moribond autoritaire :

— Allons, allons, disait-il. Nous sommes tous des hommes ici, n'est-ce pas ?

Telle est la force de l'âme que ces seuls mots, prononcés par une telle bouche, eurent le pouvoir de restaurer l'ordre et la confiance dans les cœurs.

C'est à Calmel qu'un civil grassouillet, chargé de

je ne sais quelle mission aux armées, dit un jour avec une conviction jubilante :

— Tu parais bien touché, mon brave ! Mais si tu savais quelles blessures nous leur faisons, avec notre 75 ! Des blessures terribles, mon cher, terribles !

Chaque jour amenait des visiteurs à la cote 80. Ils arrivaient d'Amiens dans de somptueuses automobiles ; ils traversaient en causant le grand hall de toile, semblable à une exposition de concours agricole; ils adressaient aux blessés quelques paroles en rapport avec leurs fonctions personnelles, leurs opinions, leurs dignités. Ils prenaient des notes sur des calepins et acceptaient quelquefois de souper à la table des officiers. Il y avait des étrangers, des philanthropes, des hommes politiques, des comédiennes, des millionnaires, des romanciers et des folliculaires. Ceux qui recherchaient les sensations fortes étaient parfois admis à pénétrer sous une tente conique ou dans une salle d'opérations.

Ils repartaient, satisfaits de leur journée quand le temps était beau, et assurés d'avoir vu des choses curieuses, des combattants héroïques, une installation modèle.

Mais silence ! J'ai prononcé vos noms, Freyssinet, Touche, Calmel, et ils ne sauraient laisser à mon cœur qu'un souvenir trop noble pour être mêlé de fiel.

Qu'est devenue la cote 80 désertée ? La bataille a marché vers l'Est. L'hiver est arrivé, la ville des tentes a plié ses toiles, ainsi qu'une flotte de voiliers qui doit appareiller pour de nouveaux destins.

En rêve, souvent, je revois le plateau nu et l'immense cimetière échoué dans les labours brumeux, comme, au fond des mers, les épaves d'un naufrage innombrable.

LE NOËL DE RÉCHOUSSAT

LE NOËL DE RÉCHOUSSAT

Réchoussat répétait, avec un rire grêle et contraint :

— Je te dis qu'ils viendront même pas.

Le caporal Têtard faisait la sourde oreille. Il rangeait sur une table tout son matériel : les compresses, l'huile, les gants de caoutchouc qui ressemblaient un peu à des gants d'escrimeur, les sondes enfermées dans un tube comme de grandes gousses de vanille, un bassin de tôle émaillée qui ressemblait à un gros haricot, et un récipient de verre, ventru, à large gueule, qui ne ressemblait à rien du tout.

Réchoussat prit un air dégagé :

— Ils peuvent bien pas venir, s'ils veulent pas venir. Moi, je m'en fiche.

Le caporal Têtard haussa les épaules et répondit :

— Quand je te dis qu'ils viendront !

Le blessé secouait la tête avec obstination :

— Ici, mon pauv'ieux, ici, il vient personne. Tous ceux-là qui viennent en bas, eh bien, ici, ils montent jamais. Je te dis ça, mais je m'en fiche.

— Tu peux être sûr qu'ils viendront.

— Et puis, je sais pas pourquoi qu'on m'a mis tout seul dans cette petite chambre.

— Probable qu'il faut que tu sois tranquille.

— Mais qu'ils viennent, qu'ils viennent pas, ça m'est égal.

Réchoussat fronçait les sourcils pour manifester sa fierté. Il ajouta, dans un soupir :

— Tu peux y aller pour le truc.

Justement, le caporal Têtard était prêt. Il avait allumé un bout de bougie, et il tira les draps du lit, d'un seul coup.

Le corps de Réchoussat apparut, d'une maigreur extraordinaire. Mais Têtard n'y prêtait guère attention, et Réchoussat, depuis trois mois, vivait avec

sa misère en assez bonne intelligence. Il savait bien qu'un éclat d'obus dans le dos, c'est toujours une chose sérieuse et que, quand on a les jambes et le ventre paralysés, ça ne peut pas se remettre du jour au lendemain. Toutefois, au moment où la sonde le pénétrait, il dit la phrase consacrée, celle qu'il répétait deux fois par jour :

— Si c'est pas malheureux de pas pouvoir faire ses petites affaires tout seul !

Déjà, la sonde était en place. Le récipient de verre se teintait d'ambre trouble, et une odeur forte et poignante se répandait dans la chambre où le moribond végétait en reclus.

— Ça te soulage ? demanda Têtard.

— Oui, ça soulage... Maintenant, il est six heures, et ils sont pas venus. Heureusement que ça m'est égal.

Le caporal ne répondit rien ; il frottait d'un air gêné ses gants de caoutchouc l'un contre l'autre. Rivée à la mèche, la flamme de la bougie sautait et faisait des efforts, comme une pauvre prisonnière qui eût voulu se détacher et monter toute seule dans l'air noir de la pièce, et au delà, plus haut, plus haut, dans le ciel d'hiver, dans les régions où l'on n'entend plus le bruit de la guerre des hommes. Le

blessé et l'infirmier regardaient la flamme sans rien dire, avec des yeux béants et vagues. Le récipient de verre égrenait un petit murmure liquide. De seconde en seconde, le canon lointain envoyait une chiquenaude aux vitres et, chaque fois, la flamme de la bougie avait comme un mouvement nerveux.

— C'est long ! T'as pas froid ? demanda Têtard.

— Pour ce qui est du bas du corps, je sais pus ce que c'est que le froid.

— Ça reviendra !

— Bien sûr, ça reviendra ! C'est mort, mais faudra bien que ça revive ! J'ai vingt-cinq ans : c'est un âge où que la chair a de la vigueur.

Le caporal hocha la tête avec embarras. Réchoussat lui paraissait usé : il avait de grandes plaies à toutes les places où son corps touchait le lit, et on l'avait isolé pour dérober aux camarades plus heureux le spectacle de sa longue agonie.

Un grand moment passa. Le silence était trop épais pour les riens qu'ils avaient à dire. Puis, comme s'il poursuivait une discussion intérieure, Réchoussat reprit soudain :

— Tu sais pourtant que j'me contente avec rien. Ils seraient venus seulement deux minutes...

— Tais-toi ! dit Têtard. Tais-toi !

Il tendait l'oreille vers la porte. Une rumeur confuse arrivait par le couloir, avec des bouffées d'ombre et de fraîcheur.

— Eh bien ! mais les voilà ! dit l'infirmier.

Réchoussat tendit le cou.

— Bah ! Je te dis que non.

Tout à coup, une lumière surnaturelle, riche en reflets rouges et dorés, une lumière inconnue et féerique venait d'éclater dans le couloir. Le mur d'en face apparut ; il était d'ordinaire gris comme les pensées de Décembre, il eut soudain la splendeur d'un palais oriental ou d'une robe de princesse. Toute cette clarté faisait du bruit, un bruit de voix joyeuses et de rires. On n'entendait personne chanter, mais le bruit tout entier avait l'air d'une grande chanson. Réchoussat, qui ne pouvait pas bouger, tendit plus fortement son cou et leva un peu ses mains au-dessus du drap, comme s'il voulait toucher ce beau bruit et cette belle lueur.

— Tu vois, tu vois ! disait Têtard. Je te l'avais bien dit qu'ils viendraient.

Alors, ce fut un embrasement. Quelque chose venait de s'arrêter devant la porte, quelque chose

qui était un arbre, un vrai sapin des forêts, balancé dans une caisse verte. Il y avait tant de lampions et tant de bougies roses, sous ses branches, qu'il ressemblait à une torche énorme. La petite chambre, comme un cœur trop heureux, parut devoir éclater de toute cette lumière intérieure. Mais ce n'était pas le plus beau : on vit entrer les rois mages. Il y avait Sorri, le tirailleur sénégalais, Moussa et Cazin. Ils avaient des manteaux d'Andrinople, et de longues barbes blanches faites avec du coton à pansements.

Ils entrèrent tous et vinrent jusqu'au fond de la chambre de Réchoussat. Sorri portait un paquet avec une faveur. Moussa brandissait deux cigares et Cazin une bouteille de champagne. Tous trois saluèrent cérémonieusement, comme on le leur avait appris, et Réchoussat se trouva soudain avec une boîte de bonbons dans la main droite, deux cigares dans la main gauche et un quart plein de mousse sur sa table de nuit. Il disait :

— Ah ! non, les gars ! Ça, c'est bath ! Ah ! non, les gars !

Moussa et Cazin riaient, Sorri montrait ses dents, et toute la mauvaise odeur de la chambre était partie,

comme s'il avait suffi d'un peu de lumière pour la chasser.

— Ah ! non, les gars ! répétait Réchoussat. Je fume pas, mais je garde les cigares comme souvenir. Passez-moi le pinard !

Sorri prit le quart à deux mains et le présenta, ainsi qu'une coupe sacrée. Réchoussat buvait doucement et disait :

— Ça, c'est du pinard ! Quel bon pinard !

Il y avait plus de vingt figures à la porte, et toutes les figures riaient comme la douce figure naïve de Réchoussat.

Puis, ce fut un vrai coucher de soleil. L'arbre merveilleux s'éloignait en cahotant dans le couloir. Les rois mages s'évanouirent, avec leurs manteaux à traîne et leur barbe de coton. Réchoussat tenait toujours son quart à deux mains et contemplait la bougie comme si toutes les lumières fussent demeurées en elle. Il riait lentement en répétant : « Ça, c'est du pinard ! » Puis, il continua encore un peu à rire sans rien dire.

Tout doucement, l'ombre rentra dans la chambre et s'installa partout, comme un animal familier dérangé dans ses habitudes.

Avec elle, une triste chose se glissa partout, qui était l'odeur de la maladie de Réchoussat. Un silence bourdonnant se déposa sur tous les objets, comme une poussière. Le visage du blessé cessa de refléter la splendeur de l'arbre en fête ; il baissa la tête, regarda le lit, les jambes maigres et ulcérées qui étaient ses jambes, le vase de verre plein de liquide trouble, la sonde, toutes ces choses incompréhensibles, et il dit en bégayant d'étonnement :

— Mais... mais... Quoi c'est qu'il y a donc ? Quoi c'est qu'il y a donc ?

LE LIEUTENANT DAUCHE

LE LIEUTENANT DAUCHE

Ce fut au mois d'octobre 1915 que je fis la connaissance du lieutenant Dauche.

Je ne peux me rappeler cette époque sans une émotion profonde. Nous venions de vivre devant Sapigneul des semaines brûlantes : l'offensive de Champagne avait longuement grondé sur notre droite, et ses derniers remous déferlaient jusqu'à notre secteur, comme les vagues égarées d'un cyclone marin dont la fureur s'épuise au large. Pendant trois jours, notre canon avait fait écho à celui de la Pouilleuse et nous avions attendu, l'arme au pied, un

ordre qui n'était pas venu. Nous avions l'âme trouble et vide, encore titubante de l'espèce d'ivresse sonore que procure un bombardement prolongé. Nous étions à la fois soulagés de n'avoir point à faire un assaut meurtrier, et inquiets des raisons qui nous en avaient dispensés.

C'est alors que je fus blessé pour la première fois. Le hasard des évacuations me dirigea sur le château de S***, qui est un médiocre ornement pour le pays rémois, mais qui s'élève au sein de verdures aimables et contemple, à flanc de coteau, le délicat vallon de la Vesle.

Ma blessure, sans gravité, était toutefois douloureuse. Elle me valut quelque peu de fièvre et un goût vif pour le silence et la solitude morale. Je me plus à demeurer, pendant de longues heures, en compagnie d'une souffrance physique supportable, mais qui me donnait à éprouver ma patience et à réfléchir sur la vulnérabilité d'un organisme en lequel j'avais placé jusque-là une opiniâtre confiance.

J'habitais une chambre souriante, embellie de toiles de Jouy et de peintures tendres. Mon lit l'occupait avec celui d'un autre officier qui errait à pas silencieux dans la pièce et se montrait respectueux

de ma réserve. Un jour vint pourtant où je fus autorisé à prendre des aliments, et, ce jour-là, nous causâmes, sans doute parce que de vieilles traditions humaines inclinent à la conversation les gens qui se nourrissent en commun.

En dépit des dispositions d'esprit où je me trouvais, cet entretien me fut un plaisir et une ressource contre moi-même.

J'étais porté vers de sombres pensées, et tout à la tristesse de l'époque. Le lieutenant Dauche m'apparut dès l'abord comme une âme pleine de sérénité et de calme allégresse. Par la suite, je vis qu'il avait du mérite à conserver de telles vertus, à l'encontre d'une adversité soutenue et qui ne lui ménageait pas les épreuves.

Nous étions tous deux originaires de Lille ; ce nous fut une raison de nous lier. L'aventure d'un héritage et les intérêts de sa situation avaient, de bonne heure, conduit Dauche à s'installer dans la Meuse et à s'y constituer un foyer. Il avait fait un mariage heureux et obtenu de sa jeune femme deux beaux bébés. Un troisième allait naître lorsque l'invasion allemande bouleversa la face de la France et du monde, réduisant à néant une entreprise industrielle

prospère, séparant violemment Dauche de ses enfants et de sa femme grosse, dont, depuis, il n'avait que les nouvelles les moins certaines et les moins rassurantes.

J'avais pareillement laissé en pays envahi mes affections et mes biens. Je ressentis, à l'endroit de Dauche, les effets de cette solidarité qu'engendre une même infortune. Je dus pourtant reconnaître que mon camarade supportait des maux plus grands que les miens d'un cœur plus ferme, encore que fort sensible, ainsi qu'il me le parut à maintes reprises.

Dauche était d'agréable stature. Il avait le teint coloré et les cheveux clairs de notre pays. Une fine barbe ornait et prolongeait un visage plein de douceur et de vie, tel qu'on en voit aux jeunes hommes dont les peintres flamands ont, avec bonheur et fréquence, figuré l'image : fraise au col et lourde chaîne d'or luisant sur un pourpoint de velours ténébreux.

Un léger pansement lui ceignait le front. Il en semblait si peu incommodé que je négligeai, pendant quelque temps, de l'entretenir de sa blessure. D'ailleurs, il n'en faisait lui-même nullement état. Je vis une fois renouveler ses bandes, et c'est alors qu'il m'expliqua, en peu de mots, comment un éclat de

grenade l'avait atteint au cours d'un coup de main. Il affectait de traiter cet incident avec la plus parfaite insouciance.

— Rien ne m'attire à l'intérieur, ajouta-t-il avec un sourire mélancolique, et je projetais de retourner dès maintenant à mon corps ; mais le médecin croit bon de s'y formellement opposer.

Il avoua qu'il n'entrevoyait pas sans agrément de poursuivre sa convalescence dans ce château de S***, à qui l'automne prêtait de nobles parures.

Dès la seconde semaine, et malgré l'étendue de ma plaie, qui siégeait à l'épaule, j'obtins de me lever pour faire quelques pas. Dauche m'y aidait avec une grâce fraternelle et ce fut à ses encouragements que je dus de m'aventurer bientôt dans les allées du parc.

— Vous sortez avec le lieutenant Dauche, me dit non sans embarras le médecin qui prenait soin de nous deux, faites en sorte de ne vous point écarter.

Ce médecin était un homme taciturne. Je ne lui demandai pas d'éclaircissements : j'avais confiance en ma force retrouvée, et, par une pente d'esprit assez naturelle, je me croyais destinée la sollicitude du praticien.

Quelques jours passèrent, comblés par tout ce qu'il y a de chaleureux et d'éternellement jeune dans la naissance d'une amitié. La guerre, entre mille misères, nous a fait éprouver celle de vivre parfois en la compagnie de gens qu'au temps de la paix nous eussions soigneusement éloignés de notre chemin. Ce fut donc avec une tremblante joie que je reconnus en Dauche les qualités dont ma nature, peut-être à l'excès inquiète et difficile, a besoin pour s'émouvoir d'affection. Je pense qu'il y a là une prédestination profonde : les hommes de ce temps qui peuvent devenir mes amis sont, de par l'univers, désignés, marqués d'un même signe mystérieux ; mais je ne les connaîtrai pas tous et le destin n'aura peut-être point souci de me faire jamais rencontrer mon meilleur ami.

Les heures qu'il ne pleuvait pas, nous les passions, avec Dauche, en longues conversations sur les pentes de la colline où dévalait un opulent troupeau de hêtres et de sapins. Mon jeune ami percevait et jugeait les choses de la nature avec une candeur mêlée d'imprévu et d'ingéniosité qu'il n'est point commun d'observer ailleurs que chez l'enfant. Il parlait de son foyer dispersé avec une foi tenace et il engageait

l'avenir avec cette gravité souriante qu'on ne voit d'ordinaire qu'aux hommes enivrés de religion ou égarés par la gloire et les succès.

Le soir, alors que l'approche de l'obscurité incline à d'impitoyables retours sur les événements et sur soi-même, il me conviait gaiement à quelque partie d'échecs, et ce jeu subtil nous conduisait jusqu'au seuil du sommeil.

⁂

Les contentements que me valait la fréquentation de Dauche m'amenèrent un jour à faire, devant notre médecin, un discret éloge de son caractère.

Ce médecin était un homme sur la fin de la jeunesse, grand, chauve et voûté, avec, dans son visage où s'éparpillait une barbe mal venue, un regard sombre plein de timide bonté.

— Le sort, disais-je, ne choisit pas ses victimes. Il est déplorable qu'il s'attaque à des natures aussi généreuses, mais il est merveilleux qu'il ne parvienne pas à les altérer davantage.

Nous devisions en marchant à pas mesurés sur un étroit chemin enfoui dans les coudriers.

Mon interlocuteur eut un singulier mouvement

des épaules et jeta ses regards alentour comme pour s'assurer de notre solitude.

— Vous paraissez, me dit-il, prendre du plaisir à la compagnie de M. Dauche, et c'est chose fort naturelle. Je vous ai toutefois prié déjà de ne point pousser vos promenades communes trop à l'écart du château, et je dois vous renouveler cet avis.

Le ton de ces paroles me remplit tout d'un coup d'une sorte d'angoisse et je ne cachai pas mon étonnement :

— Dauche, fis-je, me paraît poursuivre une convalescence fort calme. Redouteriez-vous quelque chose de cette égratignure au front ?

Le médecin s'était arrêté. De la pointe de sa botte, il s'occupait à déchausser une des pierres du chemin, et ne relevait point la tête.

— Cette égratignure, dit-il très vite, est une blessure beaucoup plus grave que vous ne le sauriez croire.

Un silence pénible régna, et, comme je demeurais stupide, le médecin poursuivit, avec des arrêts et des réticences :

— On commence à bien connaître ces blessures du crâne. Votre camarade ignore et doit ignorer la gravité de son état. Il ne sait même pas que le pro-

jectile dont il fut frappé n'a pu être extrait. Et si même la chose était possible...

Puis, soudain, le praticien s'égara dans des considérations philosophiques où il semblait à la fois à l'aise et hésitant, comme dans un labyrinthe familier :

— Nous avons fait beaucoup, beaucoup ! Nous avons même rendu la vie à certains morts ; mais nous ne rendrons pas la vie à tous les morts. Il y avait des problèmes bien difficiles. Nous pensons les avoir résolus ; mais il y a des problèmes qu'on ne peut pas résoudre. Je ne parle pas de Dieu. L'idée même de Dieu semble s'être désintéressée de l'immense catastrophe. Je ne parle pas de Dieu, mais des hommes. Il faudrait leur dire des choses toutes simples : il y a des plaies que nous ne pouvons pas guérir ; alors qu'on ne fasse plus de telles plaies, et le problème ne se posera plus. C'est une solution ; mais les gens de ma profession sont trop orgueilleux pour la suggérer au monde, et le monde est trop affolé pour l'entendre.

J'étais assez respectueux de ces divagations pour n'en pas troubler le cours ; pourtant, comme le silence reprenait, je murmurai tout bas :

— Vraiment, vous dites, ce projectile...

— Il est inaccessible, comprenez-vous, monsieur ? Inaccessible ! C'est un peu honteux pour un homme plein de vanité que d'avouer de telles choses, mais c'est encore assez honnête. Et puis, c'est un fait : l'homme l'a mis là où il est ; il est impuissant à l'y aller reprendre.

Je me sentais troublé par la personnalité de mon interlocuteur et surtout très affecté de ses propos. Je balbutiai :

— Pourtant, on peut vivre, avec cela.

— Non, me dit-il d'une voix profonde. On peut seulement mourir.

Nous continuâmes à marcher jusqu'à l'orée du bois. La grande lumière d'une prairie humide parut rappeler le médecin aux rites de son protocole social, car il dit d'une voix changée :

— Excusez-moi, monsieur, de vous avoir poussé vers des considérations qui demeurent forcément étrangères à votre pratique morale personnelle. Je ne suis pas fâché de vous avoir entretenu de Dauche à cette occasion. Il n'a pas, je crois, de proche famille dans la France libre. Vous vous intéressez à lui, je dois donc vous prévenir : c'est un homme perdu.

J'ajouterai même, puisque vous recherchez sa compagnie, qu'il peut présenter, d'un moment à l'autre, des accidents rapidement mortels.

Je ne connaissais Dauche que depuis peu de temps, mais je me sentis accablé. Il me vint aux lèvres quelques paroles insignifiantes. Je dis peut-être une chose comme : « C'est épouvantable ! » Mais le médecin acheva sa pensée avec un sourire décoloré :

— Hélas, monsieur, vous ferez comme moi et comme bien d'autres : vous accoutumerez de vivre dans la compagnie de gens qui partagent encore notre univers, mais dont on sait indubitablement qu'ils sont déjà des morts.

⁂

Je ne pus m'habituer à rien de tel. Cet entretien avait eu lieu à la fin d'une matinée. J'employai le reste du jour à fuir la vue de Dauche, lâcheté qui reconnaît sa cause dans mon inaptitude à dissimuler mes pensées.

La nuit me trouva privé de sommeil ; mais elle fut doublement propice, car elle me laissa le temps de dominer certaines impressions et me donna une mine

très propre à faire rejeter sur la maladie les altérations de mon caractère.

Comme je sortais du lit, Dauche me proposa d'aller ensemble à travers bois. Je fus sur le point de refuser ; mais son sourire était si cordial, si fraternel que je n'eus pas le courage d'alléguer ma fatigue. Au surplus, le temps était radieux.

L'éclat d'un soleil encore robuste, le fin coloris d'un paysage tout chargé de vapeurs matinales, peut-être aussi quelque besoin personnel d'allégresse et d'oubli, tout cela fit brusquement refluer mes idées loin de l'espèce d'abîme où je les avais vues précipitées.

Dauche s'était mis à courir parmi de hautes herbes ambrées qui se fanaient sans hâte. Il avait des rires qu'on eût dit d'un adolescent. Il imitait, avec toutes sortes d'anecdotes et de mots, les jeux de ses propres enfants, et s'arrêtait soudain, plein d'une gravité tendre, pour parler de celui qu'il ne connaissait pas encore et de l'épouse qui l'attendait dans l'exil.

Rien de la nature ne lui semblait méprisable ou indigne d'intérêt : il respirait toutes les fleurs, avait un regard pour chaque objet, froissait entre ses doigts les herbes aromatiques, goûtait aux baies

des ronciers et aux noisettes du taillis. Il me faisait remarquer mille choses auxquelles je rougissais de n'avoir jusque-là pris garde. A sa suite, il m'entraînait dans une interminable aventure contemplative où je ne savais le suivre qu'avec une maladresse grondeuse, comme un vieillard emporté dans une ronde.

Nous revenions vers le château, très fiers de notre appétit et de la brièveté des heures, quand, au tournant d'un sentier, les paroles et les recommandations du médecin rejaillirent brusquement des profondeurs de mon esprit. Ce fut semblable à un petit coup sec et impérieux frappé du doigt contre une porte. Je m'aperçus alors que je n'avais pas cessé d'y songer sourdement. Mais, regardant encore une fois Dauche qui ressemblait à un épi blond et dru dans la beauté de midi, je secouai la tête et décidai :

— Cet honorable médecin se trompe.

Et, toute cette journée-là, je fus encore heureux.

Le lendemain, comme je tardais à me lever et rêvassais en comptant les fleurs dansantes de la tenture, je surpris, non loin de moi, la respiration mesurée de Dauche qui dormait encore. Tout aussitôt, une voix me dit à l'oreille : « Cet homme qui est là va mourir. »

Je me retournai sur l'autre côté, et la voix reprit : « Cet homme qui est là est un homme mort. »

Alors une envie me saisit de m'en aller, de m'éloigner de Dauche et de ce château, de m'enfoncer dans le bruit et l'agitation qui règnent à l'intérieur du pays.

J'étais complètement dégagé du sommeil et m'appliquais à raisonner avec une lucide froideur : « Somme toute, je ne connaissais que depuis peu ce charmant homme et ne pouvais rien en sa faveur. Il était entre les mains de praticiens adroits qui épuiseraient pour lui toutes les ressources de leur art. J'oublierais d'autant plus légitimement son malheureux destin qu'il était, d'ailleurs, à cette heure, partagé par un grand nombre d'êtres jeunes et dignes d'intérêt. Ma présence ne lui pouvait être d'aucun secours et sa fréquentation devait au contraire contribuer à déprimer une puissance morale dont j'avais encore fort besoin. »

Toutes ces représentations aboutirent à ce que, me trouvant seul avec notre médecin, cette même matinée, je le priai, sous un prétexte quelconque, de hâter mon évacuation vers un autre hôpital.

— Je ne vois à cela, me dit-il, aucune objection en rapport avec l'état de votre plaie. Il en sera comme vous le désirez.

Cet assentiment immédiat me causa du soulagement et un peu de surprise. Mais, mon regard ayant rencontré celui du médecin, je le trouvai chargé d'une expression triste et trouble qui me donna de la honte.

Je fus, en fait, si mécontent de ma faiblesse qu'au bout d'un quart d'heure j'allai trouver le médecin et lui demandai s'il m'était possible de revenir sur mes intentions et d'achever ma guérison au château de S***.

Il sourit avec un curieux air de satisfaction et m'assura que je pouvais demeurer aussi longtemps qu'il me conviendrait.

Survenue après tant d'atermoiements, ma résolution me procura du calme. Je passai la plus grande partie de la journée à la chambre et obtins quelque distraction de la lecture. Vers le soir, un camarade qui avait perdu un bras devant Berry-au-Bac vint nous chercher en grand secret et nous conduisit à l'orangerie où deux musiciens d'un régiment voisin donnaient concert.

Je prisais fort la musique sans toutefois lui reconnaître aucune signification intellectuelle précise. Sans doute, n'avais-je pas, jusque-là, été à même de constater avec quelle autorité une suite de sons et d'accords peut s'approprier à l'état de notre âme et en précipiter les mouvements.

Un violon, soutenu d'un piano, jouait une sonate de Bach. Ils attaquèrent soudain l'adagio plein d'une majesté poignante. A plusieurs reprises, j'eus l'impression qu'une personne invisible et inconnue me posait une main sur le bras en murmurant : « Comment, comment pouvez-vous oublier qu'il va mourir ? »

Je me levai dès la fin du concert et m'en fus, en proie à un réel tourment.

— Qu'avez-vous donc ? demanda Dauche sorti sur mes pas. Vous semblez malade ou malheureux.

— L'un et l'autre, répondis-je d'une voix dont je n'étais plus le maître. N'avez-vous pas entendu l'air que jouait ce violon ?

— Si fait, dit-il rêveusement. Il n'y a rien de plus purement joyeux.

Je le regardai à la dérobée et n'en retirai rien. Seulement, le soir, seul avec mes pensées dans les

ténèbres, je compris que le hasard m'avait réservé une part singulière dans le destin de mon ami : Dauche était condamné ; il devait mourir ; il allait mourir ; mais un autre que lui était, en quelque sorte, chargé de son agonie.

⁂

Je me défends d'être fait autrement que le commun des hommes. La guerre m'a rudement éprouvé sans troubler mon imagination et ma blessure n'était pas de celles qui altèrent le mécanisme normal d'un esprit ordinaire et sain.

Je demeure donc bien persuadé que la crise que je subis, à compter de ce jour, eût pareillement bouleversé tout homme surpris par les mêmes traverses.

Malgré la sinistre expérience du champ de bataille, je dus faire, de la mort, une expérience nouvelle et terrible par sa longueur même. Il n'est guère possible de vivre sans envisager, à chaque minute, ce que sera la minute suivante, et c'est une chose tragique que de porter en soi une certitude qui glace, dès le germe, tout projet, toute intention. La maladie crée, dans la vie de chaque jour, des

circonstances semblables ; mais leur tristesse est tempérée par l'espérance, ou même par ce qu'il y a de progressif dans l'abandon qu'on en fait. Je dus à la guerre de connaître une angoisse nouvelle et de vivre à côté d'une créature dont je savais qu'en dépit de sa force et de sa beauté elle demeurait sous le coup d'une échéance terrible et n'avait d'avenir que ce qui en tient dans l'espoir et l'ignorance.

Cette ignorance de nous-mêmes est une chose bien précieuse et qui fait envier celle, souveraine, des bêtes et des plantes. Elle valut à Dauche de vivre allègrement au bord de l'abîme. J'étais là pour assumer tout le dramatique de cette situation, comme s'il eût été contraire à l'ordre humain qu'une si grande part de souffrance demeurât sans maître.

Les premiers jours de Novembre étaient venus. L'automne déclinait avec magnificence. Nous n'avions pas renoncé à nos promenades. Je m'y trouvais même poussé malgré moi, comme si le spectacle de la nature défaillante eût été particulièrement propre à exprimer jusqu'à l'ivresse l'amertume de notre amitié.

Souvent nous montions sur la colline qui domine la plaine de Reims. L'agitation militaire semblait,

comme les sèves végétales, se refroidir peu à peu et rentrer sous terre. Les armées se préparaient à s'endormir dans l'hiver. Le canon grondait avec paresse et lassitude ; les bois défeuillés laissaient voir les travaux guerriers qu'ils avaient, pendant tout l'été, dissimulés sous leurs frondaisons.

L'automne me rendait plus sensible le destin de Dauche qui, lui-même, me faisait plus cruellement connaître le destin de tous. L'idée que cet homme allait mourir déteignait sur mes pensées jusqu'à leur retirer toute stabilité, tout courage, toute efficacité. Et c'est bien, en effet, l'inefficacité de l'homme qui m'apparaissait comme la seule évidence, alors que je contemplais les rideaux de peupliers illuminés d'une gloire fugitive.

Et puis une sorte d'impossibilité me vint de considérer les choses sans aussitôt penser, pour chacune : « Il ne la reverra plus. »

Il y a, dans Saint-Simon, une page affreuse sur la mort du roi Louis XIV. L'historien ne peut relater aucune des actions du monarque agonisant sans répéter avec une obstination où perce de la haine : « Et ce fut pour la dernière fois... »

Pareillement, et vingt fois par jour, je songeais en

voyant mon ami jouir des beautés de la saison : « C'est donc pour la dernière fois. » Mais il n'y avait dans mes pensées qu'une douloureuse pitié.

Après de longues stations sur notre belvédère, nous nous décidions au retour, alors que, du côté du champ de bataille, la lueur des premières fusées parait le crépuscule de constellations livides.

Dauche se montrait paisible, léger, presque heureux, comme un être que l'espérance visite à toute minute.

Il faisait des projets ; la chose m'était insupportable, et j'en ressentais presque de l'irritation, jusqu'à dire, une fois :

— Vous êtes bien heureux d'oser faire des projets en une pareille époque.

La phrase était générale, vague ; mais elle me parut aussitôt barbare et malfaisante. Je cherchais comment la ressaisir quand Dauche me répondit :

— N'est-ce pas déjà faire un projet que de laisser battre son cœur ? Et puis, il faut défier l'avenir si l'on ne veut pas être réduit à le redouter.

Ces paroles pleines de sagesse me troublèrent sans me consoler. Je fus assailli d'une nouvelle anxiété : Dauche ne devinait-il rien de son état ?

J'étais si vivement impressionné par le fardeau de mon secret que, pendant plusieurs jours, cette question me tourmenta.

Aujourd'hui, quand j'interroge mes souvenirs avec ce mélange d'ampleur et de minutie qu'autorise la perspective du temps, il m'est possible d'affirmer que Dauche ignorait la gravité du coup dont il était menacé. A la vérité, jamais je n'ai surpris franchement quoi que ce soit qui me permît de supposer qu'il ressentait la moindre inquiétude personnelle. Je ne peux me rappeler de lui nul propos, nulle allusion, nulle défaillance qui, s'il avait su, n'eût manqué de lui échapper et m'eût ouvert les profondeurs de sa conscience.

Une fois, cependant, je fus repris du doute. Un camarade de mon régiment, blessé mortellement pendant une de ces nombreuses petites affaires qui ont fait de la cote 108 la plaie toujours saignante de ce secteur, vint expirer à l'ambulance. Nous l'allâmes voir sur son lit d'agonie et, tout de suite, je m'empressai d'éloigner Dauche de cette chambre où il s'attardait.

— Celui-ci est peut-être plus heureux, fis-je pour rompre un silence tendu.

— Croyez-vous, croyez-vous ? me répondit le jeune homme.

Une force obscure, qui n'était pas le hasard, plongea nos regards l'un dans l'autre, et, dans celui, si limpide, de mon ami, je perçus une palpitation, quelque chose de furtif, d'affolé, comme le naufrage en pleine solitude marine d'une barque perdue.

Je fis effort pour changer la conversation, et j'y réussis. Dauche se retourna vers la vie avec des respirations profondes et, bientôt, des rires où je ne démêlai rien de faux.

Malgré cette alerte, il me fallut reconnaître que Dauche ne soupçonnait rien. Ce que j'ai vu dans ses yeux, ce jour-là, je l'eusse sans doute surpris dans tout regard humain. En outre, la chair sait des choses que l'âme ignore et cette brève angoisse, au fond de son regard, demeura peut-être comme un de ces cris muets de la bête, que la conscience laisse passer sans les inspirer ni les reconnaître.

La blessure de Dauche achevait de se cicatriser. La mienne ne réclamait plus que fort peu de soin.

Mais, de tout cela, il n'était pas question pour moi. J'attendais...

Je le compris parfaitement lorsqu'un jour Dauche me demanda pourquoi je demeurais si longuement dans la zone des armées. J'improvisai une réponse où j'invoquais notre réelle amitié et la pauvreté de mes attaches à l'intérieur. Mais, en m'interrogeant moi-même, je perçus bien le mobile essentiel de mon long séjour à S ***. J'attendais quelque chose...

A travers ces péripéties morales, l'affection que je ressentais pour Dauche n'avait cessé de croître. Ma compassion l'avait encore amplifiée, et la certitude que la mort lui réservait un terme prochain ne contribuait pas peu à l'exalter. Naturellement tourné vers les choses du sentiment, je cédais sans réserve à une passion de dévouement. Je me mis à éprouver toutes les transes des femmes qui soignent un enfant malade et interprètent avec désespoir les moindres signes, les incidents les plus bénins.

Il y avait, dans le parc, un terrain de tennis sur lequel gisait un jeu de quilles vermoulues. Dauche les bombardait souvent avec de vieilles boules usées que l'humidité réduisait en pourriture. Un matin, comme il lançait une de ces boules, elle s'effrita entre

ses doigts, déviant son effort et le forçant à trébucher. Il porta tout aussitôt la main à son front et j'eus l'impression qu'il chancelait. Déjà, j'étais sur lui et le prenais dans mes bras.

— Qu'avez-vous donc ? fit-il en me voyant les traits décomposés.

— J'ai cru que votre tête vous faisait souffrir.

— Non pas, me répondit-il en souriant ; je rajustais les bandes de mon pansement.

Une autre fois, comme j'avais laissé choir un livre que je parcourais fort distraitement, il se baissa, pour le ramasser, avec sa promptitude coutumière. J'eus l'impression qu'il tardait à se redresser, comme s'il eût lutté contre une sorte de vertige. Je me penchai tout aussitôt et lui pris le livre des mains. Ses yeux étaient voilés d'une petite buée rousse. Peut-être fut-ce là un effet de mon imagination, car ce ne dura guère.

— Je vous défends, dis-je en affectant péniblement de plaisanter, je vous défends de sortir de votre rôle de convalescent.

Il me regarda d'un air étonné et répliqua :

— Voudrez-vous donc me faire croire que je suis malade ?

Cette réponse me fit sentir ma maladresse et je vis bien qu'il fallait m'étudier à dissimuler les inquiétudes que je ne pourrais m'empêcher de concevoir.

Dès lors, elles ne cessèrent plus d'assiéger mon esprit. J'observais tout ce que mon ami mangeait et buvait, n'osant lui donner des conseils et brûlant parfois de m'y laisser aller.

Je dénichai et lus en cachette des articles de médecine beaucoup plus propres à m'égarer qu'à m'instruire. Je pris et rejetai mille déterminations, fis et défis mille plans qui eussent été ridicules ou même comiques si le parfum de la mort ne les eût imprégnés, sanctifiés.

La nuit, j'avais de brusques réveils et j'épiais la respiration de mon compagnon, persuadé, au moindre arrêt, au moindre changement de rythme, qu'il allait mourir, qu'il était mort.

Nous n'avions pas cessé nos promenades, mais je les bornais brusquement, sans raison avouée. J'inventais mille histoires pour éviter un chemin rocailleux ou glissant ; j'écartais les branches des sentiers avec une sollicitude qui ne parvenait pas à rester naturelle. Parfois, au cours d'une sortie, j'éprouvais soudain,

à nous sentir loin du village, une frayeur impérieuse qui me rendait silencieux et sot.

J'avais renoncé au jeu d'échecs en prétextant une fatigue personnelle qui, bientôt, ne fut pas feinte. Un moment vint où toutes ces émotions eurent, sur ma santé, un fâcheux retentissement. Je gardai le lit quelques jours sans y goûter le moindre repos. J'eusse préféré l'absolue solitude ; mais l'idée que Dauche pouvait s'éloigner seul et faire quelque imprudence m'était intolérable. Je n'imaginais pas qu'un événement fatal pût se passer hors de ma présence, puisque j'attendais...

Il demeurait donc à mes côtés et faisait, pour me distraire, des lectures à haute voix. Sans cesse, je voulais l'arrêter, et ne pouvant faire état de mes inquiétudes à son endroit, je me plaignais de ma propre tête. Chose invraisemblable, j'avais l'air d'être l'homme frappé et lui semblait l'homme dans la pleine possession de ses forces. Je l'ai bien dit : je vivais pour lui les affres de la mort.

Une nuit, pendant son premier sommeil, il poussa une sorte de gémissement animal si étrange que je fus tout à coup sur pied et l'allai contempler longuement à la lueur de la veilleuse.

A l'émotion que je ressentis ce soir-là se trouvait mêlé quelque chose qui était comme un intense désir de délivrance. Et je devinai avec horreur que mon âme malade n'attendait pas seulement la chose inévitable, mais qu'elle la souhaitait.

Je me relevai au début de Décembre et notre première sortie fut pour le bois de pins qui couvre les mamelons sablonneux, au sud de la grand'route de Reims à Soissons.

C'était vers la fin de l'après-midi. Un farouche vent d'ouest parcourait, en hennissant, la vieille vallée guerrière que, depuis l'antiquité, le flux et le reflux des invasions n'ont cessé de ravager.

Nous marchions, un peu frileusement, l'un près de l'autre, silencieux, livrés sans doute à ces pensées informes pour lesquelles la parole ne peut rien et qui sont le tissu même et la couleur de l'âme.

Un bout de côte nous réchauffa, et je proposai, lorsque nous fûmes au sommet, de nous reposer sur un luisant tronc de hêtre dont la tranche sécrétait un sang d'ocre et de pourpre.

J'étais fatigué, à bout de désirs et de courage, indifférent à mes actions, à mes pas, tout à fait dans l'état d'un homme qui cesse de lutter et qui abandonne une partie angoissante.

Se peut-il qu'il y ait entre deux êtres des correspondances aussi profondes ? Est-il vrai que, ce jour-là, ce fut moi qui abandonnai la partie ?

Accablé de tristesse, je m'étais levé machinalement, et je contemplais, sans les voir, les bonds et la fuite vers l'horizon des collines hérissées d'arbres.

Est-ce réellement un bruit anormal qui me fit retourner ; n'est-ce pas plutôt un choc et comme un déchirement intérieur ? Le fait est que, soudain, je sus qu'il se passait quelque chose derrière moi. Et alors mon cœur se mit à battre avec véhémence, car ce ne pouvait être que la chose, la chose effrayante et attendue.

C'était elle.

Dauche avait glissé du tronc d'arbre. J'hésitai à le reconnaître : tout son corps était agité d'un tremblement hideux, inhumain, comme on en voit aux animaux de boucherie qui ont reçu le coup de maillet. Ses pieds et ses mains étaient tordus ainsi que pour une lutte convulsive. Son visage violacé était détourné

vers l'épaule droite. Il bavait et montrait un regard blanc sans prunelles.

J'éprouve, à évoquer ce spectacle, une sorte de honte. J'avais souvent rencontré la mort et la guerre m'avait fait vivre avec elle dans une horrible intimité, mais je n'avais jamais rien vu de si laid ni de si bestial. Je me mis à trembler à mon tour, comme si le frisson du malade eût été contagieux, et mon impression de désespoir et de dégoût en fut accrue.

Cela dura d'interminables minutes pendant lesquelles je ne fis pas un geste. Je laissais travailler la mort et j'attendais qu'elle eût achevé son œuvre. Peu à peu, j'eus pourtant l'impression qu'elle reprenait haleine et désenlaçait sa victime.

Le corps de Dauche restait roide, mais inerte. Un faible gémissement sortit de ses lèvres.

Du même coup, j'échappai à l'étreinte et, malgré le désarroi de ma volonté, je me mis en devoir d'emporter de cet endroit ce qui avait été mon ami.

Je fis, pour le soulever, un effort qui me coûta des peines infinies. Il était contracté et affreusement pesant. Je l'avais saisi à pleins bras, par le travers du tronc et le portais, poitrine contre poitrine,

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

comme on porterait un enfant endormi. Peu à peu, il se déroidit et s'abandonna. Un filet de salive écumeuse coulait du coin de sa bouche, comme du museau des bœufs de labour. Sa tête commença de se balancer lourdement.

Le soir tombait. Je dus poser mon fardeau après quelques pas, puis le reprendre. Ce corps faisait entendre une lamentation inarticulée et pitoyable. Mon épaule blessée me causait des souffrances aiguës. Mais j'avais l'âme égarée et des gestes presque inconscients.

Je ne sais comment je parvins en vue du château. En arrivant au pied de la côte, je rencontrai soudain, au détour d'une allée, le médecin qui poursuivait une promenade solitaire. La nuit était presque complète ; je ne vis pas l'expression de son visage et ne me rappelle même plus ce qu'il put me dire.

Je posai le corps par terre, m'agenouillai auprès, le visage ruisselant de sueur, et dis : « Le voilà ! » Puis je me pris à pleurer.

Il y eut des cris, des appels, des lumières. On emporta le corps de Dauche et l'on m'emporta aussi.

⁂

Dauche ne mourut réellement que deux jours plus tard. Je ne voulus point le revoir. On m'avait logé dans une chambre éloignée où je vécus dans un demi-délire, demandant d'heure en heure : « Est-ce fini ? Est-ce bien fini ? »

Je connus d'ailleurs cette fin avant même qu'on ne me l'eût dite et je me laissai tomber dans un noir sommeil sans rêve dont j'ai pourtant gardé le plus désespérant souvenir.

Il paraît que Dauche fut enterré dans le petit cimetière enclos de branches de bouleaux et de sapins morts que l'on aperçoit du village de C... dans un aride champ de sable blanc. Je n'ai pu me résoudre à l'aller visiter là. J'emportais avec moi une tombe plus profonde et moins vaine.

Je quittai le château de S*** vers le milieu de Décembre. J'étais affaibli et diminué, plein de lassitude à l'idée qu'il me fallait poursuivre ma vie à moi, me débattre encore pour ma vie et ma mort, à moi.

LES PROJETS DE COUSIN

LES PROJETS DE COUSIN

Quand j'avais une minute de liberté, je venais m'asseoir au pied du lit de Cousin. Il me disait :

— Voyez ! il y a la place pour vous, maintenant qu'on m'a coupé la jambe. On dirait que c'est fait exprès.

Quelle jeune et délicate figure avait cet homme de quarante ans ! Les « jours de coiffeur », quand le rasoir avait passé, il faisait bon regarder le sourire perpétuellement confiant de Cousin. C'était un sourire surnaturel, un peu fin, un peu ironique, un peu can-

dide, un peu crispé ; le sourire même de la race, fait avec des lèvres décolorées par les pertes de sang, avec des traits tirés par l'effort trop long, trop grand. Malgré tout, Cousin avait l'air confiant, confiant sans nul doute en le monde entier, et sûrement en lui-même, puisqu'il vivait, puisqu'il était Cousin.

Une jambe lui restait qui, à parler franc, ne valait rien du tout. La jointure du genou en avait été profondément gâtée par un éclat de torpille. C'était une chose qui n'allait pas et dont on parlait avec des hochements de tête, à voix basse.

Mais, bah ! Cousin ne plaçait pas sa confiance plus spécialement dans ses jambes. Déjà il en avait abandonné une ; il ne semblait pas regarder à une jambe près. Cousin, je crois, ne plaçait sa confiance en aucun point précis de sa poitrine, ou de sa tête, ou de ses membres. Avec une jambe de plus ou de moins, il était lui-même et, de ses yeux vert-clair, sortait une flamme généreuse qui n'était pas seulement du regard, mais surtout de l'âme pure.

Quand je m'asseyais au pied de son lit, Cousin me racontait ses petites affaires. Il reprenait toujours les événements au point où la guerre les avait interrompus, et il avait un penchant naturel à unir le beau

passé de la paix à un avenir non moins délicieux. Par-dessus l'abîme trouble et sanglant, il aimait à prolonger la vie d'autrefois jusque dans la vie future. Jamais de verbes à l'imparfait, mais un éternel et miraculeux présent.

— Je suis courtier en objets d'art, me disait-il. C'est un métier avantageux quand on le connaît bien. Je m'occupe surtout du candélabre et de la suspension. Je travaille avec Cohen et Cie, avec Marguillé, avec Smithson, avec toutes les grandes baraques. Maintenant, j'ai une façon particulière de travailler : je garde mon client pour moi et je me charge de lui faire comprendre ce qu'il veut et de le lui dégoter. Une supposition que j'aie là un Monsieur Barnabé qui vient me demander un lustre de salon. Je dis : « Bien, je vois ce qu'il vous faut », et je saute dans un taxi. J'arrive chez Cohen et Cie. « C'est 25 pour 100 ? Entendu ? » Admettons que Cohen fasse des difficultés. Bien ! je dégringole l'escalier, je ressaute dans le taxi et nous filons chez Smithson. Il faut dire qu'il y a des frais : à supposer que le Barnabé, il se rebute, eh bien, je reste planté avec mon taxi sur le dos. Mais c'est intéressant ! C'est un métier qui fait trotter, qui divertit, qui demande du goût.

Je m'appliquais à sourire en considérant le visage animé de Cousin. Il avait aux joues deux marbrures « pas très franches » ; il avait aussi les yeux un peu gonflés d'un homme qui est resté trop longtemps au lit, avec de la fièvre, et chez qui le « dedans du corps n'est pas très sain ». A quarante ans, on a beau se sentir le cœur jeune, la chair n'accueille plus aussi bien qu'à vingt ans les éclats de torpille. Je regardais donc le visage de Cousin avec étonnement, pendant que l'amputé m'expliquait comment, dans ce métier, on grimpe chez Cohen, comment on fait un saut chez Marguillé, comment on dégringole les escaliers de Smithson.

Un jour arriva où la jambe de Cousin se mit à saigner. Cela filtrait à travers le pansement, avec des gouttes qui grossissaient, comme une sueur écarlate, ou comme la rosée du matin sur les feuilles de chou. Pendant quatre ou cinq jours, Cousin saigna presque chaque jour. Chaque fois, il était emporté en hâte; on fourrait toutes sortes de choses dans ses plaies et le sang cessait de couler. Chaque fois, Cousin revenait dans son lit un peu plus blême, et il me disait au passage :

— Voyez-vous, on ne peut jamais avoir la paix avec ces histoires-là.

Un matin, je vins m'asseoir auprès de Cousin qui faisait sa toilette. Il était essoufflé. Malgré la bouffissure de son visage, on le sentait amaigri, fondu, dévoré par un mal intérieur. Vrai ! il faisait songer à un fruit travaillé par la vermine.

— J'ai, me dit-il, de bonnes nouvelles de mes garçons. Douze et treize ans ! Ça pousse ! En voilà qui vont m'aider dans mes affaires ! Je ne vous ai pas dit ? Je songe à prendre aussi, en plus du candélabre, la pendule et le dessus de cheminée. Avec les relations que j'ai, je pense faire des choses épatantes. Faut toujours voir grand ! Dame, ça me fera courir ; mais, je m'arrangerai, je m'arrangerai ! Ce qu'il faut, c'est connaître les styles.

J'essayais de sourire, sans parvenir à maîtriser un serrement de cœur. Cousin était comme soulevé par un enthousiasme lyrique. Il brandissait d'une main sa serviette et de l'autre son savon. Il me décrivait son bel avenir comme un homme qui le voit étalé, écrit en grosses lettres sur la blancheur des draps.

Sur le drap, que je regardais précisément, apparut soudain une tache, une tache rouge qui s'élargissait avec rapidité, une tache effrayante et splendide.

— Allons bon, murmura Cousin, voilà que ça saigne encore. On ne peut jamais être tranquille.

J'avais appelé. On entourait d'un caoutchouc la cuisse de Cousin qui disait :

— Doucement, doucement, ne vous frappez pas !

Il disait cela d'une voix sérieuse, mais faible, une voix faite avec les lèvres seules.

Le sang cessa de couler et l'on porta Cousin une fois de plus sur la table d'opérations.

Là, il eut un moment de calme. Les chirurgiens se lavaient les mains. Je les entendais deviser à voix basse sur le cas de Cousin, et cela me faisait battre le cœur et me séchait la langue dans la bouche.

Cousin m'aperçut de loin et me fit un petit signe avec les paupières. Je vins auprès de lui. Il me dit :

— On n'est jamais tranquille ! Ah ! qu'est-ce que je vous disais donc ? Oui, je vous parlais des styles. Ma force, voilà, c'est que je connais les styles : le Louis XV, l'Empire, le Hollandais, le moderne et puis tout. Seulement, c'est difficile, je vous expliquerai...

— Endormez Cousin, dit doucement le chirurgien.

Cousin regarda le masque ainsi qu'une vieille connaissance, et il prit encore le temps de me dire :

— Je vous expliquerai ça quand ces messieurs auront fini avec moi, quand je serai réveillé.

Puis, sagement, il se mit à respirer l'éther.

⁂

Il y a maintenant plus d'un an de cela. Je songe souvent, Cousin, à ces explications que tu ne m'as pas données, que tu ne me donneras jamais.

LA DAME EN VERT

LA DAME EN VERT

Je ne saurais dire pourquoi j'aimais Rabot.

Chaque matin, allant et venant dans la salle pour les besoins du service, j'apercevais Rabot ou plutôt la tête de Rabot, moins encore : l'œil de Rabot qui se dissimulait dans le pêle-mêle des draps. Il avait un peu l'air d'un cochon d'Inde qui se muche sous la paille et vous guette avec anxiété.

Chaque fois, en passant, je faisais à Rabot un signe familier qui consistait à fermer énergiquement l'œil gauche en serrant les lèvres. Aussitôt l'œil de Rabot se fermait en creusant mille petits plis dans sa face

flétrie de malade ; et c'était tout : nous avions échangé nos saluts et nos confidences.

Rabot ne riait jamais. C'était un ancien enfant de l'assistance publique et l'on devinait qu'il n'avait pas dû téter à sa soif quand il était petit ; ces repas ratés en nourrice, ça ne se rattrape point.

Rabot était rouquin, avec un teint blême éclaboussé de taches de son. Il avait si peu de cervelle qu'il ressemblait tout ensemble à un lapin et à un oiseau. Dès qu'une personne étrangère lui adressait la parole, sa lèvre du bas se mettait à trembler et son menton se fripait comme une noix. Il fallait d'abord lui expliquer qu'on n'allait pas le battre.

Pauvre Rabot ! Je ne sais ce que j'aurais donné pour le voir rire. Tout, au contraire, conspirait à le faire pleurer : il y avait les pansements affreux, interminables, qui se renouvelaient chaque jour depuis des mois ; il y avait l'immobilité forcée qui empêchait Rabot de jouer avec les camarades, il y avait surtout que Rabot ne savait jouer à rien et ne s'intéressait pas à grand'chose.

J'étais, je crois, le seul à pénétrer un peu dans son intimité ; et, je l'ai dit, cela consistait principa-

lement à fermer l'œil gauche lorsque je passais à portée de son lit.

Rabot ne fumait pas. Lorsqu'il y avait distribution de cigarettes, Rabot prenait sa part et jouait un petit moment avec, en remuant ses grands doigts maigres, déformés par le séjour au lit. Des doigts de laboureur malade, ça n'est pas beau ; dès que ça perd sa corne et son aspect robuste, ça ne ressemble plus à rien du tout.

Je crois que Rabot aurait bien voulu offrir aux voisins ses bonnes cigarettes ; mais c'est si difficile de parler, surtout pour donner quelque chose à quelqu'un. Les cigarettes se couvraient donc de poussière sur la planchette, et Rabot demeurait allongé sur le dos, tout mince et tout droit, comme un petit brin de paille emporté par le torrent de la guerre et qui ne comprend rien à ce qui se passe.

Un jour, un officier de l'État-Major entra dans la salle et vint vers Rabot.

— C'est celui-là ? dit-il. Eh bien ! Je lui apporte la médaille militaire et la croix de guerre.

Il fit signer un petit papier à Rabot et le laissa en tête à tête avec les joujoux. Rabot ne riait pas ; il avait placé la boîte devant lui, sur le drap, et il

la regarda depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi.

A trois heures, l'officier revint et dit :

— Je me suis trompé, il y a erreur. Ce n'est pas pour Rabot, les décorations, c'est pour Raboux.

Alors il reprit l'écrin, déchira le reçu et s'en alla.

Rabot pleura depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à neuf heures du soir, heure à laquelle il s'endormit. Le lendemain il se reprit à pleurer dès le matin. M. Gossin, qui est un bon chef, partit pour l'État-Major et revint avec une médaille et une croix qui ressemblaient tout à fait aux autres ; il fit même signer un nouveau papier à Rabot.

Rabot cessa de pleurer. Une ombre demeura toutefois sur sa figure, une ombre qui manquait de confiance, comme s'il eût craint qu'un jour ou l'autre on vînt encore lui reprendre les bibelots.

Quelques semaines passèrent. Je regardais souvent le visage de Rabot et je cherchais à m'imaginer ce que le rire pourrait en faire. J'y songeais en vain : il était visible que Rabot ne savait pas rire et qu'il n'avait pas une tête fabriquée pour ça.

C'est alors que survint la dame en vert.

Elle entra, un beau matin, par une des portes,

comme tout le monde. Cependant, elle ne ressemblait pas à tout le monde : elle avait l'air d'un ange, d'une reine, d'une poupée. Elle n'était pas habillée comme les infirmières qui travaillent dans les salles, ni comme les mères et les femmes qui viennent visiter leur enfant ou leur mari quand ils sont blessés. Elle ne ressemblait même pas aux dames que l'on rencontre dans la rue. Elle était beaucoup plus belle, beaucoup plus majestueuse. Elle faisait plutôt penser à ces fées, à ces images splendides que l'on voit sur les grands calendriers en couleur et au-dessous desquelles le peintre a écrit : « la Rêverie », ou « la Mélancolie », ou encore « la Poésie ».

Elle était entourée de beaux officiers bien vêtus qui se montraient fort attentifs à ses moindres paroles et lui prodiguaient les témoignages d'admiration les plus vifs.

— Entrez donc, Madame, dit l'un d'eux, puisque vous désirez voir quelques blessés.

Elle fit deux pas dans la salle, s'arrêta net et dit d'une voix profonde :

— Les pauvres gens !

Toute la salle dressa l'oreille et ouvrit l'œil. Mery posa sa pipe ; Tarrissant changea ses béquilles

de bras, ce qui, chez lui, est un signe d'émotion ; Domenge et Burnier s'arrêtèrent de jouer aux cartes et se collèrent leur jeu contre l'estomac, pour ne pas le laisser voir par distraction. Poupot ne bougea pas, puisqu'il est paralysé, mais on vit bien qu'il écoutait de toutes ses forces.

La dame en vert alla d'abord vers Sorri, le nègre.

— Tu t'appelles Sorri ? dit-elle en consultant la fiche.

Le noir remua la tête, la dame en vert poursuivit, avec des accents qui étaient doux et mélodieux comme ceux des dames qui jouent sur le théâtre :

— Tu es venu te battre en France, Sorri, et tu as quitté ton beau pays, l'oasis fraîche et parfumée dans l'océan de sable en feu. Ah ! Sorri ! qu'ils sont beaux les soirs d'Afrique, à l'heure où la jeune femme revient le long de l'allée des palmiers, en portant sur sa tête, telle une statue sombre, l'amphore aromatique pleine de miel et de lait de coco.

Les officiers firent entendre un murmure charmé, et Sorri, qui comprend le français, articula en hochant la tête :

— Coco... coco...

Déjà la dame en vert glissait sur les dalles. Elle vint jusqu'à Rabot et se posa doucement au pied du lit, comme une hirondelle sur un fil télégraphique.

— Rabot, dit-elle, tu es un brave !

Rabot ne répondit rien ; mais, à son ordinaire, il gara ses yeux, comme un enfant qui craint de recevoir une claque.

— Ah ! Rabot, dit la dame en vert, quelle reconnaissance ne vous devons-nous pas, à vous autres qui nous gardez intacte notre douce France ? Mais, Rabot, tu connais déjà la plus grande récompense : la gloire ! L'ardeur enthousiaste du combat ! L'angoisse exquise de bondir en avant, baïonnette luisante au soleil ; la volupté de plonger un fer vengeur dans le flanc sanglant de l'ennemi, et puis la souffrance, divine d'être endurée pour tous ; la blessure sainte qui, du héros, fait un dieu ! Ah ! les beaux souvenirs, Rabot !

La dame en vert se tut et un silence religieux régna dans la salle.

C'est alors que se produisit un phénomène imprévu : Rabot cessa de ressembler à lui-même. Tous ses traits se crispèrent, se bouleversèrent d'une façon

presque tragique. Un bruit enroué sortit, par secousses, de sa poitrine squelettique et tout le monde dut reconnaître que Rabot riait.

Il rit pendant plus de trois quarts d'heure. La dame en vert était depuis longtemps partie que Rabot riait encore, par quintes, comme on tousse, comme on râle.

Par la suite, il y eut quelque chose de changé dans la vie de Rabot. Quand il était sur le point de pleurer et de souffrir, on pouvait encore le tirer d'affaire et lui extorquer un petit rire en disant à temps :

— Rabot ! on va faire venir la dame en vert.

DANS LA VIGNE

DANS LA VIGNE

D'Épernay à Château-Thierry, la Marne coule avec délices entre des collines spirituelles, chargées de vignes et de vergers, couronnées de verdure comme des déesses rustiques, enrichies de tous les ornements végétaux qui donnent à la terre de France son prix, sa beauté, sa noblesse.

C'est la vallée du repos. Jaulgonne, Dormans, Châtillon, Œuilly, Port-à-Binson, vieux villages souriants, soyez bénis pour les heures d'oubli que vous avez prodiguées, comme une eau jaillissante, aux

troupes épuisées qui, de Verdun, revenaient vers les secteurs naguère calmes de l'Aisne !

Pendant l'été de 1916, le ...e corps d'armée se concentrait une fois de plus sur la Marne pour aller offrir sa part sanglante au grand sacrifice de la Somme. Notre bataillon attendait sans impatience l'ordre d'embarquer, en comptant, du haut des collines, les convois qui haletaient au fond de la vallée et en se livrant, selon l'usage, à toutes sortes de suppositions.

Avec quelques camarades, nous passions le meilleur de nos journées à travers champs, sans trop réfléchir, tout à la jouissance d'un repos animal loin des fracas meurtriers de la ligne.

Il y avait eu quelques jours d'étincelante chaleur, puis l'orage était venu, avec un ciel grondant, une bousculade de nuages furieux, un large vent tour à tour chargé de poussière ou de brume.

Au déclin d'une après-midi, nous nous trouvâmes sur la route qui, de Chavenay, s'élève avec douceur vers les bocages du sud.

Nous étions trois. La conversation languissait. Insensiblement nous retournions à nos pensées secrètes que nous trouvions pénétrées d'angoisse et

que le chemin montant semblait nous rendre, de pas en pas, plus lourdes.

— Asseyons-nous sur ce talus, dit une voix molle.

Sans avoir pris peine de répondre, nous nous trouvâmes soudain couchés dans les touffes d'argentine ; nous les arrachions d'une main distraite, comme des gens qui occupent leurs muscles afin de songer d'une âme plus libre.

Une petite vigne commençait à nos pieds et gagnait en deux bonds gracieux un pli de terrain rayonnant de fraîcheur et d'herbes humides. C'était une belle petite vigne champenoise, nette, gonflée de suc, soignée comme une chose sainte, divine. Pas d'herbes folles : rien que les ceps trapus et la terre, cette terre opulente que les pluies emportent et que, chaque saison, les paysans remontent, par pleines hottes, sur leur dos, jusqu'au sommet des côtes.

D'entre ses verdures harmonieuses, nous vîmes tout à coup surgir une vieille femme maigre, au teint corrodé, à la chevelure blanche en désordre. D'une main, elle tenait un seau plein de cendres et jetait de l'autre cette poussière, à poignées, sur les pieds de vigne.

A notre vue, elle suspendit sa besogne, ramena d'un doigt poudreux une mèche de cheveux que tiraillait le vent et nous regarda fixement. Puis elle parla.

— De quel régiment que vous êtes, vous autres?

— Du 110e de ligne, Madame.

— Mes miens, ils n'étaient pas de ce régiment-là.

— Vous avez des fils aux armées?

— Eh ! j'en avais...

Il se fit un silence, rempli par le cri des bêtes, les bonds de la bourrasque et le sifflement des frondaisons agitées. La vieille jeta quelques poignées de cendre, s'approcha de nous et reprit d'une voix trébuchante qui partait à la dérive dans les coups de vent :

— J'en avais, à l'armée, des fils. Maintenant j'en ai plus. Les deux jeunes sont morts, voilà. J'ai encore mon malheureux, mais il est quasiment plus soldat, à c't'heure.

— Il est blessé, peut-être?

— Oui, il est blessé. Il a plus de bras.

La vieille femme posa par terre son seau plein de cendres, tira de sa ceinture un brin de paille, assu-

jettit à l'échalas un rameau qui fuyait l'alignement, et, se redressant soudain, se mit à crier :

— Il a été blessé comme il y en a pas beaucoup qui sont blessés. Il a perdu les deux bras et il a dans la cuisse un trou qu'il y rentrerait un bol qui tient deux sous de lait. Et il a été pendant dix jours comme un homme qui va mourir. Et je suis été le voir, et je lui disais bien : « Clovis, tu veux pourtant pas me laisser seule ? » car faut vous dire qu'il y a longtemps qu'ils avaient plus de père. Et il me répondait toujours : « Ça ira mieux demain » ; car faut vous dire qu'il y a pas plus doux que ce garçon-là.

Nous demeurions silencieux. L'un de nous murmura pourtant :

— Votre garçon est courageux, Madame !

La vieille, qui regardait sa vigne, ramena sur nous ses yeux décolorés et dit brusquement :

— Courageux ! Manquerait plus que ça qu'un de mes garçons ne soit pas courageux !

Elle eut comme un rire d'orgueil, un rire étranglé, tout de suite emporté par le vent. Puis elle parut rêver :

— Mon malheureux, il trouvera bien quand même

à se marier, parce que, je vous le dis, il y a pas plus doux que ce garçon-là. Mais les deux jeunes, les deux petits, c'est trop d'un coup. Non, c'est trop.

Nous ne trouvâmes rien à dire. Il n'y avait rien à dire. Cheveux au vent, la vieille se reprenait à jeter de la cendre, comme une semeuse funèbre. Elle avait les lèvres serrées et toute sa figure exprimait un mélange de désespoir, d'égarement, d'obstination.

— Que faites-vous donc là, Madame? demandai-je, un peu au hasard.

— Je mets la cendre, vous voyez : c'est les temps, avec le sulfate. C'est les temps ! Jamais je n'arriverai ; c'est trop de choses à faire, trop de choses...

Nous nous étions levés, comme honteux de distraire de sa tâche cette travailleuse. D'un même élan nous nous découvrîmes pour la saluer.

— Bonsoir, dit-elle, et bonne chance aussi, vous autres !

Nous montâmes jusqu'à l'orée des bois sans prononcer une parole. Là, nous nous retournâmes pour contempler la vallée. On apercevait, à flanc de

coteau, dans la mosaïque des cultures, la vigne, avec la vieille, minuscule, qui continuait de semer la cendre dans le vent ivre de nuées. Le doux pays gardait sous le ciel d'orage une figure de pureté et de résignation. De place en place, d'humbles villages radieux étaient enchâssés dans les terres comme des pierreries bariolées. Et, à même les champs parés pour les travaux de l'août, on apercevait de petits points lentement mobiles : un peuple de vieillards était aux prises avec la terre.

RÉGULATRICE

RÉGULATRICE

Mourir, c'est encore une chose aisée ; mais, du moins, faut-il avoir le bon goût de choisir son endroit. Chez nous, ce n'est pas comme en Chine, où les morts sont les maîtres de l'empire et tiennent presque plus de place que les vivants. Dans nos pays, il faut savoir mourir à propos, sans cela les vivants vous regardent de travers et disent : « Que nous veut ce cadavre ? Il n'y a pas de place pour cela ici ! »

En 1915, je faisais une espèce de stage à la gare régulatrice de X*** et j'y prenais le service deux ou

trois fois par semaine. Prendre le service, cela voulait surtout dire : être présent, et, accessoirement, assumer certaines petites besognes incolores de surveillance ou de renseignement. A l'ordinaire, l'officier de garde siégeait dans une morne dépendance de la lampisterie. Là, il rongeait son frein à loisir et regardait passer les trains militaires bondés d'hommes éprouvés par dix mois de campagne, et qui chantaient en se rendant d'un enfer à l'autre, parce que, à la guerre, les hommes pensent court : dès qu'ils s'éloignent du canon ils s'abandonnent sans méfiance au délice de vivre.

Un samedi soir, donc, je m'étais étendu sur la paillasse somptueuse qui tenait lieu de couchette et qui grouillait de souris. Je sentais ces aimables bestioles prendre leurs ébats à trois pouces de mes oreilles et j'écoutais distraitement les bruits de la régulatrice. C'étaient les bruits d'une grande gare : sifflements, gloussements, halètements, cris des treuils et des grues, vibrations des fils de fer tendus, claquements des sémaphores, fracas au loin répercuté des wagons qui se tamponnent ; mais, à tout cela, se mêlaient une rumeur et un rythme militaires, la cadence d'un détachement en marche,

des appels de sentinelles, des ordres, des tintements, toutes sortes de choses indiquant l'emprise de la force armée sur l'organisme industriel.

J'en étais là de mes méditations, quand je vis entrer dans mon réduit le caporal Bonardent qui m'aveugla d'un falot à l'acétylène.

— M'ieutenant!

— Je vous écoute, Bonardent!

— Y a un des convoyeurs du ravitaillement qui vient de se faire zigouiller par le sanitaire semi-permanent 17... Paraît que c'est une pitié...

— Allons-y, caporal!

Deux hommes m'attendaient dehors avec une civière. La nuit était splendide, à peine troublée par l'électricité blafarde et nerveuse de la gare.

— C'est à la Folie, dit Bonardent. C'est plutôt loin d'ici.

La Folie est un lieu de croisement des voies, distant de quinze cents mètres environ. Je pris avis d'un employé, pour l'itinéraire, et nous partîmes.

Ce qu'il y a de merveilleux, dans une grande gare, c'est qu'un ordre suprême, impérieux, celui qui règle la furie des masses en mouvement, peut se présenter avec toutes les apparences du dédale et

de l'incohérence. Nous nous mîmes à cheminer le long d'interminables rames de wagons. Elles semblaient oubliées là depuis le début de la guerre ; on eût dit du matériel hors d'usage, aux moyeux ankylosés, aux articulations dévorées de rouille ; mais, tout à coup, le falot éclairait une porte ouverte, et l'on apercevait des soldats entassés, dormant dans la paille, ou des bestiaux à l'œil stupide. Il y avait des compartiments transformés en bureaux roulants, où les scribes s'abrutissaient dans la paperasse, à la clarté bourgeoise d'un abat-jour fleuri ; et on sentait que la formidable limace administrative régnait sur les rails, comme elle règne monstrueusement depuis les tranchées défoncées jusqu'aux magasins d'habillement des plus lointaines Pyrénées. Parfois, traversant de larges espaces nocturnes, nous tentions de nous glisser entre deux trains qui paraissaient engourdis d'un sommeil éternel ; mais, soudain, sans qu'on vît personne, les trains se mettaient en mouvement et venaient s'accrocher avec une clameur de ferraille. Plus loin, nous devions nous arrêter pour laisser filer des convois sanitaires. Ils étaient loin d'être tous confortables, alors, et ils nous envoyaient, au passage, une bordée de toux déchirantes et des bouf-

fées chlorées empestant l'hôpital. Ailleurs, il y avait des troupeaux de mortiers obèses, amarrés sur des trucs, des légions de cuisines roulantes, des machines dont il était impossible de deviner l'usage, et toutes sortes de matériaux guerriers auxquels la nuit prêtait des aspects fantastiques. De grosses rotondes fumeuses abritaient des locomotives accroupies qui s'ébrouaient dans la lumière livide des arcs. Il y avait aussi, pour rappeler la vie d'autrefois, des trains de banlieue qui charriaient des voyageurs somnolents et des express qui traversaient le chaos des voies comme un coup de fouet. Bref, un mélange tumultueux de vie militaire et de routine civile.

Nous arrivâmes enfin à la Folie. C'était un nœud considérable de rails, de disques, d'aiguilles et de câbles. Trois vieux employés vivaient là dans une baraque. Ils étaient en manches de chemise et tournaient les manivelles, poussaient les leviers, dirigeaient avec une calme expérience toutes les forces en mouvement qui s'emmêlaient dans cet endroit. Ils me firent penser à ces anciens contremaîtres à qui la pratique tient lieu de génie et qui font marcher la maison pendant que les patrons se donnent à la vie mondaine.

Au-dessus des bruits et des roulements, triomphait une patiente sonnerie télégraphique.

— Nous venons pour le convoyeur, dit Bonardent.

— Eh ! le pauvre ! Il est là, sous le sac, et tout autour, ma foi !

Nous entrâmes dans la zone occupée par le cadavre. Je dis bien la zone, car le malheureux avait été divisé et éparpillé, comme une poignée de grains au jour des semailles.

— Dieu Seigneur ! disait un employé à cheveux blancs, il a voulu descendre de son wagon sans regarder à l'entour. Il a eu tort ! Ici, il y a trop de choses qui voyagent. L'homme ne doit jamais quitter sa place.

Le visage du mort était intact ; mais soixante voitures avaient passé sur le corps, l'écharpant en biais, des pieds à l'épaule. Nous ramassions, de côté et d'autre, des débris, des chairs sanglantes, des entrailles, et je me rappelle avoir retrouvé une main crispée sur un fromage. La mort avait surpris l'homme mangeant.

Chose invraisemblable, l'étoffe de la capote avait résisté ; elle recélait l'anéantissement hideux du corps. En l'écartant légèrement, je vis un livret

militaire où se lisait encore un nom : Lemailleux.

— Je crois, dit Bonardent, que nous l'avons tout entier...

Une lampe électrique, perchée en plein ciel, nous éclairait par secousses et semblait agitée d'un tic exaspérant.

Je décidai de nous en retourner, pour faire court, par « l'Artillerie », vaste dépendance où s'alignaient les trains de munitions. Mais, comme nous abordions les rails, une sentinelle parut :

— Halte-là ! Le mot ?

Nul de nous n'y avait songé. Le territorial tenait son fusil en travers du passage. Il fut inflexible :

— Je regrette, mon lieutenant ; mais passez ailleurs, c'est la consigne !

Un large détour nous mit en présence d'une autre sentinelle.

— Le mot, siouplaît ? On ne passe pas par l'Artillerie sans le mot !

— Mon ami, nous transportons un cadavre.

Je soulevai le coin du sac et découvris le visage bleuâtre. Sous la lueur de l'acétylène, on distinguait, dans la confusion des vêtements sanglants, un coin de peau blême et les lettres d'un tatouage. La

sentinelle fit une moue d'horreur et dit néanmoins :

— Mon lieutenant, passez du côté des grandes lignes. Pas possible ici.

Nous nous replongeâmes dans le dédale des rails, accompagnés par le claquement des signaux et le grondement des convois sonores. Parfois, les brancardiers exténués s'arrêtaient et posaient la civière sur le ballast pour cracher soigneusement dans leurs mains. Alors passaient auprès de nous de grands trains de voyageurs et nous apercevions, dans leur intérieur clair, des femmes qui lisaient, en tenant contre elles de beaux enfants endormis.

Enfin, j'aperçus les lanternes des quais.

— Où portons-nous le cadavre ? demandai-je à Bonardent.

— Sais pas, m'ieutenant.

Après réflexion, je me présentai à la *Petite Vitesse*. Il y avait là un local désaffecté où venaient échouer les épaves rejetées par le mælstrom de la gare, les colis égarés, les hommes sans emploi, les bêtes sans maître, les matériaux sans destination et, au besoin, les cadavres. Un gendarme fumait une cigarette devant la porte.

— Mon lieutenant, il n'y a pas de place aujourd'hui.

C'est rempli d'émigrés du Nord, avec leurs gosses et leurs colis.

Je donnai quelques mots d'encouragement à mes hommes et décidai de me rendre aux « isolés ».

Le pavillon des « isolés » était rempli de détachements qui regagnaient leurs corps. Ces hommes dormaient par tas, dans la litière.

— Oh ! vous pensez bien qu'il est impossible de loger ça auprès des hommes, dit un adjudant en hochant la tête.

Il ajouta, comme pour s'excuser :

— Mettez-vous à ma place, mon lieutenant. Je n'ai pas d'ordres. Je ne peux pas prendre en charge un cadavre sans avoir des ordres.

Je m'étais assis sur une pierre. Les brancardiers, fatigués, s'épongeaient le front et prononçaient le mot de « pinard » ; je distinguais la masse informe de Lemailleux qui semblait bien indifférent à son ultime calvaire et attendait le gîte suprême avec la souveraine patience de la mort.

— Vous ne connaissez peut-être pas très bien la gare, me dit l'adjudant, mais il existe un local disciplinaire pour les convoyeurs cantonnés ici. Si vous voulez, j'irai voir...

Je le laissai partir et me mis à fumer en contemplant la nuit, qui était admirable et tiède. La sérénité des choses disait aussi clairement que l'agitation des hommes : « Que nous veut donc ce gêneur avec son cadavre inutile? » et un insecte, en extase dans l'herbe avare, aiguisait sa voix comme un petit être qui se figure que la terre entière est à lui et faite pour lui.

L'adjudant surgit des ténèbres.

— C'est très malheureux, mais il y a un bonhomme puni de prison pour ivresse. Il a vomi dans le local disciplinaire et mène le raffut de la Saint-Polycarpe.

— C'est bien ! Allons voir le régulateur, dis-je.

Le régulateur dormait. Son suppléant lisait les journaux illustrés. Dès l'exposé de mon affaire, il me demanda des conseils pour découper aux ciseaux et coller sur le mur les petites femmes de la « Vie fantaisiste », dont il semblait un lecteur invétéré. Comme je gardais un air morose, il fit une parenthèse :

— Pour cette malheureuse histoire, il est bien regrettable que l'hôpital soit au bout de la ville. Vous ne pouvez pas vous y rendre à cette heure.

Mettez donc ça dans un wagon jusqu'à demain matin, mon cher.

Ayant, par cette trouvaille, dégagé sa responsabilité, le jeune homme repiqua du nez dans ses images.

En ce temps-là, on n'avait pas encore construit, dans les régulatrices, ces grands hôpitaux de planches et de carton que l'on voit partout maintenant. L'idée du wagon ne me retint pas deux secondes. En imagination, je vis cette morgue improvisée démarrant de nuit et emportant mon cadavre. C'était fou !

J'allai voir les postiers. Ils triaient le courrier en chantant à mi-voix : « C'est moi qui suis Nénesse... » Il n'y avait pas place pour un rat dans leur réduit, et la question parut tout de suite étrangère à leur compétence.

Je sortis de là en proie à une certaine lassitude. Vraiment personne ne s'intéressait à mon mort. Je bougonnais en moi-même : « Pourquoi, pourquoi, Lemailleux, t'avises-tu de mourir dans un endroit où il n'y a pas de place pour les cadavres, et à une heure où l'on n'a pas le temps de s'occuper d'eux ? » Mais, tout en disant cela, je n'en sentais pas moins

qu'une certaine solidarité venait de naître entre cette dépouille et moi-même, et je la regardais un peu comme une chose dont on ne sait que faire, mais qui vous appartient envers et contre tout.

— Où va-t-on porter le pauvre homme ? dit Bonardent.

Alors l'idée la plus simple me vint :

— Suivez-moi !

Tout doucement, nous revenions vers la lampisterie.

— Y a pas de place là-nedans, m'ieutenant.

— Allez toujours, caporal !

Je fis entrer la civière dans la petite pièce réservée à mon usage.

— Eh bien ! posez-le là, à côté de ma paillasse, et allez vous coucher.

Les hommes sortirent en secouant la tête avec étonnement. Je restai seul avec Lemailleux et m'étendis sur ma couverture. La guerre m'avait déjà enseigné à vivre et à dormir dans la compagnie des morts et je m'étonnai de n'avoir pas songé dès l'abord à une solution si naturelle.

Longuement, à la lueur de la bougie, je considérai le paquet affreux qui était mon compagnon de nuit.

Cela ne sentait rien encore. Je soufflai la bougie et pus songer à loisir.

Du brancard, tombait, de seconde en seconde, avec un bruit menu, une goutte de quelque chose qui devait être du sang. Pendant un long moment je m'occupai à compter les gouttes, tout en réfléchissant à maintes choses lugubres comme les temps. De grands sifflements déchiraient l'espace ténébreux, et j'avais déjà compté quelques centaines de gouttes, quand je m'enfonçai dans un sommeil qui, comme celui du camarade, fut sans rêve.

LES MAQUIGNONS

LES MAQUIGNONS

On les a tous convoqués pour midi, mais beaucoup devront attendre jusqu'à la nuit tombante.

Ils sont assemblés devant la porte de l'établissement et y forment comme une sombre flaque ; il y a des éclaboussures dans le jardin où déambulent des groupes mornes.

C'est une après-midi de février. Le ciel épais et soucieux se déplace d'une seule pièce. Il est gonflé de pensées si tristes qu'il ne peut pas s'intéresser aux petits événements d'ici. Le vent est bourru. Il doit

savoir ce qu'ils font là-haut, mais il n'en dit rien ; il ne charrie même plus la basse ronflante du canon : on est trop loin, il faut oublier...

Le vent s'engage entre les bâtiments, tourne sur lui-même et s'affole comme une bête sauvage prise au traquenard.

Les hommes ne prêtent attention ni au ciel, ni au vent, ni à l'aigre lumière d'hiver : ils pensent à eux-mêmes.

Ils ne se connaissent pas ; seule, la raison qui les rassemble leur est commune. Ils en ont l'air gêné, excédé, et ne parviennent pas à manifester de l'indifférence. Pourtant, à les bien regarder, ils ont quelque chose qui les apparente : c'est comme un manque d'allégresse physique, un aspect maladif des corps, trop de graisse, ou trop peu, des yeux allumés de fièvre, parfois une infirmité évidente, plus souvent des peaux grises, éclairées d'un sang misérable. Jamais une joyeuse détente de muscles sains : toute l'assemblée a une lenteur de limace.

Accablés d'être un troupeau, quelques hommes se sont mis à parler, parce que cela soulage l'orgueil ; d'autres se taisent, à cause de l'orgueil aussi.

Il y a là des employés, des gens à professions, des

ouvriers, des intellectuels qui voilent avec un lorgnon des regards chargés d'amertume et qui portent de longs cheveux.

Tout ce monde fume. Jamais il n'a été si visible que le tabac est pour l'âme un remède contre elle-même.

De temps en temps, deux ou trois hommes gagnent la grille du jardin et disparaissent pour quelques minutes. Ils reviennent en s'essuyant la bouche, l'haleine chargée d'une grosse odeur de vin.

Plusieurs fois par heure, la porte s'entre-bâille. Un gendarme paraît et crie des noms. Ceux qui sont appelés fendent la foule, comme attirés par des fils. Ils ont les coins de la bouche un peu crispés. Ils affectent un air détaché, ou las, ou gouailleur, et ils pénètrent sous la voûte.

Ils ne voient plus le ciel de février, ils ne respirent plus le vent enivré d'odeurs froides : ils sont entassés dans un couloir puant dont les murs, peints de couleurs sans nom, sécrètent une sueur visqueuse. Ils y piétinent quelque temps, puis une autre porte s'ouvre. Un gendarme les compte par douze, comme des fruits ou des bestiaux, et les pousse dans la grande salle où se passe la chose...

Tout de suite, une violente odeur d'homme les prend aux narines. Ils ne démêlent d'abord pas très clairement de quoi est faite l'étrange agitation qui règne en ce lieu. Mais on ne leur laisse pas le temps de réfléchir.

Et puis, à quoi bon réfléchir ? Un immense gémissement ne s'élève-t-il pas de tout le pays malade, un appel, un râle de peuple qui se noie ?

A quoi bon réfléchir ? Réfléchit-il, le tourbillon frénétique qui ravage en grognant le vieux continent ? Non, en vérité, les temps ne sont pas à la réflexion.

Il faut se déshabiller vite et se mettre en rangs.

La salle est vaste et hostile. Ses murs sont ornés de maximes, avec des bustes de gens inconnus ; au centre, une table semblable à un tribunal.

Un personnage y trône qui porte haut une assez rogue tête blanche, où l'on distingue de la lassitude et de l'obstination. D'obscurs comparses l'assistent. Devant la table, deux hommes en blouse, l'un vieux et desséché, l'autre encore jeune, la figure absorbée, sans entrain.

Les hommes avancent, par files, vers chacune des blouses blanches ; ils marchent les uns derrière les autres, comme des suppliants à l'autel d'un dieu

courroucé. Ils ne savent que faire de leurs bras.

Ce n'est pas la fleur de la race : il y a déjà longtemps que les plus beaux hommes du pays vivent là-bas, dans la boue jusqu'au ventre, attentifs au péril comme des chats.

Depuis longtemps il ne reste plus sur le van du métayer que la menue paille et la poussière ; et c'est ça que, d'une main avide, il fouille encore pour y chercher quelques grains épars.

Les hommes n'ont pas froid : un calorifère enragé lance au ras du sol des bouffées de siroco. Plusieurs tremblent, pourtant ; et ils ont la chair de poule comme des gens qui ne savent pas être nus. Ils se campent, tantôt sur une hanche, tantôt sur l'autre, croisent leurs bras, ou se placent la main à plat sur une fesse, puis la laissent retomber, honteux de leur propre contact. Mais d'autres détresses les attendent : ils cessent bientôt de chercher leurs poches ou de se composer une attitude.

Dans le coin, près de l'entrée, un gendarme bouscule un petit employé chétif qui tarde à se dévêtir : il pensait ne pas devoir quitter ses chaussettes et son caleçon ; on l'y oblige et il en tire avec désespoir deux pieds sales.

Les personnages en blouse opèrent avec une sorte de hâte fébrile, comme des ouvriers aux pièces.

Quelques questions sommaires, et, tout de suite, ils avancent les mains, ils touchent, ils palpent.

Le sujet est un peu pâle. Une rosée tiède lui perle aux tempes. Il bafouille et parle comme on supplie. Puis, interrogé de nouveau, il répond avec confiance.

— Vous n'avez pas que ça. Vous toussez?

— Oui.

— Vous avez sans doute aussi des palpitations?

— Oui, beaucoup de palpitations.

— Et puis des douleurs articulaires?

— Oui, surtout des douleurs articulaires.

— Vous ne digérez pas bien?

— Non, jamais je ne digère bien.

L'homme semble tout à fait rassuré. Il répond avec une sorte d'enthousiasme, comme quelqu'un qui est, enfin, compris. Mais, soudain, le vieux médecin lève les épaules et dévoile le piège :

— Vous avez tout, évidemment. Eh bien, vous serez versé dans le service armé.

L'homme chancelle légèrement et gémit d'une voix sans timbre :

— Vous savez pourtant bien...

— Vous avez trop de maladies; eh bien, vous n'avez rien du tout ! Allez-vous-en ! Service armé !

L'autre blouse blanche est aux prises avec un gros bonhomme au ventre fripé qui cache à deux mains une partie de son corps. Il explique quelque chose à voix basse et se sauve précipitamment repasser sa chemise à plastron et sa jaquette décorée de palmes académiques.

Parfois, un des assistants tousse et, aussitôt, une bourrasque de toux traverse l'assemblée en coup de vent.

Un grand gaillard grisonnant sort de l'ombre. Tout le monde s'écarte de lui, avec une sorte de dégoût. Alors il apostrophe ses voisins :

— Ben quoi ? C'est jamais que des taches de la peau.

Derrière lui, effondré sur un banc, un long personnage qui porte entre vingt et soixante ans se déshabille soigneusement. Son visage fait pitié, il semble abîmé au fond de la détresse humaine. Il enlève une quantité incroyable de vêtements, de tricots, et puis apparaissent des choses touchantes : des plastrons de flanelle, des sachets, des scapulaires,

des paquets de médaille. Il range tout cela sur le banc ; les voisins s'agitent, les vêtements tombent et sont foulés aux pieds des nouveaux arrivants. L'homme sans âge est tout pâle, comme si l'on marchait sur sa vie intime ou sur son orgueil.

Un bruit de discussion trouble le silence bourdonnant. Le vieux médecin s'exclame d'un ton furieux :

— Moi, je vous dis que je n'entends rien!

Avec ses deux mains, il pèse sur les épaules d'un gringalet frêle comme un cure-dent et qui paraît atterré.

D'un mot, le gringalet est précipité dans le service armé, et il s'éloigne plus troublé, plus frémissant, plus affolé qu'il ne le sera en rase campagne, face aux mitrailleuses.

Mais, à l'autre bout de la salle, un phénomène nouveau se passe.

— Je vous dis que je peux marcher, proteste une voie vermoulue, rongée d'on ne sait quel mal.

— Non, répond le jeune médecin, non, soyez raisonnable et retournez chez vous. Nous vous prendrons plus tard, quand vous serez tout à fait rétabli.

— Si donc vous ne voulez pas de moi, c'est que je vas crever. Mais je vous dis que j'ai des raisons pour aller au front, plutôt que de rester à me faire engueuler tous les jours.

Un court silence immobilise tout le monde ; l'écho d'un drame s'y prolonge. L'homme est visiblement très malade. Sa poitrine est horrible à voir et traversée par une respiration orageuse. Il se tient à peine sur des jambes bouffies, veinées de mauve.

— Maintenu ! crie le juge.

Et le malheureux retourne à ses frusques, les épaules basses, le regard vertigineux comme un bœuf assommé.

Le suivant est fataliste, il se refuse à discuter son sort.

— Ça n'est pas ça qui peut vous empêcher de servir !

— Bah ! ce sera comme vous voudrez.

— Alors, service armé !

— Si vous voulez ! Je m'en fiche !

Et il se retire tout de suite, délivré, comme quelqu'un qui a joué son avenir à pile ou face.

Tous ceux qui passent laissent dans la salle un peu de leur lourde odeur d'hommes mal lavés. Chose étrange, ils ont tous l'haleine fétide ; ils ont, aujour-

d'hui, mangé trop vite, mal digéré, trop fumé, trop bu. Il sort, de toutes ces bouches, le même souffle aigre et chaud qui trahit la même émotion, le même détraquement de la mécanique.

L'atmosphère de la salle s'épaissit peu à peu. Les lampes, allumées tôt, sont comme ouatées d'un brouillard gluant qui rend tous les objets moites. Mais il y a surtout, dans l'air, quelque chose de plus secret, de plus trouble, de moins évident ; c'est comme une surcharge nerveuse, une poussière de volontés brisées, toutes sortes de détritus d'imagination abandonnés là par ces gens qui se mettent tout nus, qui ont peur, qui veulent, qui ne veulent pas, qui mesurent avec angoisse leur résistance et le sacrifice à faire, qui luttent à force de rames contre le torrent des destinées.

Les hommes en blouse continuent à se démener au milieu des corps humains. Ils ne cessent de toucher, de manipuler, d'évaluer. Ils enfoncent la pulpe de leurs doigts dans la chair des épaules, dans les flancs, dans la graisse des fesses ; ils pincent les biceps entre le pouce et le médius, font jouer les jointures, regardent les dents et l'intérieur des paupières, tirent sur les cheveux, frappent sur les poi-

trines comme des douaniers sur une futaille. Puis ils font marcher les hommes de gauche à droite et de droite à gauche. Ils les font se courber, se redresser, se mettre à genoux ou découvrir les endroits les plus secrets de leur personne.

Parfois, il semble qu'un peu d'air frais traverse la salle : deux jeunes gens bien bâtis réclament leur incorporation ! On ne comprend pas comment ils se trouvent là. Le tribunal tout entier les contemple avec émerveillement, comme des pépites au milieu d'une poignée de vase.

Ils passent avec un sourire fier, un peu forcé. Le défilé recommence des laideurs touchantes, des frayeurs, des désespoirs, des timidités incurables et violées. Ce tribunal fait songer à une falaise abrupte contre laquelle, comme des oiseaux marins pourchassés par la tourmente, viennent se meurtrir les individus égarés.

Les médecins donnent des signes d'épuisement. Le plus vieux, qui est un peu sourd, fonce dans la besogne comme un sanglier dans les taillis. Le plus jeune souffre et s'agace visiblement. Il a le regard trouble et inquiet de quelqu'un qui fait un travail odieux et qui ne s'en console pas.

Et toujours la chair humaine afflue ; toujours, du même coin de la pièce, arrive la file ininterrompue des corps blêmes qui avancent à pas mous sur le parquet.

Sainte chair humaine, substance sacrée qui sers à la pensée, à l'art, à l'amour, à tout ce qu'il y a de grand dans la vie, tu n'es plus qu'une pâte vile et malodorante que l'on prend entre les mains avec dégoût pour évaluer si, oui ou non, elle est bonne à tuer !

Un mal de tête tenace et général s'installe.

L'assemblée fonctionne comme dans un rêve, avec les silences, les lenteurs et les lacunes noires des mauvais rêves. Deux heures passent encore ainsi.

Puis, brusquement, on entend dire :

— Voilà les dix derniers !

Ils entrent et se déshabillent à leur tour. Ils ont attendu si longtemps qu'ils semblent éreintés, vidés, anéantis. Ils reçoivent les décisions sans résistance, comme un coup de poing sur la nuque ; et ils s'en vont en hâte, sans se parler, sans se regarder.

Le tribunal se lave les mains, ainsi que Ponce Pilate ; il signe cérémonieusement des papiers et il se disperse.

Il fait nuit. Le vent est tombé. Un brouillard qui empeste la fumée d'usine couvre encore la ville. Au pied d'un réverbère, un des derniers hommes jugés vomit, avec d'inouïs efforts, les verres de vin bus dans l'après-midi. La rue est sombre et déserte. Le monde entier sent le brouillard et le vomissement.

AMOURS DE PONCEAU

AMOURS DE PONCEAU

Il y avait peut-être deux ou trois jours que j'étais à l'hôpital de Saint-Mandé quand Ponceau y fut apporté.

Je n'ai que des souvenirs assez confus sur cette époque de ma vie. J'avais passé pas mal de temps couché dans un champ d'avoine, près de Charny, puis j'étais entré dans une sorte de rêve, où je voyais mon bras cassé verdir, noircir, devenir si lourd et si gros qu'il remplissait tout le monde et que je me sentais attaché à lui comme un pygmée à une montagne.

Tout cela se termina dans un lit convenable, au milieu d'une grande salle nue, peinte en vert d'eau.

J'avais été endormi au chloroforme et l'on avait fait à mon bras d'immenses ouvertures par où il sortait, chaque jour, des fragments d'os, du sang, du pus, des quantités de choses répugnantes qui sentaient mauvais.

Bref, quand je commençai à comprendre ce qu'il y avait devant mes yeux, la première chose, si je puis dire, qui me frappa, ce fut Ponceau.

Tel qu'il m'apparut ce jour-là, Ponceau était un gros garçon blondasse, un peu soufflé, avec une barbiche décolorée, et des yeux très gros, très gros que je voyais remuer continuellement. J'étais couché sur le dos, mais je n'avais qu'à tourner un peu la tête pour voir mon voisin de salle, couché sur le dos aussi, et complètement immobile, à part ces deux gros yeux qui bougeaient tout le temps.

Je ne pus m'empêcher de lui dire tout à coup :

— Qu'est-ce que tu regardes donc, là-haut ?

Il fit : « Hein ? », puis répondit d'un air absorbé :

— Le soleil.

En effet, je vis au plafond un reflet de soleil qui se promenait de droite à gauche ; comme j'étais très

fatigué, je me mis involontairement à le contempler et à le suivre du regard. Au bout d'un instant, je demandai :

— Tu ne peux pas tourner la tête ?

— Non, je ne peux pas, me dit-il, ça me ferait mal à la jambe.

— Comment t'appelles-tu ?

— Moi ? Ponceau Émile.

Il n'en dit pas davantage ; un major venait d'entrer et criait : « Brancardiers ! Brancardiers ! Amenez l'entrant. »

L'entrant, c'était Ponceau. Il fut saisi par quatre hommes et placé sur une espèce de lit roulant que nous avions tous en horreur, pour des raisons que vous devinez, et que nous appelions « l'omnibus ».

J'entendais Ponceau crier, avec une voix légèrement bafouilleuse qui semblait lui sortir des joues :

— Ah ! non ! Doucement, quoi ! Doucement, les potes.

Et puis je n'entendis plus rien et je m'absorbai de nouveau dans la contemplation des taches de soleil.

Je ne me rappelle plus combien de temps il s'était passé quand on ramena « l'omnibus », avec dessus Ponceau, ou plutôt une façon de Ponceau, un bon-

homme à la figure violette, soufflant, bavant, ronflant à poings fermés et exhalant l'odeur du chloroforme, une sale odeur que j'ai maintenant prise en grippe.

Toute sa jambe gauche était empaquetée dans un grand appareil de zinc. On le déposa sur son lit ; il était mou comme une loque et je songeais que j'avais dû, deux jours auparavant, avoir cette figure-là. L'idée que ça pourrait recommencer me refroidissait la peau des joues et me renversait les doigts de pied en arrière.

Ponceau finit par se réveiller. Il balbutiait, en envoyant des postillons partout :

— Ah ! mon pauv' vieux ! mon pauv' vieux !

Le soir, il put parler, et j'eus des détails. Il avait été blessé à Château-Thierry. Un éclat d'obus lui avait cassé la cuisse. Il souffrait beaucoup et avait l'impression que cette cuisse « n'allait qu'à moitié ».

L'impression de Ponceau me parut, malheureusement, assez justifiée. Une triste période commença pour nous deux, faite d'une souffrance continuelle, monotone, réglée comme la vie militaire.

J'étais trop malade pour m'intéresser à beaucoup

de choses : le rouquin d'en face criait toute la nuit, l'algérien Touïtou nous apportait des bonbons en disant : « Dis ! ça va ? Dis ! » Voilà le plus clair de mes souvenirs. Mais je connaissais bien Ponceau, parce que, quand mon bras était convenablement placé sur le bord du lit, je n'avais qu'à regarder pour voir Ponceau, qui était mon horizon naturel.

Ponceau souffrait aussi, mais pas comme moi. J'étais un peu semblable à une femme qui accouche : à chacune de mes douleurs, je me sentais faire un pas vers la guérison. Quant à Ponceau, on aurait dit, au contraire, que toute nouvelle douleur l'enfonçait de plus en plus dans le marasme. Chaque matin, les brancardiers venaient nous chercher. On m'emportait le plus souvent sur un brancard ; Ponceau partait sur « l'omnibus ». Nous nous retrouvions à la salle de pansements. Assurément, mon bras n'était pas beau, mais il paraissait une chose charmante à côté de la cuisse de Ponceau. Elle portait une plaie ignoble, où vous auriez pu enfouir un képi, une grande plaie verdâtre, avec l'os cassé au fond.

Inutile de vous dire ce qui se passait dans cette fameuse salle ; j'y ai, pour mon compte, poussé quelques bons cris, et, ma foi, je n'en rougis pas,

car j'en ai entendu crier bien d'autres, et des plus braves, à commencer par mon Ponceau.

Après le pansement, nous avions un bout de temps qui était le meilleur de la journée. Mme Briant venait nous faire manger ; oh ! pas grand'chose : un œuf, un peu de soupe, un grain de raisin. Mme Briant, c'est un de mes bons souvenirs de la guerre. Fluette comme une jeune fille, avec un grand regard timide. En voilà une qui ne posait pas à la femme forte ! Dès qu'on se mettait à crier, ses yeux rougissaient et se remplissaient de larmes, si bien qu'on finissait par se retenir, pour ne pas lui faire de peine.

Vers le milieu de l'après-midi, la fièvre arrivait. Nous cessions de causer et nous restions à regarder le plafond. J'avais comme un hideux mal de tête, logé derrière les yeux ; la lumière m'était insupportable. Je me sentais rempli, gonflé par quelque chose de plus fort que moi, comme la colère ou la peur ; cela m'abandonnait vers onze heures ou minuit et me laissait tout tremblant.

Or Ponceau maigrissait avec une extraordinaire rapidité. Sa grosse figure s'était vidée et il y apparaissait une foule de rides. Ses yeux restaient énormes, et cela jurait avec le reste du visage.

C'est alors qu'il eut ses crampes. Elles le prenaient presque toutes les minutes et torturaient sa cuisse cassée. Tant que durait la crise, il serrait fortement ses lèvres crevassées par la fièvre. Quand c'était fini, il disait comme à l'ordinaire :

— Ah ! mon pauv' vieux ! mon pauv' vieux !

Vous avez remarqué que, lorsqu'on est très malheureux, on parle aux autres hommes en leur disant « mon pauvre ami », ou « mon pauvre monsieur », comme s'ils étaient eux-mêmes à plaindre.

Ponceau fut piqué à la morphine, d'abord une fois, puis deux fois par jour et même trois fois. Ses yeux devenaient tout drôles ; ils paraissaient toujours voir autre chose que ce qu'ils regardaient. Il rêvassait à voix haute et murmurait :

— Si seulement elle était ici... Si seulement elle pouvait venir me voir...

Ponceau n'était pas en état de faire des confidences et je ne m'avisai pas de lui en demander.

Un matin, le major à cinq galons, le bon père Coupé, regarda la jambe de Ponceau et dit :

— Endormez-le !

Une fois de plus, Ponceau revint de la salle

d'opérations avec la bouche baveuse et la figure décomposée. On lui avait encore enlevé un grand bout d'os. Les crampes disparurent, mais Ponceau ne sembla pas décidé à mieux aller.

L'après-midi, il demandait Mme Briant et, rassemblant ses esprits, dictait de petites lettres touchantes, adressées toujours à la même personne. J'appris ainsi que Ponceau était parti pour la guerre, laissant sa jeune femme à la Ferté-Milon, dans l'Aisne, et que, n'en ayant plus aucune nouvelle, il lui écrivait, au hasard, partout où il pensait qu'elle pouvait s'être réfugiée.

Je compris l'espèce d'angoisse avec laquelle il répétait :

— Si seulement elle était auprès de moi... Si seulement je savais où elle est...

Or, les jours passèrent, et je pensai avec chagrin que Ponceau allait mourir. Il ne me reconnaissait plus toujours et s'enfonçait dans une sorte d'agonie désespérée, parlant comme un enfant, disant « dodo », « bobo », refusant toute nourriture et s'abandonnant au destin comme un homme qui n'a plus confiance.

⁂

C'est alors qu'il arriva un miracle. Un certain jeudi, je m'étais tout doucement assoupi en digérant mon premier déjeuner digne de ce nom, quand je fus réveillé par un petit bruit de conversation, à côté de moi. On parlait à voix basse, et c'était précisément cela qui m'avait réveillé. Je songeai tout à coup : « Ponceau est mort ! » et j'ouvris les yeux.

Ponceau n'était pas mort. Entre son lit et le mien était assise une femme, une petite femme bien mignonne avec des cheveux châtains et un visage tout blanc. Elle tenait dans sa main une des mains de Ponceau ; elle avait posé sur son genou son autre main que je voyais trembler continuellement, d'une façon imperceptible.

Mais ce qui m'étonna, ce fut la figure du camarade. Dire qu'il avait engraissé brusquement, cela paraîtrait exagéré, et ce fut pourtant l'impression qu'il me fit. Quant à être rose, il l'était, et pas de la couleur de la fièvre, mais d'une bonne couleur que je ne lui avais jamais vue. Et pour les rides, je pense qu'il en avait moitié moins.

Il remarqua que j'étais éveillé et m'appela :

— Gustave ! Voici ma femme ! Elle est retrouvée !

Je fus présenté à Mme Ponceau. Elle avait de doux yeux pleins de buée, et j'eus idée qu'elle retenait mal une grosse envie de pleurer. Mais il n'aurait pas fallu pleurer devant Ponceau : il était rayonnant. La jeune femme avait tiré de son petit sac une belle grappe de raisin et des gâteaux, et le moribond se mit à manger.

— Est-ce que ça te fait plaisir? Je ne sais même pas ce que c'est. J'ai pris n'importe quoi. J'étais folle.

Il répondait, entre deux bouchées :

— C'est suave !

Alors Mme Ponceau lui embrassait la main en disant :

— Il est si bon ! si bon !

Ponceau insista pour me faire manger des gâteaux, et il expliquait :

— Tu comprends qu'elle n'a pas attendu les Boches. Elle s'a carapatée jusqu'en Bretagne. Le tout, c'était de se retrouver.

Il ne suffisait pas de se retrouver. Il fallait vivre, et Ponceau connut de terribles journées. L'amour avait fait un miracle ; mais, chaque jour, la fièvre revenait à l'assaut. Alors l'amour renouvelait son miracle, et les choses duraient.

L'état du blessé ayant été considéré comme très

grave, Mme Ponceau fut autorisée à venir tous les jours. Elle entrait dès qu'on voulait bien lui ouvrir la porte ; elle s'asseyait entre les deux lits, prenait la main de son mari dans les siennes et restait là, jusqu'au soir. Quelquefois, Ponceau souffrait ; alors ils ne disaient rien. Elle le regardait seulement d'une façon fervente et obstinée, et je crois que ce regard-là faisait autant de bien à l'homme que les litres de sérum qu'on lui enfilait goutte à goutte sous la peau du ventre.

Vers cinq heures, un petit officier mielleux et rageur traversait la salle.

— Allons, Madame, il faut vous en aller, c'est l'heure.

Ponceau se mettait en colère et lançait des postillons dans toutes les directions :

— Encore cinq minutes, voyons ! Elle ne gêne personne, cette pauvre mignonne.

Et il ajoutait à voix basse :

— T'as pas vu cette bellure ? Il en a du crime ! Il veut me séparer de ma femme, lui qui pagnote avec la sienne toute la sainte nuit.

Parfois, l'officier ajoutait une remarque touchant la discipline :

— Madame, ne posez pas votre sac sur le lit du blessé.

Ponceau bégayait hargneusement :

— Mets-le sur le lit de Gustave !

L'autre reprenait :

— Madame, retirez votre sac du lit de cet autre blessé.

Alors Ponceau disait avec amabilité :

— Passe-le donc à Monsieur l'officier. Il va le tenir pendant qu'on s'embrasse.

La plaie de Ponceau suppurait beaucoup. Quelquefois, il insinuait :

— Je crois que ça ne sent pas bon. C'est pas ma faute, c'est l'humeur.

Et il la regardait avec des yeux anxieux. Mais elle répondait toujours qu'elle n'avait absolument rien remarqué.

Elle lui apportait des fleurs. Elle lui apportait surtout son bon regard mouillé qui avait toutes sortes de pouvoirs. Un jour, il s'écria :

— Dis donc, Gustave ! Il me semble qu'ils ne me font plus leurs sacrées piqûres...

C'était vrai. On lui avait supprimé la morphine sans qu'il parût s'en apercevoir. Il conclut avec un enthousiasme contenu :

— Voilà ! je suis deux maintenant pour encaisser la misère.

Quand sa femme était partie, il me demandait :

— Elle est gentille, n'est-ce pas ?

Et il ne me disait plus rien sans ajouter :

— Toi qu'as pas d'femme, mon pauv'vieux...

Un jour, on s'aperçut que Ponceau allait nettement mieux, et on parla de ne plus autoriser les visites conjugales que deux fois par semaine.

Ponceau pleura toute la matinée, de vraies larmes d'enfant qui gonflaient ses gros yeux, remplissaient son nez d'eau et le défiguraient complètement.

Le père Coupé, qui aimait bien Ponceau, entra dans une grande colère. Comme il était toujours en bisbille avec l'administration, il profita de l'occasion pour demander le transport de Ponceau à l'hôpital complémentaire de la rue des Petites-Écuries, où il allait opérer souvent, et où il était roi.

— Il faudrait emmener Gustave, hasarda Ponceau.

— On l'emmènera, dit le père Coupé.

Et c'est ainsi que nous quittâmes l'hôpital de Saint-Mandé.

⁂

Rue des Petites-Écuries, ce fut pour nous l'Eden.

L'hôpital complémentaire n° 335 avait été installé dans un hôtel hongrois mis sous séquestre au début de la guerre. Il vivait des subsides accordés par une foule de dames riches qui remplissaient les fonctions d'infirmières et peuplaient la maison de mouvements, de grâces et de forts parfums.

Nous fûmes reçus par Mme Potocka, la directrice.

C'était une ancienne belle femme, au profil régulier, à peine alourdi, à la gorge puissante, au geste autoritaire, maternel et langoureux.

Mme Potocka nous attendait au rez-de-chaussée. Elle prit place à côté de nous, dans l'ascenseur, et nous nous sentîmes enlevés...

— L'ascenseur ! me dit Ponceau, c'est ça qui sera pépère, pour moi, avec ma sale patte !

On fit halte au deuxième étage. Un spectacle enchanteur nous y attendait. Il y avait là une trentaine de belles dames, toutes mieux parées les unes que les autres. Elles environnaient nos brancards d'une blancheur mouvante qui nous éblouissait et nous étourdissait un peu.

A grand'peine, le père Coupé maintenait le calme dans cette aimable légion :

— Allons, mesdames ! laissez conduire les blessés à la salle de pansements. Il y en aura pour tout le monde.

Une excellente personne à la chevelure grisonnante se penchait sur mon brancard avec sollicitude. Elle s'enquit auprès de M. Coupé, d'une voix suppliante où perçait un accent étranger :

— Dites, docteur ! c'est celui-là qui sera mon petit blessé ?

— Madame Prosteanu, adressez-vous à Madame la Directrice.

La directrice avait son idée. Elle consulta ses registres et dit :

— Si vous le voulez, docteur, on mettra ces deux-ci dans la chambre 16.

Et c'est ainsi que nous fûmes confiés aux soins de Mlle Caporal.

La chambre 16 était une chambre d'hôtel, plutôt luxueuse, avec deux bons lits de cuivre et des fauteuils.

Dès le lendemain, Mme Ponceau prit place dans un des fauteuils, et elle revint fidèlement s'y asseoir chaque jour.

Pour moi, je fis bientôt connaissance avec l'autre

fauteuil. Mon bras n'était pas cicatrisé, mais j'allais relativement bien. Je commençais à me lever et en profitais pour visiter toute la maison. Nous étions en janvier 1915. De longs mois s'étaient écoulés depuis notre blessure. Pour mon compte, je devais rester paralysé ; quant à Ponceau, sa plaie commençait à se combler ; mais sa jambe ne ressemblait plus à rien d'humain. Il n'avait, autant dire, plus de cuisse ; le genou commençait tout près de la hanche et le reste était déjeté, décharné, presque transparent de maigreur.

Je vous avoue que, pour moi, j'aimerais mieux une bonne jambe artificielle qu'un tel membre. Je dis cela, et vous regardez mon bras, et vous pensez vous-même qu'en place d'une pareille loque vous préféreriez un appareil en bois, avec de belles articulations nickelées. Cela prouve qu'il est bien difficile de se mettre tout à fait à la place d'autrui.

La jambe de Ponceau n'était plus dans une gouttière ; elle n'avait qu'un simple pansement. Pendant plusieurs jours, Ponceau me parut sombre et, un matin, il me dit :

— Ma femme n'a pas encore vu ce qui reste de ma patte. Pourvu que ça ne lui fasse pas horreur !

Je lui conseillai d'habituer Mme Ponceau à ce spectacle et à cette idée.

Je verrai toujours le pauvre garçon hasarder, en bégayant, le soir même :

— Dis, Françoise, ce n'est pas très, très beau ; mais je vais te montrer ma jambe.

Il tira le drap avec précaution et découvrit d'abord le pansement, puis la jambe entière.

J'étais debout au pied du lit. Je vis Mme Ponceau faire un petit sourire tremblant et répondre d'une voix céleste :

— Mais, mon chéri, on n'y voit presque plus rien.

Puis, elle l'embrassa en disant :

— Le principal est que tu sois sauvé.

Ponceau était sauvé. Il n'avait plus désormais la moindre crainte, la moindre arrière-pensée. Son bonheur fut parfait. Toute la vie s'ouvrait devant lui. Il reprenait de la graisse ; cela effaçait un à un les plis de son visage. Tous les matins, il chantait *La Riviera*, à pleine gorge et, quand Mlle Caporal lui présentait des objections, il s'exclamait :

— Le moral est bon !

Mlle Caporal était une belle fille brune qui avait eu

des chagrins. Quand Mme Ponceau entrait, l'infirmière la considérait avec l'air intéressé, indulgent et un peu complice d'une grande sœur qui sait ce qu'est l'amour, et qui a souffert. Puis elle sortait sur la pointe des pieds, en poussant de profonds soupirs résignés.

En général, l'après-midi, je laissais les deux époux à leur bonheur ingénu, et j'allais me promener dans la maison.

J'y rencontrais parfois le vieil officier chargé de la gestion militaire. Il ne sortait guère de son bureau où il passait des heures sinistres, en proie aux paperasses dont il avait une frayeur superstitieuse et servile.

Il faisait toujours aux chirurgiens la même réflexion :

— Ah ! là là ! J'aimerais mieux opérer, moi aussi ! Vous, après tout, vous vous en foutez : vous n'avez que la responsabilité morale...

Et il retournait vérifier ses « états » et couvrir le bas des pages de signatures cabalistiques.

Mme Potocka était la tête de la maison. Elle rêvait d'imposer une discipline de fer à toutes ses infirmières qu'elle voyait, le plus souvent, partagées entre

un grand besoin de dévouement et de tyranniques habitudes mondaines.

— Soyez donc plus simple dans votre habillement, disait-elle à Mlle Flegenheim, une jolie juive aux lèvres éclatantes. Ce qui n'empêchait pas Mme Potocka de couvrir ses cheveux cuivrés d'une coiffe chaque jour nouvelle, chaque jour plus blanche, mieux brodée, mieux ailée.

J'entrais quelquefois à la salle d'opérations où trônait notre cher père Coupé.

Mme Potocka avait beau crier : « Pas plus de deux dames à la salle d'opérations ! » c'était toujours devant une nombreuse assistance parfumée que le projectile, enfin extrait des chairs vives du blessé, tombait en tintant dans la cuvette. Alors un murmure d'admiration s'élevait.

— Oh ! docteur ! docteur ! C'est admirable !

Et le père Coupé riait naïvement, avec l'air de dire :

— C'est comme ça que je suis, moi !

La félicité conjugale de Ponceau faisait beaucoup parler dans la maison. Souvent, j'étais arrêté dans l'escalier par M. Potocki, civil âgé, nabot, gâteux et millionnaire qui me demandait :

— Comment va-t-il, votre camarade ? Vous savez : Boisseau, Pinceau, Boursault ? Vous savez... Pauvre garçon, il a une bien charmante jeune femme !

Mme Potocka avait accordé, sans réserve, sa haute protection à la femme de Ponceau. Celle-ci jouissait donc, dans l'établissement, de toutes les faveurs compatibles avec un vestige de vie militaire.

C'est au milieu de l'enthousiasme général que Ponceau fit ses premiers pas. On lui avait offert une magnifique paire de béquilles et il s'appuyait dessus, l'air ivre et inquiet, pendant que la malheureuse jambe pendait, bringuebalait, comme un membre de pantin mal ajusté. Toutes ces dames s'étaient tassées dans le corridor, et c'était à qui aiderait le blessé à se mouvoir ; Françoise Ponceau suivait, les mains jointes, pâle de frayeur et d'émotion.

A partir de ce jour, Ponceau se leva deux ou trois heures chaque après-midi, et les choses en étaient là quand arriva une fameuse histoire.

⁂

A chaque étage de l'hôtel, il y avait un large palier où les dames se réunissaient dès qu'elles avaient

achevé leur travail. On entendait, là, parler de stratégie et de toilettes, de chirurgie, de bonnes œuvres et de grands magasins.

De beaux yeux, faits pour guetter la balle du tennis ou apprécier la nuance d'une écharpe, reflétaient désormais, avec une gravité résolue, la hideur des salles de pansements, des cuisses coupées, des crânes béants. Des belles bouches habituées à manger des fruits rares et à former de gracieux mots d'amour prononçaient avec autorité les mots de « désarticulation de l'épaule » ou de « gangrène de la jambe ». La guerre n'avait pas transformé la vie : elle s'était ajoutée à la vie, elle l'avait augmentée, apportant des deuils, des frayeurs inconnues, des devoirs passionnants, une occasion tragique et romanesque de multiplier ses destinées.

Mais, à travers ces coulisses de la guerre, sanglantes aussi et retentissantes du cri des hommes terrassés, un parfum de femme circulait qui n'avait pas changé, qui était toujours précieux, puéril et enivrant.

Au premier étage trônait Mme Seigneuret. Son mari était au front, dans une gare régulatrice « très surveillée par l'aviation ennemie ». Néanmoins Mme Sei-

gneuret ne s'affolait pas ; elle savait dissimuler son angoisse et se montrait résignée, par avance, à toutes les disgrâces du sort.

Un jour donc que je devisais avec cette femme charmante et m'employais à lui définir exactement l'étendue des périls qui menaçaient M. Seigneuret, je vis Mme Potocka dégringoler l'escalier, en proie à toute la précipitation que peut concéder l'élégance.

— Venez, ma bonne Odette, que je vous raconte quelque chose, dit-elle, en haletant, à Mme Seigneuret.

Il y avait, à ce moment, sur le palier, une blondinette à figure de baby qui, depuis quatre mois, s'étiolait dans les couloirs de l'hôtel, consumée par un mystique besoin de se dévouer, de soigner des blessés.

— Mademoiselle Neveu, dit la directrice, voulez-vous aller voir si votre amputé du bras veut manger au réfectoire ou à la chambre ?

Mlle Neveu s'éloigna, comme une apparition angélique, et Mme Potocka poursuivit :

— Vous pensez que je ne peux quand même pas vous expliquer cela devant cette enfant. C'est à propos de Ponceau...

Je m'étais éloigné et j'affectais de suivre les mouvements de l'ascenseur, sans toutefois perdre un mot de la conversation.

— Figurez-vous, ma chère, que Ponceau m'a demandé l'autorisation de sortir, une après-midi, pour voir sa femme... en particulier. Voilà ! Vous comprenez ?

— Quoi ! Avec sa jambe ! s'exclama doucement Mme Seigneuret.

— Mon Dieu, oui ! Avec sa jambe ! Il ne peut pourtant pas la laisser ici, sa jambe.

A ce moment, la bonne Mme Prosteanu s'approchait, en compagnie d'une forte personne, encore agréable, qui s'appelait, si j'ai bonne mémoire, Mme Lestourneau.

En deux mots, ces dames furent au courant.

— Ce pauvre garçon, ajoutait Mme Potocka, m'a expliqué comme il a pu que, depuis six mois, enfin, vous comprenez... depuis six mois...

— Six mois, c'est long, dit franchement Mme Lestourneau dans un soupir.

Mme Prosteanu semblait rêver ; elle murmura seulement, avec son accent roumain :

— Six mois ! A son âge ! Et il a tant souffert !

— Oh ! à coup sûr, il le mérite bien, déclara la directrice.

— Mais enfin, avec sa jambe ! Pensez ! Avec sa jambe, s'obstinait Mme Seigneuret.

— Allons donc, trancha Mme Potocka, ce n'est pas parce qu'il a la jambe déformée qu'il doit se priver toute sa vie d'embrasser sa femme. Voilà ! Disons les choses nettement. Tenez, ma bonne Odette, imaginez, puisque votre mari, à vous, est sur le front, qu'il vous revienne avec une jambe comme celle de Ponceau. Eh bien ?

Mme Seigneuret se voila la figure avec des doigts épouvantés qui étaient chargés de bagues, et elle finit par concéder :

« Sans doute ! Sans doute ! Mais ce n'est pas la même chose. »

En quelques minutes, « l'affaire Ponceau » fit le tour de l'établissement.

On en parlait, à mots couverts, à tous les étages, dans tous les couloirs. La nouvelle montait et descendait avec l'ascenseur, s'infusait dans les chambres où des dames prenaient la garde, se murmurait jusque dans la salle d'opérations.

A tout instant, j'entendais une voix féminine glisser dans une oreille féminine :

— On vous a dit ?

— Quoi donc ?

— A propos de Ponceau, vous savez : la cuisse de la chambre 16.

— Oh ! oui ! Le pauvre garçon... Je sais. Après tout, c'est bien légitime.

— Pensez donc : six mois ! Et il a souffert !

— Il faut croire que ça va mieux maintenant.

— Oh ! il va bien, mais quand même, avec cette jambe...

— Le fait est ! Avec une pareille jambe... Pensez !

Les dames ne se faisaient pas faute de penser. A mon gré, elles pensaient un peu trop, et je me sentais légèrement agacé de voir les affaires privées de mon pauvre Ponceau courir ainsi la gazette.

La chose demeurait sévèrement entre les dames. Quand Mlle Flegenheim, ou Mlle Neveu, ou d'autres jeunes filles apparaissaient, les bouches se fermaient par un accord concerté si net que ces enfants demandaient aussitôt :

— Qu'est-ce qu'il arrive donc ? Il y a quelque chose de nouveau pour le blessé de la chambre 16 ?

Et, comme on ne leur répondait rien, elles n'en concevaient qu'une plus vive curiosité.

Vers le soir, le père Coupé fit son apparition. J'entendais le bruit d'une grande discussion qu'il avait avec la directrice.

— Oh ! non, docteur, disait-elle, ne nous amenez pas ici d'appendicites, ce n'est pas assez intéressant. Rien que des blessés, nous ne voulons rien que des blessés.

— Mais, Madame, s'excusait le brave homme, en guérissant une appendicite, nous rendons un fusil à la France.

— Oui, mais c'est bien moins intéressant que nos chers blessés. A propos, savez-vous ? Pour Ponceau ?

— Il n'est pas plus mal, chère Madame ?

— Au contraire, il va si bien qu'il m'a demandé... comment vous dire ? qu'il m'a demandé... Enfin, il voudrait obtenir une permission pour avoir avec sa femme quelques instants d'intimité.

— A la bonne heure, chère Madame ! Dix fois, s'il le veut ! Ces gaillards-là doivent encore quelque chose au pays. Sacré mâtin ! Ils lui doivent des enfants !

— Des enfants ! Vous croyez quand même qu'avec sa jambe ?

— Bah ! chère Madame, la jambe n'y est pour rien, ou pour si peu de chose...

La phrase du père Coupé fit fortune. On la répétait, dans les couloirs, sous des formes énergiques, lapidaires :

— Les mutilés doivent encore quelque chose au pays : ils lui ont donné leur sang, qu'ils lui donnent maintenant des fils !

Le Dr Guyard faisait une espèce de conférence au centre d'un groupe attentif.

— Chaque fois qu'en coupant une jambe je sauve un homme, je pense d'abord à la race : ce gaillard-là reste un bon reproducteur.

— Vous croyez, docteur, demandait obstinément Mme Seigneuret, que les enfants qui viendront n'auront pas aussi les jambes, ou les bras...

Je rentrai dans ma chambre partagé entre une certaine envie de rire et un réel mécontentement. Le spectacle de Ponceau me calma. Il venait de quitter sa chère femme et fumait des cigarettes égyptiennes, couché sur le dos, en proie à la béatitude.

D'ailleurs il ne me parla de rien. Il semblait le

seul à ignorer l'espèce d'agitation dont toute la maison était secouée.

Dans la soirée, Mme Potocka vint le voir.

— C'est entendu, Ponceau. J'ai porté votre permission à la signature. Ce sera pour vendredi.

— Vous êtes bien bonne, Madame. Merci !

— C'est une chose trop naturelle, mon ami. Remplissez jusqu'au bout vos devoirs envers le pays.

Mme Potocka sortit avec un sourire plein d'indulgence et d'encouragement.

Ponceau attendait peut-être que je lui dise quelque chose ; mais, comme je restais silencieux, il se contenta de murmurer :

— Une perm', mon pauv' vieux. Ma première perm'... C'est suave !

⁂

Le lendemain, la journée du jeudi vit croître et embellir une exaltation magnifique. A son réveil, Ponceau se trouva possesseur d'une grande bouteille d'eau de Cologne. A tout instant, la porte de la chambre 16 s'ouvrait et une dame entrait, sous un prétexte futile :

— Voulez-vous des journaux illustrés ?

— Mademoiselle Caporal, faut-il vous envoyer le coiffeur pour vos blessés?

Mlle Caporal asquiesça. Elle semblait avoir été mise au courant de tout, et cela se comprenait, car ce n'était plus une enfant; elle avait une certaine expérience de la vie.

Le coiffeur monta. Ponceau eut les cheveux coupés, la tête frictionnée, les moustaches retroussées d'un petit coup de fer. Il recevait tous ces soins avec beaucoup de naturel et sans remarquer l'espèce d'enthousiasme dont il était l'objet.

Mme Prosteanu vint s'asseoir au bord du lit, familièrement, à son ordinaire. Elle apportait à Ponceau la dernière création des confiseurs, un obus de carton rempli de crottes de chocolat. Le blessé remerciant avec confusion, la vieille dame répondit d'un ton maternel :

— Emportez cela demain avec vous. Vous en offrirez à votre charmante petite femme.

Je sortis dans le couloir et commençai ma promenade quotidienne. Le Dr Guyard était penché sur la rampe de l'escalier et criait à Mme Potocka :

— Non ! Evidemment ! On ne peut pas lui donner un bain, à cause de sa jambe qui n'est pas fermée ; mais faites-le toujours bien savonner à l'eau chaude.

Et Ponceau fut savonné à l'eau chaude et frotté à l'eau de Cologne.

Mme Ponceau vint dans l'après-midi. On l'accabla de toutes sortes de prévenances. Mais elle était, comme son mari, plongée dans une extase tranquille et ne semblait pas remarquer la surexcitation qui régnait alentour.

C'est ainsi que se passa la journée du jeudi. Ponceau s'endormit du sommeil de l'innocence et il n'est pas sûr que le sommeil eut, cette nuit-là, même générosité pour toutes les créatures.

Le vendredi matin, la directrice fit une nouvelle apparition.

— Ponceau, dit-elle, je me suis occupée d'une voiture. Elle vous attendra devant la porte, à partir de midi.

Le Dr Guyard vint lui-même fignoler le pansement, avec Mlle Caporal. Au lieu d'une bande de tarlatane, la bonne demoiselle disposa, autour de la cuisse de Ponceau, une merveilleuse bande de flanelle souple qu'elle attacha d'une épingle dorée, ornée de verroteries mauves.

Depuis longtemps, Ponceau n'avait plus de vêtements militaires et revêtait, pour la chambre, un

somptueux pyjama d'étoffe rayée. Un peu avant le déjeuner, Mlle Caporal apporta un très beau pantalon rouge, en « drap de sous-officier », une capote bien lavée, et un képi d'artilleur, pièces choisies dans les rayons les plus riches du magasin. Toute la maison avait d'ailleurs un petit air de fête. On s'abordait en disant :

— Il a vraiment bonne mine.

— Alors, c'est pour aujourd'hui ?

— Oui ! Il sort à midi. Il sera rentré pour la soupe.

— Cela leur fait cinq bonnes heures !

Le Dr Guyard avait réuni les dames à la salle de pansements et leur donnait des explications complémentaires :

— L'instinct génésique, Mesdames, est le plus souvent assoupi pendant la période fébrile, car, chez nos blessés, ce n'est point comme chez les tuberculeux qui paraissent, jusqu'à la troisième période, dominés par le désir de reproduction. Mais, dans le cas qui nous occupe, le retour progressif des forces et de l'appétit s'accompagne volontiers d'une certaine aptitude à procréer.

Mme Seigneuret ne semblait pas rassurée sur tous les points :

— Ne pensez-vous pas, docteur, que les douleurs provoquées par la jambe malade peuvent, dans une certaine mesure, troubler...

— Madame, n'oubliez pas que l'instinct de reproduction est un des plus puissants ; après, toutefois, l'instinct de conservation et l'instinct de nutrition.

— Ça, c'est bien vrai, approuva Mme Lestourneau.

Ponceau mangea, ce jour-là, par faveur spéciale, le menu des officiers : une aile de volaille et du gâteau de riz. On lui donna aussi un café fort et un demi-verre de champagne. Il absorbait tout avec une satisfaction candide et disait :

— Ici, ce n'est pas comme à Saint-Mandé : on fait bien les choses.

Un peu avant midi, on le vit paraître dans les couloirs. Tout le personnel de l'hôpital était réuni au grand complet.

Mme Prosteanu lui attacha subrepticement un petit bouquet de fleurs sur sa capote en disant :

— Vous aurez l'air d'un marié.

Et Ponceau monta dans la voiture où l'attendait le beau sourire calme de sa jeune femme.

⁂

Je passai l'après-midi à errer dans l'hôtel en fumant des cigarettes. Il faisait, au dehors, une blanche et froide journée d'hiver ; mais la maison, surchauffée par l'haleine du calorifère, semblait congestionnée. Il y régnait une atmosphère orageuse, saturée de nervosité.

Toutes les dames s'étaient réunies sur les paliers et dans les salons. Ce n'était pas, comme à l'habitude, des conversations à voix haute et des rires. On n'échangeait que des sourires distraits. On parlait, par petits groupes, à voix basse. Les jeunes filles s'écartaient des groupes de femmes mariées en disant ostensiblement : « Oh ! je vous demande pardon ! » ce qui indiquait qu'elles étaient parfaitement au fait de l'événement. Elles formaient aussi des conciliabules où se tenaient des propos mystérieux.

Le temps paraissait pesant et paresseux. Il se traînait sur les banquettes, s'arrêtait aux marches de l'escalier, semblait complètement immobilisé dans l'entrebâillement d'une porte.

Tout le monde avait l'air inquiet et impatient comme dans l'attente du dénouement de certaines situations délicates.

Mme Prosteanu tira tout à coup sa montre et dit :

— Il est trois heures !

Un silence profond accueillit ces simples paroles, et l'air parfumé parut soudain peuplé par toutes sortes de rêves en liberté. On eût dit que l'imagination humaine s'y répandait, l'imprégnait, lui donnait une odeur.

— Les oreilles me bourdonnent, dit naïvement Mme Lestourneau.

— C'est vrai, il fait bien chaud, remarqua Mme Seigneuret : j'ai des fourmis dans les jambes.

Mlle Caporal se retira, prétextant une migraine. Enfouie dans un canapé, Mme Prosteanu causait gravement avec une personne distinguée que j'entendis, au passage, murmurer d'une voix dolente :

— M. Gastinel est toujours le meilleur des maris, mais ce n'est plus comme aux premiers temps de notre mariage...

Mme Potocka s'appuyait sur la rampe de l'escalier et s'entretenait avec la jeune Mme Couturieux.

— Je n'ai pas toujours eu de bonnes grossesses, disait-elle. Pour mon dernier garçon, j'ai été bien souffrante, surtout pendant les premiers mois.

Et Mme Couturieux répondait :

— Être mère, c'est un sacerdoce !

Puis, tout à coup, elle s'éloigna, en proie à une certaine émotion.

— Où allez-vous ? demanda la directrice.

— Je vais faire mes massages, répondit brusquement la jeune femme.

De Ponceau, il n'était apparemment plus question. Mais il remplissait la maison des combles aux caves et l'on pensait à lui en croyant penser à soi-même.

Un peu de temps passa, et Mme Prosteanu, tirant de nouveau sa montre, s'écria :

— Tiens ! Il est plus de quatre heures.

Ce fut le signal d'une sorte de détente. Toutes les dames se trouvèrent des occupations et en profitèrent pour changer de place.

J'eus l'impression d'une lassitude générale et d'une vague tristesse. Une espèce de charme venait d'être rompu. Quelque chose au monde s'achevait et l'on tournait la page avec mélancolie.

Mme Seigneuret se leva en étirant ses beaux bras.

— Oh ! quelle horrible guerre ! prononça-t-elle.

Avec une extrême candeur, Mme Lestourneau fit remarquer :

— Ponceau va bientôt rentrer.

Aussitôt toute la société affecta de repenser soudainement à Ponceau.

— Tiens ! c'est vrai ! Ce pauvre Ponceau...

Mme Potocka poussa le talent jusqu'à dire :

— Ce brave Ponceau ! Nous n'y songions plus.

Mais la présence d'esprit n'est pas aussi développée chez toutes les personnes, et c'est pourquoi l'on entendit, quelques instants après, la voix juvénile de Mlle Flegenheim s'écrier :

— Le voilà ! Le voilà !

Une voiture venait de s'arrêter devant l'hôtel. Et c'était bien lui.

Les escaliers furent le lieu d'une légère bousculade. Ponceau apparut, béquillant sans adresse au milieu des blouses neigeuses.

Il fumait un gros cigare. Il avait le teint avivé par la fraîcheur du dehors. Ses yeux reflétaient une grande bonté, un grand bonheur et un perpétuel étonnement.

— Êtes-vous content de votre permission, Ponceau ? demanda discrètement Mme Potocka.

— Bien sûr, Madame la Directrice.

Mais l'ascenseur saisit Ponceau et l'arracha bruta-

lement à la curiosité générale. Ce fut dans la chambre 16 que nous nous retrouvâmes.

En dînant, Ponceau me dit :

— J'ai vu le bois de Boulogne ! Quelle belle balade, mon pauv' vieux ! Non ! quelle belle balade ! C'est encore pépère de vivre, mon pauv' vieux, et d'avoir sa chère petite femme.

Il ne me fit pas d'autre confidence, et jamais je ne sus au juste l'emploi du temps de sa première permission.

Le soir, au lit, en dépliant les journaux, il s'exclama tout à coup :

— Non ! Tu ne sais pas ce que j'ai trouvé dans la poche de ma capote ? Une bouteille d'eau de mélisse, mon pauv' vieux ! Je ne sais pas pourquoi qu'on m'a fait ce cadeau-là. Mais ce n'est pas à jeter : nous allons la déboucher et en boire une bonne goutte.

UN ENTERREMENT

UN ENTERREMENT

Comme nous allions nous mettre à table, M. Gilbert demanda :

— Pour quelle heure a-t-on prévu l'enterrement du lieutenant Limberg ?

— Pour trois heures, Monsieur le médecin-chef, répondit le fidèle Auguste ; le piquet de chasseurs est demandé, il sera fourni par le bataillon même du lieutenant. Ce bataillon descend du feu et cantonne à Morcourt.

— Bien, faites venir Bénezech.

Et nous nous livrâmes aux joies aigres-douces

d'une salade de concombre. Septembre languissait, mais le brasier de la Somme redoublait d'ardeur. Le gargouillement du canon encombrait l'immensité, tout comme s'il se fût passé un drame dans les intestins du monde. Nous étions légèrement abrutis par un nombre considérable de nuits sans sommeil, nuits passées à ramer contre ce torrent de sang et à y repêcher des épaves. Le lieutenant Limberg comptait parmi les plus tristes ; nous l'avions remorqué pendant deux semaines, et, tout d'un coup, il venait de couler à pic, assommé par une sale méningite, bégayant, rêvant tout haut de choses extravagantes qui le défiguraient et donnaient à la mort un visage de hideuse comédie.

Il n'y a rien de plus offensant pour l'âme ni de plus douloureux que d'entendre délirer et souffrir ces hommes blessés au cerveau, ou encore de voir un adolescent de vingt ans se souiller comme un vieillard. Que de fois, en me consumant devant ces spectacles honteux, j'ai souhaité que l'on admît à les contempler ceux qui tiennent dans leurs mains les destinées des peuples. Mais, laissons cela, hélas ! On ne prêtera pas d'imagination à ceux qui n'en ont guère. Laissons cela et revenons à l'enterrement de Limberg.

Nous luttions contre une tranche de bœuf coriace quand Bénezech entra.

L'abbé Bénezech, infirmier de seconde classe, cumulait diverses fonctions, dont celles de secrétaire et d'aumônier. C'était un homme grassouillet, à l'esprit lent, à la mâchoire majestueuse. Il laissait croître une barbe inexplorée et se consolait mal de n'être plus comblé de ces soins où excelle une clientèle dévote. Beaucoup trop saint homme pour accorder lui-même grande importance aux choses de sa toilette, il était doucement devenu une manière de vieux garçon négligé. Il s'exerçait à la patience en attendant qu'on le rendît aux délicats agréments de sa cure.

— Bénezech, dit familièrement M. Gilbert, à quelle heure enterrez-vous le lieutenant Limberg ?

— A trois heures, Monsieur le médecin-chef.

— Le corps est exposé ?

— Il doit être sous la tortoise.

— Bien ! Au fait, le lieutenant était catholique ?

— Oh ! bien sûr, Monsieur le médecin-chef ! Grâce à Dieu, je lui ai donné la communion hier !

— Alors, tout va bien. Merci, Bénezech.

L'infirmier sortit. Nous retournâmes à notre som-

nolence et à certain plat de nouilles bien fait pour décourager l'appétit.

Comme le repas s'achevait, un planton entra qui remit une carte à M. Gilbert.

— L'officier, ajouta-t-il, insiste pour vous voir tout de suite.

M. Gilbert retournait la carte, de l'air attentif d'un homme qui va s'endormir.

— Eh bien ! soupira-t-il, faites-le donc entrer ici !

Et il ajouta, en se retournant vers nous :

— Sous-lieutenant David ? Connaissez-vous ? Non ?

Déjà le sous-lieutenant poussait la porte. Il portait le petit béret des chasseurs sur des cheveux finement crêpus. Lèvres fortes, un rien de moustache roulée, de magnifiques yeux sombres de négociant smyrniote, début d'obésité, mains courtes et grasses.

— Monsieur le médecin-chef, dit-il, mon bataillon monte en ligne et j'ai profité de notre passage ici pour vous demander l'autorisation de voir un de vos blessés, mon meilleur ami, le lieutenant Limberg.

M. Gilbert, qui avait un petit nez mobile, exprima, par une gymnastique spéciale de cet organe, qu'il était vivement contrarié.

— Donnez une chaise au lieutenant, commença-t-il avec le bon sens d'un homme qui sait annoncer les nouvelles pénibles.

Puis il poursuivit :

— Mon pauvre ami, ce que j'ai à vous dire du lieutenant Limberg est fort triste : le malheureux avait une très grave blessure du crâne, et...

— Il est mort ? demanda l'officier de chasseurs d'une voix décolorée.

— Oui, il est mort. Nous l'enterrons aujourd'hui à trois heures.

Le sous-lieutenant David resta quelque temps immobile. Un tic nerveux se mit à tourmenter une moitié de son visage. Il avait l'air accablé et épongeait ses tempes, humides d'une sueur soudaine. Nous respections cette douleur manifeste. Au bout d'un moment, il se leva, salua militairement et fit mine de prendre congé.

— Excusez-moi, Monsieur le médecin-chef, dit-il, c'était mon meilleur ami...

Il nous tendait à tous, d'un air préoccupé, une main replète et moite, et il s'apprêtait à sortir, quand il se ravisa, sur le seuil.

— Un mot encore, Monsieur le médecin-chef :

mon ami Limberg était israélite. — Je suis israélite moi-même. — Il n'est peut-être pas indifférent de vous le dire.

Et il sortit. Il y eut un bref silence, puis M. Gilbert se prit à frapper la table avec le manche de son couteau, sur un rythme accéléré.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? Limberg, juif ? C'est trop fort ! Appelez Bénezech.

M. Gilbert était un homme têtu, violent, aux réflexes explosifs. Il semblait oublier la chaleur, la lassitude et la digestion. Il expédiait, avec une ardeur furibonde, des boulettes de mie de pain dans tous les coins de la pièce. Il avait l'air concentré, redoutable d'une gargousse qui sent brûler la mèche. Il arrêta Bénezech, dès le seuil, par un déploiement de ressources vocales qui ne laissait plus rien ignorer de ses sentiments intimes.

— Ah ! c'est vous ? Eh bien ! vous alliez encore me faire commettre une belle bourde !

— Monsieur le médecin-chef ?

— Le lieutenant Limberg, oui, eh bien ! il était israélite et vous alliez me l'enterrer catholiquement.

— Israélite ?

— Parfaitement, israélite.

L'abbé fit un sourire d'incrédulité souveraine :

— Il n'était pas israélite, Monsieur le médecin-chef, puisque je lui ai donné, hier encore, la sainte communion.

M. Gilbert s'arrêta net, comme un cheval qui contemple une brouette. Puis il murmura rêveusement :

— Oui... alors il y a peut-être quelqu'un qui se fiche de moi.

— Oh ! Monsieur le médecin-chef ! protesta l'abbé ; et il éleva les mains, paumes en avant, avec une onction surprenante chez un soldat qui portait débonnairement ses bandes molletières en tire-bouchons sur les chevilles.

— Vous lui avez donné la communion, oui, reprit M. Gilbert, évidemment... Mais qu'est-ce qu'il en a dit ?

— Je ne sais trop ce qu'il en a pu dire, intervint le fidèle Auguste, étant donné qu'il ne parlait plus raisonnablement depuis plus de dix jours.

— C'est vrai ! remarqua M. Gilbert. Que dites-vous de cela, Bénezech ?

— Je suis confondu, Monsieur le médecin-chef, mais je ne peux pas croire qu'un jeune homme aussi bien élevé que le lieutenant Limberg n'était

pas catholique. Je l'ai fait communier deux fois...

— D'accord ! mais vous a-t-il dit qu'il était catholique ?

— Oh ! Monsieur le médecin-chef, je ne lui aurais jamais fait l'injure de le lui demander, surtout dans le triste état où il se trouvait. D'ailleurs, il est arrivé ici avec de saintes médailles au cou. Je lui en ai moi-même donné plusieurs qu'il a bien volontiers reçues.

— Évidemment, dit M. Gilbert, tout cela n'est pas clair. Vous me dites que Limberg était catholique, bien ! On vient d'autre part m'affirmer qu'il était israélite. Vous allez tout d'abord envoyer chercher le rabbin des brancardiers divisionnaires. Ensuite, pour plus de sûreté, expédiez-moi le cycliste au bataillon de Limberg, à Morcourt. Renseignons-nous au corps.

Bénezech sortit, en soulevant à plusieurs reprises les mains, doigts écartés, en signe d'embarras.

— Allons jusqu'à la tortoise, proposa M. Gilbert en se levant de table.

C'était une tente percée, hors d'usage, sous laquelle se faisaient la mise en bière et les cérémonies du culte.

Habillé d'un vieux drapeau, le cercueil de Lim-

berg y reposait, sur deux caisses. Un rayon de soleil coupait l'ombre obliquement, visité par un tourbillon scintillant de moustiques. Quelques poules becquetaient le gravier fin. Ce lieu funèbre semblait comme un havre de calme, au bord de la tourmente guerrière.

Un infirmier survint, piqua deux bougies sur la table, les alluma et disposa entre elles un crucifix.

— Diable, disait entre ses dents M. Gilbert, c'est tout à fait embêtant ces histoires-là...

Comme nous sortions de la tortoise, nous aperçûmes Bénezech et le cycliste. Bénezech avait la barbe triomphante. Les doigts au képi, il salua comme on donne une bénédiction et dit d'une voix céleste :

— Renseignement du bataillon, Monsieur le médecin-chef : le lieutenant Limberg était catholique !

— Vingt dieux ! s'écria M. Gilbert. Vous avez une note écrite ?

— Non, répondit le cycliste. Les officiers se sont simplement consultés et ils ont répondu qu'il était catholique. D'ailleurs, vous verrez ces messieurs tout à l'heure, ils viendront pour l'enterrement, avec le piquet de chasseurs.

M. Gilbert piaffait. Il était fort rouge et son bout de nez se livrait à des mouvements déréglés, ce qui annonçait l'imminence d'une décision.

— Puis-je préparer la cérémonie ? demanda Bénezech avec l'air candide et mesuré d'un homme qui n'abuse pas de la victoire.

— Quoi ? dit M. Gilbert, la cérémonie ? Comme vous voudrez. Préparez ! Préparez ! J'ai mon idée, maintenant.

Le fidèle Auguste, qui nous avait quittés depuis peu de minutes, revenait en compulsant un paquet d'enveloppes.

— J'ai cherché, dit-il, dans les affaires personnelles du lieutenant. Rien de concluant, sinon cette carte postale, signée d'un M. Blumenthal qui appelle le lieutenant Limberg « son cousin ». Blumenthal, ça, c'est juif...

— Peut-être bien, dit M. Gilbert ; mais je m'en fiche, parce que, maintenant, j'ai mon idée.

— Il est vrai, reprit en hésitant Auguste, que l'on pourrait encore... faire ouvrir le cercueil.

— Non ! ça ne veut rien dire, trancha M. Gilbert. Et puis, je vous le répète, j'ai mon idée. Allons au travail.

Nous retournâmes donc au travail ; et cela dura jusqu'à deux heures et demie. A ce moment-là, le planton reparut :

— Monsieur le médecin-chef, c'est l'aumônier des juifs, paraît, qui demande à vous voir.

— J'y vais, dit le patron.

Il mit son beau képi à quatre galons, quitta sa blouse et s'en fut.

Par la fenêtre, je surveillais l'arrivée du rabbin divisionnaire. Je le vis descendre d'une carriole de brocanteur, attelée d'un mulet cagneux. Avec son calot noir, sa barbe en cascade, sa haute taille fléchissante, sa lévite, sa canne à crosse, il me fit, de loin, songer aux juifs polonais des romans populaires. Il paraissait assez âgé et se détacha du marchepied avec la majesté d'un patriarche.

Piqué de curiosité, je sortis pour voir un peu ce qui allait se passer. A vingt pas de la carriole, au tournant d'une allée, je revis le rabbin, sans tout d'abord le reconnaître : il avait une barbe noire, frisée, un rien de ventre, beaucoup d'assurance, un sourire de dieu assyrien et quelque chose, dans le regard, comme un reflet de la méditerranée orientale.

Je tournai autour d'une baraque et me trouvai tout à coup nez à nez avec le patron et l'aumônier israélite. Je vis aussitôt que je m'étais trompé deux fois : ce n'était ni le juif errant des romans feuilletons, ni le levantin sémite des grands ports de commerce. C'était un homme du monde, sans âge appréciable, portant binocle, l'air studieux et attentif, avec quelque chose de distant et de professoral ; l'allure « distinguée » d'un agrégé de l'université. Il parlait le français légèrement cosmopolite d'un érudit qui entend six ou huit langues et n'en prononce purement aucune.

— Fraiment, disait-il, Monsieur le mètecin-chef, mais des Limberk, nous en afons peaucoup dans l'est. J'en connais plusieurs familles.

— C'est fort possible, répondait courtoisement M. Gilbert. Enfin, j'ai pris une certaine décision. Venez, Monsieur l'aumônier.

Nous nous dirigions lentement vers la tortoise. Comme on allait l'atteindre, le sol retentit sous la cadence rapide d'une petite troupe en marche, et le piquet de chasseurs apparut. Quelques officiers suivaient, à distance. Tout le monde s'arrêta devant la tente et nous en vîmes sortir Bénezech. Il avait

recouvert sa vareuse d'un surplis antique, qui semblait un vétéran non seulement de la guerre présente, mais de toutes les guerres du siècle dernier.

— Messieurs, dit posément le médecin-chef, il nous arrive une histoire assez fâcheuse. Nous ne parvenons pas à savoir avec exactitude quelle était la religion du lieutenant Limberg. Le renseignement que vous nous avez envoyé tendrait à prouver qu'il était catholique...

— Et même pratiquant, ajouta Bénezech à l'occasion d'un petit silence.

— Puis-je vous demander, continua M. Gilbert, sur quoi vous fondez votre renseignement ?

Les officiers se regardèrent, comme pris au dépourvu.

— Dame, dit l'un d'eux, il ne nous a jamais dit qu'il fût juif.

— Mais encore...

— Oh ! il y a un fait précis, dit un capitaine : il est venu plusieurs fois à la messe avec moi.

— Mais, fichtre, dit à l'étourdi M. Gilbert, cela ne prouve rien ; j'y vais bien, de temps en temps moi-même... Il est vrai, reprit-il, que je ne suis pas juif.

Pour Limberg, j'ai vu, aujourd'hui, un de ses proches amis ; il m'a informé que le lieutenant était israélite.

Un nouveau silence régna. Les chasseurs formaient les faisceaux dans l'allée. L'assistance avait l'air hésitant et gêné. Les deux prêtres ne se regardaient pas encore et semblaient prêter une attention extrême à l'uniforme des officiers.

C'est alors que deux brancardiers sortirent de la tente, portant, sur une civière, la bière aux draperies tricolores. Ils firent trois pas et, soudain, le cadavre se trouva entre l'abbé et le rabbin. M. Gilbert les arrêta d'un geste.

— Messieurs, dit le médecin-chef, avec le ton d'un sage qui songe à Salomon, Messieurs, dans le doute, j'ai décidé que le lieutenant Limberg serait enterré à la fois selon le rite catholique et selon le rite hébraïque. Comme cela, il n'y aura pas d'erreur, tout au plus un excès. On sait que Dieu reconnaît les siens. Ces messieurs opéreront à tour de rôle. Je crois faire une chose juste et prudente.

Les officiers hochèrent la tête de façon à n'exprimer aucune espèce d'opinion. Les deux prêtres, pour la première fois, se regardèrent. Ils se regardèrent par-dessus le cercueil et se saluèrent comme

s'ils ne s'étaient point encore vus. Spontanément, tous deux se composèrent un curieux sourire ; mais les yeux n'y participaient pas : ils se fixaient comme deux personnes d'une même famille qui sont brouillées depuis vingt siècles et qui se rencontrent chez l'homme d'affaires.

Entre eux deux, l'enjeu n'était pas une âme, mais cette boîte, avec un corps rigide, défiguré par dix jours d'agonie, cette boîte recouverte par l'étoffe symbolique, qu'une brise légère agitait.

Les deux prêtres se regardèrent avec intérêt pendant un long moment. D'un côté, le curé de campagne, aux gros membres de paysan, de l'autre le rabbin cosmopolite et raffiné, au sourire complexe, vieux comme la bible.

— Vrai, me souffla le fidèle Auguste à l'oreille, vrai, Bénezech en a beaucoup plus souvent que l'autre ; il pourrait bien lui en laisser un de temps en temps.

— Vous, dit M. Gilbert qui avait entendu, vous, taisez-vous ! Vous êtes idiot de parler comme ça : c'est très sérieux, cette histoire-là.

Bénezech venait de faire soudain un léger mouvement des épaules ; il baissa les yeux et dit en bredouillant :

— Monsieur le médecin-chef, si vraiment le lieutenant Limberg était israélite, je crois préférable de me retirer.

— Faites comme vous jugerez bon, Bénezech, dit M. Gilbert.

Le rabbin continuait de sourire. Il avait la figure patiente d'un croyant qui sait que le Messie a manqué une première fois au rendez-vous et qu'il faudra peut-être l'attendre encore pendant plusieurs milliers d'années.

— Alors, dit Bénezech tout bas, je me retire, Monsieur le médecin-chef.

Il fit quelques pas, et nous l'entendîmes murmurer en s'éloignant :

— Le principal, c'est qu'il ait reçu la communion ; et il l'a reçue, deux fois.

Le rabbin souriait toujours, comme quelqu'un qui pense en dedans :

— Moi, je reste.

M. Gilbert fit un geste. On entendit crier des ordres et tout le monde porta la main au képi.

CHIFFRES

CHIFFRES

Non, mon vieux, la guerre n'a pas changé tout le monde.

Tu n'as pas connu M. Perrier-Langlade ?

C'était ce qu'on appelle un grand organisateur. En arrivant, par exemple, dans un endroit où tout semblait aller bien, où chacun croyait connaître sa besogne et s'appliquer à la bien faire, M. Perrier-Langlade, qui possédait un sens original des réalités pratiques, démontrait que tout allait mal. Il changeait aussitôt chaque objet de place et chaque homme de fonction. Il se promenait en étreignant,

dans sa main droite, une canne qui était en quelque sorte son instrument de travail et dont il jouait comme un escrimeur ou un chef d'orchestre ; il touchait tout de cette canne irritée et laissait tomber des ordres, comme un nuage de la grêle. Une formation où son génie s'était exercé mettait plusieurs semaines à retrouver son fonctionnement normal et son ancienne prospérité. M. Perrier-Langlade avait des idées, et ça, c'est grave. Les gens puissants qui ont des idées n'admettent point que les simples mortels puissent en avoir. Le comble de l'adresse, avec M. Perrier-Langlade, était de faire en sorte qu'il se figurât avoir conçu lui-même les idées que l'on souhaitait vivement voir exploitées. Et encore ce n'était pas toujours efficace, car cet esprit d'élite changeait volontiers d'idées plusieurs fois par jour, ce qui dénonce une grande générosité de tempérament. C'était un homme traversé par un tourbillon. Comme il ne pouvait décemment rien faire par lui-même, il n'avait pas une notion trop servile des rapports qui unissent l'acte et l'idée. Mais c'est la rançon des hautes situations et, à part cela, M. Perrier-Langlade était un grand organisateur.

Il aimait les chiffres. Rendons-lui cette justice,

il les maniait avec une audacieuse maîtrise. Il leur connaissait un sens profond qui échappera toujours à des âmes aussi peu mathématiciennes que les nôtres.

Je n'avais vu que de loin, et rarement, M. Perrier-Langlade, quand il me fut donné d'avoir avec lui un entretien — heu ! c'est peut-être beaucoup dire, étant donnée la modestie de mon grade, — enfin d'être admis à entendre parler de près M. Perrier-Langlade, et de profiter de l'espèce d'enseignement que constituent les moindres manifestations de sa personnalité.

Cela se passait l'hiver dernier, pendant la période des grands froids. Il soufflait, depuis quinze jours, un certain vent d'est, tranchant comme la loi et désespérant comme elle.

Ce froid et ce vent avaient déterminé, sur le front, une épidémie d'incendies. On bondait, à les faire péter, de petits poêles épileptiques qui, de temps en temps, communiquaient leur fièvre à un bout de baraque. La flamme mettait le nez dehors ; le vent la happait, la tordait, l'étalait, l'enflait comme une voile et, le plus souvent, cela coûtait cinq ou six cent mille francs de bois, de papier, de toile et de matériaux divers. Quand les Allemands apercevaient la

chose à portée de canon, ils expédiaient quelques marmites, dans le dessein charitable d'aider à conjurer le sinistre. Que veux-tu ? On fait la guerre ou on ne la fait pas. Et le malheureux monde la fait : il n'y a plus à en douter.

Nous avions perdu comme cela plusieurs cagnas et baraques, isolées par bonheur, et la chose nous avait servi d'avertissement, quand, une nuit, vers une heure du matin, le feu — un feu sérieux — prit à l'ambulance 521, que l'on apercevait dans la plaine à trois ou quatre kilomètres de nous.

Nous avions chaussé nos sabots et nous étions sortis pour voir le spectacle : le vaste brasier bondissant, la campagne roidie de gel bleu, la clarté lunaire que le vent semblait rider comme une eau, et les reflets de la flamme sur le paysage sibérien, crevassé par les vieux boyaux de 1915.

Nous avions le cœur angoissé en songeant à ce qui pouvait se passer là-bas ; mais nous n'osions pas nous éloigner de notre formation.

C'était la raison même : vers trois heures, un troupeau d'automobiles s'en vint meugler devant la porte. On nous apportait une partie des blessés arrachés à la catastrophe.

On les descendit de voiture. Ils étaient bien sages, les pauvres. Il y avait deux fractures du crâne, un aveugle, un amputé de cuisse, une jambe cassée et plusieurs autres moins grièvement atteints. Ils avaient perdu, dans l'incendie, toute leur fortune de soldat, c'est-à-dire le petit sac de toile que l'on accroche à la couchette et où l'homme place son couteau, son briquet, trois ou quatre vieilles lettres et un petit bout de crayon. Je te le répète, ils étaient bien sages, mais ils faisaient pitié, car ils donnaient l'impression de gens qui ont attendu quelques instants sur leur paillasse, au milieu des flammes, en se disant : « Si on ne vient pas me chercher tout de suite, dans cinq minutes il sera trop tard. »

Nous les plaçâmes dans des lits et nous les réchauffâmes : ils en avaient besoin. Je me souviens que celui qui avait la jambe cassée portait une espèce d'appareil bourré de coton dans lequel de petits glaçons brillaient. Enfin, tout cela était passablement lugubre.

La nuit fut employée à ces soins et le matin nous trouva devisant autour d'une soupière de café. Les blessés s'étaient assoupis. Il faisait à peu près tiède

dans leur baraque. On leur avait collé des bonnets de coton, des tricots, une bonne tasse de lait condensé brûlant, et ils dormaient d'un œil, comme des gens qui pensent : « Ouf ! Ça fait deux fois que je m'en tire, attention à la troisième ! »

C'est alors, mon vieux, que M. Perrier-Langlade entre en scène.

J'étais sorti pour je ne sais plus quelle raison et je sabotais sur le verglas, quand je vois s'arrêter, au bord de la route, une automobile opulente. La porte fait clac ! et M. Perrier-Langlade s'en échappe, écrasé sous un somptueux manteau de fourrure.

Je pense : « Ah ! ça, c'est bien ! Voici M. Perrier-Langlade qui vient réconforter nos pauvres bougres. »

J'avais cent mètres à faire. Je m'élance sur des caillebotis vertigineux et j'arrive, un peu essoufflé, juste à point pour me mettre au « garde à vous » devant la porte. M. Perrier-Langlade trépignait.

— Quoi ! me dit-il. Mais il n'y a personne pour me recevoir à ma descente de voiture ?

— Je vous demande pardon, Monsieur le Principal...

— Taisez-vous ! Vous voyez bien qu'il n'y a per-

sonne ! Vous avez reçu cette nuit les blessés de la 521. Je suis allé moi-même voir cet incendie. J'y suis allé à deux heures du matin, au risque d'attraper une pneumonie. Mais, ce n'est pas tout ça : je veux qu'il y ait quelqu'un pour me recevoir, ici, à ma descente de voiture. Si vous n'aviez pas été là, il n'y aurait eu personne, et il est inadmissible que j'attende par ces grands froids. Vous placerez donc ici un planton en permanence.

— C'est entendu, Monsi...

— Taisez-vous ! Combien avez-vous reçu de blessés, cette nuit ?

— Treize, Monsieur le Principal. Il est vrai que...

— Attendez ! Treize ! Treize !

M. Perrier-Langlade se mit à répéter ce chiffre comme pour lui-même. Il était visible que ce simple mot suggérait à son esprit toutes sortes de pensées profondes. Je ne sais quel sot besoin de parler me fit alors ouvrir la bouche :

— Remarquez toutefois, Monsieur le Princip...

— Taisez-vous, me dit-il d'un air courroucé. Treize ! Treize !

Je ressentis une grande confusion et me retranchai dans le silence. Cela ne dura pas longtemps :

Ravier arrivait à toutes jambes ; il avait aperçu l'automobile et s'était rué. Il stoppa net, à cinq pas, les deux talons ancrés dans la neige crissante, et salua.

— Vous voilà, remarqua M. Perrier-Langlade, ce n'est pas trop tôt. Combien avez-vous reçu de blessés que vous n'eussiez pas dû recevoir ici?

Ravier me lança un regard désespéré. Je lui montrai ma main ouverte, les doigts écarquillés, et Ravier, qui n'était pas complètement ahuri, répondit aussitôt :

— Cinq, Monsieur le Princip...

Un rugissement de M. Perrier-Langlade lui coupa la parole.

— Cinq ! Cinq ! dit-il. Ainsi donc, ce n'est pas treize, c'est cinq !

Je bondis comme si l'on m'avait enfoncé une épingle à chapeau dans le train postérieur.

— Mais, remarquez, Monsieur le Principal, que ce n'est pas...

— Taisez-vous, dit-il encore avec une calme autorité. Cinq ! Cinq !

Et il se prit à répéter ce mot, d'un air à la fois olympien et indulgent, comme quelqu'un qui ne

peut pas en vouloir au reste des hommes parce qu'ils ignorent les joies suprêmes de la philosophie arithmétique.

Nous nous regardions, consternés, quand on entendit claquer une paire de sabots et le bon M. Mourgue apparut, le nez cuit de froid, la barbiche raide, projetant devant lui, selon le rythme de sa rèspiration haletante, un pinceau de brume fine.

— Ah ! Enfin ! s'écria M. Perrier-Langlade. Enfin, vous voici, Monsieur Mourgue. Veuillez me dire combien vous avez, actuellement, d'hommes hospitalisés dans vos baraques ?

M. Mourgue parut descendre en lui-même et répondit d'un air absorbé :

— Vingt-huit, Monsieur le Principal.

M. Perrier-Langlade, cette fois, eut un rire découragé, un rire plein d'amertume :

— Voilà ! Voilà ! Ce n'est ni treize, ni cinq, c'est vingt-huit ! Vingt-huit ! et je m'en doutais.

— Mais, Monsieur le Principal, nous écriâmes-nous, tous en chœur, avec des voix égarées...

Il sortit de sa fourrure une main qui, pour n'être pas gantée de velours, n'en était pas moins une main de fer :

— Taisez-vous, Messieurs ! vous ne pouvez pas comprendre. Vingt-huit !

Nous nous examinions mutuellement comme frappés d'imbécillité. M. Perrier-Langlade, emporté dans une méditation sublime, se promenait de long en large en répétant : « Vingt-huit ! Vingt-huit ! »

Je remarquai qu'il avait une voix au timbre rustique et non dépourvue de bonhomie. Pendant de longues secondes, il répéta, d'abord en secouant la tête, puis avec une jubilation croissante : « Vingt-huit ! Vingt-huit ! » et je sentis bien que, dans sa bouche, les chiffres n'avaient pas le même sens que dans la tienne ou dans la mienne.

Enfin il nous salua brusquement, avec une souveraine et impérieuse courtoisie :

— Au revoir, Messieurs ! Vingt-huit ! Vingt-huit !

Et il s'en fut vers son automobile, en frottant ses mains l'une contre l'autre, avec la joie sauvage d'un homme qui emporte la certitude suprême.

DISCIPLINE

DISCIPLINE

Franchement, je ne regrette pas ces quatre jours de prison. Ils m'ont valu un rhume magnifique, car on me permettra de remarquer que le local disciplinaire manque de confortable, mais ils m'ont inspiré d'édifiantes, d'efficaces réflexions. Puis-je encore crier à l'injustice quand je reconnais lui devoir d'inappréciables bienfaits et des lumières ? Non, je ne regrette pas d'avoir fait, à quarante et six ans, l'expérience de ce qu'on est convenu d'appeler la paille humide des cachots. Mais, prenons l'affaire à son début.

Quand le sergent, qui n'est point un mauvais homme et qui est attristé par une maladie de vessie, vint me dire : « Monsieur Bouin, vous avez quatre jours de prison », j'éprouvai d'abord un étonnement mêlé d'incrédulité. Toutefois, il était matin, et le sergent, qui ne plaisante jamais avant de s'être sondé, ajouta d'un air dolent : « Il y a une garde en salle qui devait être prise par un Bouin, et qui n'a pas été prise. Ce n'est peut-être pas vous, mon pauvre Monsieur Bouin, qui avez loupé votre garde, mais c'est sûrement vous qui avez quatre jours de prison. »

Le sergent se tut. Je ressentis une certaine gêne au creux de l'estomac, et une bien désagréable sensation de chaleur aux joues. Jusqu'aux premiers jours de la guerre, ma vie avait été paisible et heureuse ; je n'avais pas l'habitude de certaines émotions ; je n'en reconnus pas moins que j'étais indigné, indigné vivement.

— Sergent, fis-je, c'est impossible ! J'ai pris ma garde aux brancards avant-hier, et je la reprends demain. Mais je n'étais pas de garde en salle la nuit dernière, je vous assure...

Je devais être frémissant et fort rouge, car le

sergent me considéra pendant quelques secondes avec une sollicitude apitoyée. Puis il dit : « Attendez, je vais voir l'officier d'administration », et sortit.

Je me remis à frotter le parquet. C'est une besogne très fatigante pour un homme qui s'est adonné toute sa vie à l'étude des mathématiques ; mais, au mois de septembre 1914, un grand esprit de résolution et de sacrifice animait tous les Français de bonne volonté. Je m'étais engagé pour servir mon pays humblement, fièrement, dans la mesure extrême de mes forces et, comme c'est à mes forces physiques que l'on s'adressait surtout, je frottais chaque jour le parquet avec ivresse. Ce matin-là, je me trouvai le frotter avec frénésie, si bien que de grosses gouttes de sueur se mirent à souiller mon ouvrage. J'en fus incommodé, mais satisfait : on arrose le sol natal avec ce qu'on peut, n'est-ce pas ?

Le sergent revint : « Monsieur Bouin, dit-il, c'est bien pour vous les quatre jours, et c'est une grande saloperie qu'on vous fait là. Il est entré dernièrement au service un médecin volontaire qui porte votre nom et qui n'a pas encore de garde. Comme il fait fonction de major, il ne s'y colle pas la nuit. Mais

les secrétaires, qui ne savent jamais rien, l'ont porté quand même pour une garde, et c'est celle-là qui n'a pas été montée. Comprenez ? Alors l'officier à trois galons a donné quatre jours de prison. Le gestionnaire lui a fait remarquer qu'il ne pouvait pas punir le médecin, qui n'y est pour rien. Seulement, la punition a été portée au tableau pour un Bouin ; et comme il faut qu'elle soit faite, paraît que c'est vous qui la ferez... »

Je tenais à la main un de ces bâtons à l'extrémité desquels les frotteurs fixent un morceau de cire. Je demeurai à ce point stupide que cet objet tomba. Les murs de la salle sonore soulignèrent, sans discrétion, cette maladresse d'un claquement éclatant comme un bruit de gifle. J'étais très malheureux.

— Allez voir vous-même l'officier, me dit d'un air pénétré le sergent qui dansait d'une jambe sur l'autre. Moi, maintenant, je m'en vais, j'ai les signatures...

Je le laissai s'éloigner ; quand cet excellent garçon parle de signatures, c'est qu'il est tourmenté par le besoin d'uriner, et c'est un besoin bien respectable et bien lancinant.

Je plaçai dans un coin la brosse et le bâton, et je

m'en fus vers les bureaux en boutonnant ma petite veste avec des doigts qui tremblaient, car je suis un faux calme, et j'éprouvais quelque difficulté à conserver empire sur moi-même.

Je connaissais l'officier : c'était un vieil Alsacien que la guerre avait extrait d'une mairie où il consumait les loisirs de sa retraite. Il ne m'avait point encore paru un homme méchant, ni même tracassier ; je ne désespérai pas de le fléchir et de le voir se rendre à l'évidence.

— Ah ! c'est vous, Bouin, fit-il avec calme. Eh bien, vous avez quatre jours de prison. Vous commencerez à midi.

— Monsieur l'officier, dis-je, je suis en effet Bouin, Bouin Léon, et...

Il me coupa la parole :

— Le prénom n'y fait rien. Il n'y avait pas de prénom porté au tableau. Vous avez vu Bouin, vous n'aviez qu'à marcher.

— Monsieur l'officier, j'ai mes jours de garde régulièrement établis depuis deux semaines. Je n'ai pas remarqué...

Le bonhomme se dressa sur ses jambes, et je vis qu'il était d'une taille médiocre, presque ridicule. Il

vint sur moi avec une sorte de colère bredouillante qui s'empêtrait à l'intérieur de sa moustache.

— Il y a une punition qui est donnée, dit-il ; il faut qu'elle soit faite. Eh bien ! vous la ferez. Quelle est votre profession ?

— Professeur de mathématiques, engagé volontaire.

Il ajouta d'un air concentré :

— Ce n'est pas parce que vous êtes engagé volontaire qu'il faut vous figurer que vous allez tout chambarder ici. Les hommes comme vous, qui ont de l'instruction, devraient donner le bon exemple. Croyez-moi, faites vos quatre jours, mon garçon.

— Mais, Monsieur l'officier...

— Faites-les, et croyez-moi : ce n'est pas dans un moment comme celui-ci, quand l'ennemi est encore aux portes de la capitale, que vous allez répandre parmi nous des germes d'indiscipline.

— Mais, Monsieur l'officier, la discipline...

Des rides se dessinèrent avec ordre sur son front et autour de sa bouche. Puis il grogna d'un ton rogue, profond, triste :

— La discipline, vous ne savez pas ce que c'est ! Vous ne m'apprendrez pas ce que c'est... Faites vos quatre jours.

Au geste qui accompagnait ces mots, je compris que je devais sortir. Alors des paroles surprenantes me vinrent à la bouche :

— Monsieur l'officier, je déposerai une plainte à Monsieur le médecin-chef.

Le nabot rua des poings dans ses paperasses.

— C'est bon ! c'est bon ! Encore une affaire ! Et c'est avec des gens comme ça qu'on veut la victoire ! Sortez ! Sortez !

J'eus l'impression qu'il gémissait, et je me trouvai dans le corridor. Une conduite d'eau le parcourait à mi-hauteur et fuyait doucement, avec un petit susurrement qui semblait installé dans le silence depuis le commencement du monde.

Je remontai dans mon service en titubant.

La troisième division avait, en ce temps-là, pour médecin traitant, M. Briavoine. Vous savez quel homme charmant et sympathique est cet éminent praticien. Dieu, qu'il a une jolie façon d'être convaincu de tout ce qu'il dit, et comme j'aimais à voir sourire les cent plis profonds de ses yeux et de son large front dénudé !

M. Briavoine était dans son bureau lorsque j'y pénétrai ; mais, ce jour-là, nul sourire n'était épa-

noui sur sa face pleine de rides et de majesté.

— Non, non ! disait-il à ses assistants, Dufrêne a grade de général, c'est parfait ! Mais moi, je suis Briavoine, voilà !

Un silence respectueux accueillit cette ferme déclaration. La renommée de M. Briavoine s'étend au delà du continent. Il s'est illustré dans l'art délicat de faciliter aux enfants l'accès du monde, et c'est entre ses mains que maintes princesses ont, en gémissant, remis le fruit couronné de leurs entrailles.

J'étais à ce point préoccupé de mon aventure que je me mis à voguer à travers la pièce, sans but réel ou apparent ; ce faisant, je marchai fort maladroitement sur les pieds de M. Briavoine.

— Faites attention, mon ami, me dit avec bienveillance cet homme courtois.

La grande urbanité de M. Briavoine, l'aménité de sa voix, l'exquise correction de son geste, tout cela fit ruisseler sur les blessures de mon amour-propre une eau bienfaisante. Je me résorbai avec gratitude et modestie dans un angle du bureau où l'on classait les paperasses. Et je pensais : « Que cet homme est donc civil, et qu'il l'est à tous les points de vue ! »

Peu à peu, je reprenais possession de moi-même et prêtais à la conversation des officiers réunis dans la pièce un intérêt qui bientôt fut très vif.

On attendait, pour ce jour même, la visite du médecin inspecteur général Dufrêne. Ce personnage considérable se manifestait aux armées avec une ardeur et une autorité qui étaient dignes des plus grands éloges et se trouvaient l'objet des plus vives critiques.

M. Briavoine enlevait sa vareuse galonnée. L'or et l'argent en ornaient les manches.

— Donnez-moi, dit-il, un sarrau. M. Dufrêne désire être reçu par ses subordonnés en tenue d'ordonnance ; mais les soins de notre profession réclament l'usage d'une blouse.

Un léger souffle de rébellion agita l'atmosphère de la pièce. Les assistants de M. Briavoine firent entendre un murmure où il y avait de l'ironie, de l'amertume et du sifflement. Revêtu de blanc, le maître jeta sur sa personne un regard satisfait.

— Je vais, déclara-t-il, recevoir d'abord Dufrêne en blouse, et sans képi, et s'il juge à propos de m'objecter que ce n'est pas réglementaire, il trouvera, en même temps qu'un subordonné, un inter-

locuteur. Je sers mon pays avec le plus indiscutable désintéressement, aussi je ne veux pas être tracassé. Qu'ai-je donc à espérer ? J'ai mon bâton de maréchal comme officier de complément, et mes travaux civils m'ont valu tous les honneurs auxquels je peux prétendre.

Sur ces paroles pleines de justesse, nous vîmes entrer le professeur Proby. C'était un homme de haute taille, au poil pisseux, au regard empreint d'une gravité voisine de l'hébétude. Il s'exprimait ordinairement par vociférations, en coupant son débit de toutes sortes d'interjections et de monosyllabes qui en dénaturaient complètement le sens. Il fonça dans la conversation avec des grâces de buffle :

— Ça ! Qu'est-ce qu'on me dit ? Mais, mais, je lui en ficherai, moi... Ça ! Il sait bien que, quoi ? je suis Paul Proby, moi ! Et je suis de l'Académie, moi ! Et il sait pourtant bien que... ça ! je suis de l'Académie ; moi, ça là-dedans...

C'était vrai : le professeur Proby honorait l'Académie de sa collaboration. Il tapa du pied, faisant sonner des éperons étincelants et sauter les pièces somptueuses d'un harnachement qu'il avait tiré de l'armoire à l'occasion de la grande guerre.

— Dufrêne, ça ! dit-il encore, j'ai toujours été bien avec lui ; mais il ne faut pas... quoi ! qu'il nous embête... Ça !

M. Briavoine, qui était homme de tact, sentit que la conversation s'égarait. D'un coup de barre, il ramena l'esquif en pleine eau.

— Il n'y a pas ici question de personne, mais question de principe. Nous ne sommes point, comme nos ennemis, un peuple brutalement soumis.

Cette considération générale parfuma, tout à coup, de philosophie l'air ensoleillé de la petite salle. Toutes les physionomies furent attentives et l'esprit de rébellion y gagna une allure ordonnée, sérieuse.

Depuis mon entretien avec l'officier d'administration, un mot me dansait dans la tête, je le répétais machinalement, j'en disséquais les syllabes avec une obsédante inquiétude.

J'eus soudain l'impression que ce mot allait être prononcé, qu'il était mûr, volumineux, foisonnant, qu'il allait sortir de ma tête, s'échapper et circuler sur toutes les bouches qui parlaient là.

— On ne peut pas, dit M. Briavoine, demander à des Français cette acceptation passive d'une autorité sans contrôle. J'avouerais sans honte que notre race

est la moins disciplinée du monde, la plus folle d'indépendance.

— L'autorité est, comme l'alcool, un poison qui rend l'homme fou, dit un jeune homme qui contenait derrière des lunettes un regard pointu.

— Assurément, reprit le maître. Quant à la discipline...

Je poussai un véritable soupir de soulagement. Ça y était. Le mot était sorti, et je le regardai s'ébrouer hors de moi avec un sentiment de délivrance et de curiosité, tout à la fois. Je contemplai l'illustre accoucheur avec une réelle reconnaissance. Ma satisfaction interne fut si forte que je pris la liberté, malgré tout ce qu'il y avait d'infime dans ma situation militaire, de faire à M. Briavoine un large signe d'assentiment. Mais, de si bas qu'elle vienne, l'approbation est bonne à prendre, et M. Briavoine me lâcha, au passage, un des sourires dont sa barbe était pleine.

— La discipline, proposa-t-il, n'est peut-être pas une vertu française. Mais, Dieu soit loué, nous en possédons d'autres ; et, à lui seul, notre esprit critique, par exemple, notre esprit critique si fin, si parfaitement incisif et délicat vaut bien, permettez-

moi de l'affirmer, toutes les pesantes qualités de nos ennemis.

L'entrée du Dr Coupé avait passé presque inaperçue au milieu de l'attention générale. Pris à partie par ses collègues, cet excellent vieillard apparut comme une feuille de l'arrière-saison, que la tourmente invite violemment à rompre ses attaches. Quelques secondes, il hésita entre une terreur innée de l'autorité et un certain goût pour la chicane. L'impétuosité de l'opinion ne lui laissa pas liberté d'opter ; et la feuille sèche partit en tournoyant dans la bourrasque.

— Nous sommes prêts à donner notre sang s'ils nous le demandent, posa en principe le Dr Coupé ; mais, sacré mâtin ! qu'ils nous le demandent poliment !

— Ça ! c'est la moindre des choses. Des égards ! grogna le professeur Proby. Je suis très discipliné, moi ; à la condition... quoi ? que... quoi ? Nous demandons des égards, là-dedans !

— Vous savez ce qu'a fait Dufrêne, avant-hier ? aventura un personnage imposant qui s'étudiait, par un savant effort du col et de la mâchoire, à tenir sa barbe horizontale et qui gagnait à cette attitude une

exceptionnelle majesté. « Écoutez donc... » Et il se mit à raconter, au milieu d'un concert de protestations et de rires, le dernier petit scandale couvé par des imaginations que n'assouvissait pas la lecture des communiqués les plus glorieux et les plus angoissants de la guerre.

Il y avait, dans cette pièce, une quinzaine d'officiers. Quatre ou cinq d'entre eux comptaient parmi ceux que l'on appelle les princes de la science. La guerre m'a donné une occasion unique d'approcher ces personnalités distinguées, et je vous assure que j'éprouvais une émotion bien légitime à les entendre s'entretenir ainsi librement devant moi.

Ma conversation du matin avec l'officier d'administration m'avait jeté dans un profond désarroi. Les mathématiques donnent à l'esprit d'invincibles habitudes d'ordre. Je suis célibataire, malheureusement, mais j'ai, sur la famille et la société, des idées sérieuses, raisonnables, en rapport avec mes goûts et ma profession. Je sais que de grands savants mathématiciens ont pu rêver de triangles qui n'auraient pas trois côtés, ou de lignes parallèles qui finiraient par se rencontrer... Je ne suis pas capable de suivre ces maîtres sur un pareil terrain ; peut-être même

suis-je maintenant trop âgé pour m'aventurer sur de telles traces. Que voulez-vous? Je me trouve satisfait avec ce que je sais. A contempler ma bibliothèque, à feuilleter mes cahiers de cours, j'ai toujours éprouvé une rassurante impression de discipline. D'autre part, la culture des mathématiques donne de la logique. Or, ce qui m'était arrivé ce matin-là n'était pas logique, autrement dit ce n'était pas juste. Et l'idée que le règne de l'ordre pouvait exiger une chose illogique, cela, même au milieu des bouleversements de la guerre, m'apparaissait comme la pire incohérence.

Vous concevez donc l'espèce de soulagement, voire d'ivresse que je ressentais à entendre des hommes éminents justifier l'insoumission de ma conduite. J'écoutais leurs propos, les scandant de hochements de tête approbatifs. J'éprouvais une jouissance aiguë et comme tremblante, une jouissance mêlée d'orgueil et d'une frayeur superstitieuse.

Peu à peu, je perçus que cette dernière émotion prenait le pas sur les autres. Je redoutai d'avoir un peu trop raison ; sans connaître ma cause, ces messieurs y apportaient un assentiment trop fougueux. Cette exaltation toute verbale de l'indiscipline me

causait un malaise exquis, presque de l'angoisse. Réduit au silence par le respect, je n'en multipliais pas moins, mentalement, les exhortations au calme et je pensais : « Attention ! attention ! du sang-froid, messieurs, du sang-froid ! »

Tel était l'état de mon âme, quand, au milieu du tumulte des voix, on entendit un appel de cloche : la cloche du bureau des entrées. Alors il se fit un silence étrange.

— Monsieur le Principal, dit le sergent apparu sur le seuil, la voiture de M. le Médecin inspecteur général est signalée à la grille.

— Sacré mâtin ! prononça celui que tout le monde appelait familièrement le père Coupé. Puis, d'un geste mécanique, il assujettit son képi sur sa tête et fit un pas vers la porte.

— Où allez-vous ? demanda le professeur Proby d'un ton rogue et mal assuré.

— Je vais le recevoir au perron, répliqua le brave homme.

— Ça ! mais il y a des gens pour cela. Nous pouvons l'attendre dans nos services...

— Vous n'y pensez pas, dit M. Coupé, l'usage...

— C'est que, ce bonhomme-là, moi, vous savez,

je l'appelais Dufrêne, tout court, dans le civil, grogna le barbon au poil triste. Et je prétends que... oui ! là-dedans !

— Il faut, jugea M. Briavoine, en faire une question de politesse. Allons au perron. A propos, donnez-moi ma vareuse.

— Ne désiriez-vous pas, mon cher maître, conserver votre blouse ? fit observer le jeune homme au regard pointu.

— Sans doute, mais je craindrais de prendre froid. Donnez-moi également mon képi : je ne peux pas traverser le jardin ayant la tête découverte.

M. Briavoine se tourna vers moi.

— Mon ami, dit-il, cherchez les registres d'observations et veuillez m'accompagner.

Puis il répéta en se coiffant :

— Il est inutile de prendre froid.

Un chaud rayon de soleil entrait par la fenêtre ouverte. Je pensai que M. Briavoine n'avait rien à redouter du froid et je m'emparai des registres.

Le groupe des officiers descendait maintenant les larges escaliers dans un bruit de voix et de bottes.

Il me parut qu'une légère inquiétude tempérait l'ardeur des propos. Comme nous arrivions sous

les galeries, j'entendis M. Briavoine dire à M. Coupé :

— C'est la première fois que, depuis la guerre, je rencontre le Médecin inspecteur général Dufrêne.

Il ajouta, non sans une certaine gravité :

— Vernier, voulez-vous remonter dans le service et voir si la salle des sous-officiers a été balayée ? Il y traînait encore tout à l'heure des débris de coton.

— Pour ça, disait en grommelant Proby, il ne faut quand même pas qu'il vienne nous embêter, parce que, oui ! il sera reçu comme ça ! Nous lui dirons, hein ? Nous lui dirons tout ce que nous avons sur le cœur.

— Nous lui dirons tout ce qu'il faudra dire, reprit M. Briavoine avec décision. Nous lui dirons que l'hôpital est mal éclairé, que les fuites d'eau et de gaz sont innombrables, que les cuisines laissent à désirer...

— Moi, interrompit le père Coupé, je ne me gênerai en rien pour réclamer d'importantes modifications à l'installation de mon service.

Comme on arrivait aux abords de la grande porte, le professeur Proby eut un brusque mouvement d'humeur, et, prenant à part un des assistants qui portait un sarrau, lui dit :

— Vous, là-dedans, allez vite vous mettre en tenue : ce sera plus convenable.

L'automobile du Médecin inspecteur venait de s'arrêter devant le perron. Elle s'ouvrit, comme un fruit sec qui éclate, et expulsa son contenu sur le bitume.

Oh ! l'impressionnant personnage ! Il était grand et de proportions qui me parurent énormes. Un visage équarri sur ce modèle que l'on est convenu d'appeler martial ; des traits profonds, où les doigts et les ongles du sculpteur avaient passé et repassé ; sur le nez même, le pouce avait dû insister, busquant et écrasant légèrement les chairs. De dures touffes blanches, de cette qualité, semble-t-il, réservée aux militaires âgés : moustache et barbiche. Il portait l'ancien costume des généraux, que beaucoup n'abandonnèrent, comme d'anciennes idées, qu'avec peine. L'or, les pierreries, le velours et les brandebourgs de soie environnaient le torse d'un tel faste que l'imagination pouvait à peine concevoir, sous cette splendeur barbare, des poumons, des muscles, de l'os et une vieille peau couverte de poils gris.

Des sourcils touffus un regard s'échappa, qui était à la fois violent, inquisiteur et coloré d'un inexprimable orgueil.

Il avança dans un silence solennel.

J'attendais un choc ; mais, à compter de cet instant, des choses se passèrent qui demeurent, dans mon souvenir, comme enveloppées d'un brouillard mystérieux.

D'un seul mouvement, tous les hommes qui étaient là placèrent leur corps dans une certaine position, et je les vis exécuter le salut militaire selon les principes que l'on apprend patiemment, dans les casernes, aux recrues de la campagne.

Il y eut d'imperceptibles contractions sur les visages. La flamme des yeux prit un éclat terne et fixe. Dix siècles d'une habitude imposée et acceptée engourdirent et soudain glacèrent les articulations, les muscles, les âmes.

Une brise passa, emportant dans ses bonds une graine de chardon ; en la regardant voleter à hauteur de mon nez, blanche, cotonneuse, impondérable, je pensai, je ne sais pourquoi, à cet esprit critique si fin, si délié, si délicat... Elle disparut dans un tourbillon. On entendait bourdonner un gros insecte chargé de pollen.

J'étais stupide. Il s'écoula un long moment jusqu'à ce que la moustache neigeuse se fût décidée à lâcher ces mots : « Bonjour, Messieurs ! »

La visite commença, dans les salles que les combats de la Marne gorgeaient de blessés. Là, reposaient de jeunes hommes qui s'étaient trouvés face à face avec la guerre et qui paraissaient l'avoir tranquillement reconnue, comme le vieux démon de l'espèce. Ils en parlaient, dès cette époque, ainsi qu'ils en parlent toujours, maintenant que trois ans de sang, de souffrance et de cruauté les ont décimés, mutilés, rompus.

Mais il ne s'agissait pas de ces âmes. On tira les draps, on ouvrit les pansements, on mit à l'air des plaies. Il n'y eut plus que des sujets et des lésions.

Une sorte de discussion scientifique parut s'annoncer, que j'attendais avec la plus vive curiosité. Je l'ai dit, il y avait là des princes de la science. Ils arrivaient sur le terrain avec des dispositions d'esprit que je trouvais profondément indépendantes, acérées, agressives même. Et j'augurais d'un beau tournoi.

M. Dufrêne s'inclina vers une cuisse où la mitraille avait creusé un trou noir et frémissant.

— Que mettez-vous là-dedans, Proby ? dit-il.

Le professeur Proby se lança dans une explication détaillée sur la façon dont il entendait le traitement de telles plaies :

— Ça, disait-il, j'ai l'habitude, depuis trente ans, de mettre des mèches, et j'ai communiqué, là-dedans, à l'Académie de médecine... Quoi? Et rien ne m'a donné d'aussi bons résultats, parce que...

L'intéressant discours en était là, quand on vit l'inspecteur frapper sèchement, de son crayon, la table de nuit du blessé :

— Dépêchez-vous, Proby, mon ami, dit-il d'une voix calme et tranchante.

Proby eut un sursaut léger et ânonna encore :

— Depuis plus de trente ans, j'ai toujours mis des mèches...

— Croyez-moi, Proby, c'est fini ! Vous ne mettrez plus de mèches dans les plaies, n'est-ce pas ? C'est entendu.

M. Dufrêne tourna le dos et se mit à examiner le blessé voisin.

J'épiais la figure du professeur Proby. J'étais sûr que le respectable académicien allait bondir. La belle controverse scientifique tant attendue allait enfin, devant moi, mêler les idées comme des glaives étincelants. J'attendis en retenant mon haleine.

Dans un silence religieux, l'académicien répondit :

— Bien, Monsieur le Médecin inspecteur général.

Je regardai tous les visages les uns après les autres. Il me parut qu'un gant avait été jeté et que quelqu'un allait le relever avec une courtoise audace. Or, tous les yeux montraient une expression attentive et vague. Le professeur Proby fit quelques pas à la suite de l'inspecteur. Il répéta machinalement :

— Bien, Monsieur le Médecin inspecteur général.

Trente ans de pratique et d'expérience s'évanouirent comme une lumière morte.

M. Dufrêne allait de lit en lit avec une pesante majesté : « Vous avez eu tort d'opérer cet homme, disait-il, vous eussiez mieux fait de temporiser. » Ailleurs, il approuvait : « Voilà un résultat qui justifie nos grandes méthodes. » Le plus souvent, il critiquait sans retenue : « Pourquoi n'avez-vous pas appliqué mon appareil, l'appareil Dufrêne ? Je veux que l'on emploie cet appareil ici. »

Alors un murmure s'élevait, fait d'assentiments et de promesses. A toutes choses, Proby répondait avec exactitude : « Oui, Monsieur le Médecin inspec-

teur général. » Le Dr Coupé, fort rouge, se confondait en approbations qui ressemblaient à des excuses.

J'observais M. Briavoine ; il hochait régulièrement la tête de haut en bas et murmurait avec dignité : « Évidemment, Monsieur le Médecin inspecteur général... Bien entendu, Monsieur le Médecin inspecteur général... » Ces derniers mots revenaient d'ailleurs sans cesse sur toutes les bouches, prononcés à l'occasion du moindre monosyllabe, articulés avec une promptitude mécanique qui tombait dans le bredouillement, en sorte que toutes les phrases, toutes les répliques semblaient terminées par ce bruit rituel : « Mossinspecteurjral... »

M. Dufrêne contenait de moins en moins une espèce de lyrisme triomphal. Il parlait de lui-même et de ses travaux avec une fréquence et une volubilité croissantes. Il m'apparut qu'il avait tendance à qualifier de « bien françaises », de « nationales » et parfois de « géniales » des méthodes et des idées qui lui étaient strictement personnelles. Cet effort vers l'objectivité n'avait toutefois avec la modestie que de lointains rapports.

A un certain moment, le monumental personnage

vint sur moi, sans me voir, avec une telle impétuosité que je me rangeai prestement, comme on le ferait d'une locomotive. Je prononçai même, en cette occasion, des paroles précipitées qui furent celles-ci :

— Pardon, Monsieur le Médecin inspecteur général.

Jamais, dans ma vie obscure de pédagogue, je n'avais eu l'heur de considérer de près et d'entendre discourir un militaire de quelque importance. J'avais entretenu commerce avec des réservistes qui se travestissaient à l'occasion de leurs périodes ; mais je ne connaissais que par la lecture ou l'imagination la mâle silhouette du vrai vieux soldat. En regardant et en écoutant ce médecin botté, je me disais : « Enfin ! celui-là est authentique ! » J'étais abasourdi, écrasé, mais je tenais pourtant à retirer de cet état d'âme un élément de sécurité, de confiance, et je concluais à tout instant : « Quel toupet ! quel toupet ! mais avec des gaillards comme ça, au moins, c'est la victoire, à coup sûr... »

L'inspecteur avait saisi un stylographe et couvrait les murs de schémas. Il indiquait, en formules décisives, comment il entendait que l'on pensât et que

l'on agît désormais. Après toutes ses affirmations, l'assistance psalmodiait le répons liturgique : « Oui, Mossinspecteurjral. »

— Il faut, disait-il, vous souvenir que vous êtes avant tout des soldats. En endossant l'uniforme, vous avez endossé des responsabilités. L'indépendance scientifique doit s'incliner devant la nécessité d'une méthode générale. L'expérience personnelle doit abdiquer devant la discipline.

Sur cette simple injonction, l'expérience personnelle abdiqua devant la discipline. D'une seule voix, la race la moins disciplinée du monde répondit :

— Bien entendu, Monsieur le Médecin inspecteur général.

Le jeune homme aux lunettes se tenait auprès de moi, les mains dans le rang, le regard au fourreau. Je l'entendis murmurer dans l'oreille de son voisin cette phrase étrange :

— Les temps sont révolus : le jour de cet homme est arrivé.

Mais le voisin esquissa un geste d'impatience, et le jeune homme s'immobilisa dans l'attitude du respect.

Sa phrase me parut inconvenante. Elle eut néan-

moins pour résultat de me faire sortir de la torpeur, et je commençai à réfléchir avec effort sur le phénomène incroyable qui se développait devant moi.

Ce phénomène entrait dans sa phase critique. L'inspecteur examinait une salle où l'on faisait des pansements.

— Cette pièce, dit-il, est spacieuse et bien disposée. Elle fut aménagée sur mes instructions en 95, alors que je réorganisais cet hôpital. En vérité, toute la maison est dans un état satisfaisant. N'avez-vous rien à réclamer, Coupé ?

Le Dr Coupé rougit, se troubla et finit par déclarer :

— Rien du tout, Mossinspecteurjral.

M. Briavoine, également consulté, parut réfléchir et répondit que rien ne laissait à désirer.

Pour le professeur Proby, il sortit du coma et se hâta de bégayer :

— Ça, là-dedans, mais tout va bien, Mossinspecteurjral.

Une phrase de M. Briavoine me revenait à l'esprit. Je le revoyais boutonnant son sarrau et disant : « Qu'ai-je donc à espérer ? » Alors je regardai sa face attentive, toute son attitude respectueuse avec un profond étonnement. Pareillement, je regardai ses

confrères et, considérant tous ces gens qui n'attendaient rien de leur renoncement et qui abdiquaient si totalement, si éperdument, je conçus une immense admiration et j'entrevis le sens du mot discipline. Mais les conceptions de l'intelligence sont souvent trahies par d'autres mouvements moins nobles, car, à ce moment même, j'eus du mal à réprimer une forte envie de rire.

M. Dufrêne s'était arrêté au milieu d'un dortoir. Cinquante blessés gisaient là, quelques-uns parlaient à voix basse, d'autres gémissaient par intervalles, d'autres s'égaraient dans le délire. L'inspecteur frappa dans ses mains et, tout de suite, le silence fut complet. La race la moins disciplinée du monde cessa de délirer et de se plaindre.

— Soldats, dit-il d'une voix formidable, le gouvernement de la République m'a envoyé, moi, auprès de vous tous, pour voir comment vous étiez soignés. Jugez de la sollicitude du gouvernement de la République à votre égard !

D'un bout à l'autre de la salle, les têtes se soulevèrent, les cous se tendirent, et tous ceux qui avaient encore un souffle dans la poitrine répondirent avec ensemble :

— Merci, mon général !

M. Dufrêne s'éloigna. Derrière lui, la race la moins disciplinée du monde s'engouffra en bon ordre dans un escalier qui conduisait aux jardins.

Je suivais toujours, au dernier rang de la foule.

L'ombre de l'escalier m'enveloppa et, devant mes yeux éblouis, des points d'interrogation multicolores se mirent à danser. Ils disparurent et je rêvai d'un grand théâtre où les hommes apparaissaient tour à tour, disaient ce qu'on leur avait appris et s'allaient ranger en bon ordre, les uns pour parler encore, d'autres pour exécuter des danses, d'autres pour porter des fardeaux, d'autres aussi pour mourir. Au fronton du théâtre était gravé un mot que je ne parvenais pas à déchiffrer, mais qui m'apparut soudain lumineux lorsque j'entendis à ma droite le jeune homme aux lunettes dire tout bas à son camarade :

— C'est une convention, une grande convention, au milieu de toutes les autres conventions de la vie. Elle est bien curieuse, mais pas plus que celle qui nous astreint à ranger dans un ordre tel ou tel les mots de la conversation.

On arrivait au jardin. La lumière verte et ambrée d'une belle fin d'été dissipa les rêves.

L'inspecteur avait groupé son auditoire et disait :

— Vous, Coupé, je vous félicite chaleureusement. Et, ce faisant, je n'ignore pas la profonde satisfaction que je vous cause.

M. Dufrêne ne se trompait pas, car, de plaisir, l'excellent Dr Coupé rougit jusqu'à la racine de ses cheveux blancs.

Il y eut d'autres félicitations. Il y eut aussi des blâmes. Ceux qui avaient été loués se trouvèrent entourés de courtisans. Ceux qui avaient reçu les blâmes connurent l'humiliation et l'isolement. C'est ainsi que l'on vit, par la suite, le professeur Proby se retirer, seul et penaud, comme un écolier relégué dans l'encoignure.

M. Briavoine referma de ses propres mains la porte de l'automobile. Comme le véhicule allait bondir, le phénomène du salut se produisit à nouveau : les bras gauches tombèrent le long des corps, les bras droits s'élevèrent avec ensemble.

La race la moins disciplinée du monde s'immobilisa dans l'attitude réglementaire.

L'automobile partit avec un beuglement.

— C'est quand même un homme bien remarqua-

ble, dit le Dr Coupé qui parut surgir du sommeil. Et il répéta : « Oui ! quand même... »

— Il a été très bien, avoua M. Briavoine.

Je remarquai, dans le groupe, le personnage à la barbe horizontale. Sa belle barbe semblait s'être inclinée vers sa poitrine ; mais il la remit à niveau d'un mouvement délibéré de la mâchoire et prononça :

— Il a été très bien, à coup sûr ; mais je ne me gênerai pas, à l'occasion, pour lui dire franchement ce que je pense.

— Certes, dit M. Briavoine, on ne doit jamais se livrer à l'obéissance au point de renoncer à la faculté d'examen.

Tous avaient l'air de gens qu'un poison subtil a grisés, mais qui retrouvent peu à peu le sens.

Le vent parfumé vagabondait sur les pelouses. Je vis passer devant mes yeux une folle petite graine de chardon, ailée, floconneuse. D'un geste délicat, M. Briavoine l'attrapa comme une mouche et la considéra rêveusement en complétant sa pensée.

— La discipline, dit-il, n'exclut pas, chez nous, l'esprit critique.

Et je vis, en effet, que l'esprit critique était revenu.

Le groupe se dispersait. Je contemplais la pointe de mes souliers. Les registres d'observations pesaient à mon bras, et je cherchais à comprendre, à comprendre, quand une main s'appesantit sur mon épaule :

— Eh bien ! vous n'êtes pas en prison, mon garçon ! C'est bien ! C'est bien !

Rouge, apoplectique, l'officier d'administration me considérait avec un regard furieux, au fond duquel il y avait une sorte de supplication lugubre. Il ajouta :

— Faites votre plainte. On verra !

Je levai les yeux vers la façade de l'établissement. Elle s'ornait d'une horloge.

Alors, réunissant mes talons, portant ma dextre libre à la hauteur de mon képi, je répondis simplement :

— Monsieur l'officier, je ne déposerai pas de plainte. Il est midi moins cinq. A midi, je serai en prison.

Toute la face du bouledogue se détendit. Je crus qu'il allait me dire merci. Il se contenta de bredouiller :

— A la bonne heure !

Il s'éloigna. Je me dirigeai sans rire vers le local disciplinaire.

Vous savez le reste : j'ai passé là quatre jours et quatre nuits. Nous étions vers le milieu du mois de septembre. A cette heure, les plus beaux soldats de la France accomplissaient une besogne telle qu'à travers le pays tout entier grondait un immense soupir de soulagement. C'est dans une prison que je me suis permis d'exhaler aussi, vers ces hommes, mon humble action de grâces. J'ai, pendant ces quatre jours, fait mille réflexions bien étranges. Mais je vous raconterai cela une autre fois.

LE CUIRASSIER CUVELIER

LE CUIRASSIER CUVELIER

Elle m'est restée sur le cœur, l'histoire du cuirassier Cuvelier. M. Poisson n'est pas un méchant homme, loin de là ! Mais il est quand même un peu trop vieux, voyez-vous ?

Il ne faudrait pas faire la guerre avec toute cette vieillerie-là. Vous savez ce que ça nous a coûté. Et le plus curieux, Monsieur, c'est que tout le monde le reconnaît, puisque l'on est arrivé à les expédier dans le Limousin, ces gars-là, tous, l'un après l'autre. Enfin ! ne parlons pas de ça, c'est presque de la politique et je sais bien que ça ne me regarde pas.

Pour ce qui est de M. Poisson, il a surtout un défaut : il boit. A part cela, je vous l'ai dit, ce n'est pas une mauvaise pâte d'homme. Mais, croyez-moi, la pâte d'un homme, quand elle est imbibée avec des petits verres, et même des grands verres, elle finit par se gâter, cette pâte. M. Poisson boit, et c'est très malheureux pour une personne qui occupe une situation importante.

Maintenant, ce qu'il a encore de spécial, c'est qu'il n'est pas du genre de nous autres civils. Oh ! c'est une espèce à part. Pour M. Poisson, on a l'impression que le monde est divisé en deux. D'un côté, tout ce qui est au-dessus de lui. Quand il est tourné de ce côté-là, il salue et il dit : « Compris, mon général ; bien entendu, mon colonel ! » Et puis, de l'autre côté, tout ce qui lui est inférieur. Alors, quand il regarde par là, il rougit et se met à hurler : « Taisez-vous ! Foutez-moi la paix », et toutes sortes d'histoires dans ce goût-là. Au fond, je crois qu'il a raison, et que c'est ainsi qu'il faut être dans ce métier. Je vous le répète, pas méchant, plutôt timide. Aussi, il crie tout de suite, rien que pour montrer qu'il n'a pas peur.

Mais, après tout, ça, c'est du militaire, et dans

un sens, ça ne nous regarde pas. Parlons d'autre chose. Moi, j'ai pour principe de ne jamais parler de certaines choses qui sont, en quelque sorte, sacrées !

Ce que je reproche personnellement à M. Poisson, c'est de m'avoir mis à la morgue, à l' « amphi », comme il dit, moi qui sais écrire en ronde, en bâtarde, en gothique, en coulée, en plus de douze espèces encore, moi qui aurais fait un si bon secrétaire de bureau.

Imaginez cette réception : j'arrive, avec mon casque, mon sac, tout mon barda. On me fait entrer dans une baraque et l'on me dit : « Monsieur le médecin-chef est là ! »

D'abord, je ne vois rien. M. Poisson était enfoncé jusqu'aux cheveux dans des papiers ; j'entendais tout juste une respiration d'asthmatique, pareille au bruit du vent dans les serrures. Tout à coup, le voilà qui sort de son nid et qui me considère. Je vois un vieux bonhomme un peu gros, un peu court de pattes, donnant l'impression d'être pas très propre de sa personne, avec des ongles ourlés de noir et trop de peau sur le dos des mains, une peau fripée, pleine de taches de rousseur. Il me considère,

mais il fait comme s'il ne me voyait pas. Moi, je le regarde en face et je le vois très bien : un nez garni de petites varices, des pommettes bleuâtres, trop de peau aussi pendant sous le menton, comme sous le mufle des bestiaux, et, au-dessous des yeux, deux poches tremblotantes, semblables à deux petits verres d'eau-de-vie, deux poches qu'on a envie de percer avec une épingle.

Il me fixe encore une fois, crache par terre et fait :

— Oui...

Je réponds tout de suite :

— Parfaitement, Monsieur le médecin-chef.

Alors il se met à crier, d'une vieille voix toute pleine de crachats :

— Vous voyez bien que je ne vous parle pas. Foutez-moi la paix. Vous voyez bien que j'en ai par-dessus la tête avec l'offensive, et les blessés, et toutes les machines !

Que pensez-vous que je devais répondre? Je me mets au « garde à vous » et je dis encore :

— Oui, Monsieur le médecin-chef !

Le voilà qui allume une cigarette et qui commence à faire « hum ! hum ! » parce que, vous le remar-

querez, il a toujours la poitrine grasse, à cause de l'alcool.

Là-dessus, entre un officier. M. Poisson s'écrie :

— C'est vous, Perrin ? Oh ! mon cher, laissez-moi tranquille avec toutes les machines, vous voyez bien que je suis éreinté de travail. Tenez ! regardez mon papier : Dix-neuf ! je n'en finis pas ! Dix-neuf !

L'officier me prend par le bras et dit :

— Oh ! Mais, c'est l'homme de renfort !

Alors, M. Poisson s'approche, me regarde sous le nez et se met à beugler, avec son haleine qui sent le fond de tonneau :

— Foutez-le à la morgue ! Il faut quelqu'un pour la morgue ; eh bien ! foutez-le à l' « amphi ». Il aidera Tanquerelle. Voilà ! A l'amphi ! Et puis assez de machines comme ça !

Dix minutes après, j'étais affecté à l'amphi.

Monsieur, cela m'a rendu triste. J'ai un assez bon naturel, mais ce n'est pas une vie que de remuer des morts toute la journée. Et quels morts ! La

fleur du pays, abîmée comme on n'imagine pas que l'on puisse abîmer un corps humain.

Tanquerelle est un ancien commis de charcuterie. En voilà encore un qui boit. On lui fait faire toutes les sales besognes parce qu'il boit, et on lui donne à boire sous prétexte qu'il fait toutes les sales besognes. Enfin, ne parlons pas non plus de ça... Cette question de l'alcoolisme, elle ne me regarde pas, malheureusement !

Tanquerelle n'est pas une compagnie, c'est une calamité, un fléau, une engeance comme on dit. Quand il est à jeun, il ne parle pas ; mais il n'est jamais à jeun. A son ordinaire, il dit toutes sortes de riens, des réflexions d'ivrogne qui font mal à entendre devant les cadavres.

On dit, Monsieur, que les cadavres, ce n'est plus grand'chose et que lorsqu'on a l'habitude de vivre avec eux, on les considère à peu près comme des pierres. Eh bien, ce n'est pas mon cas. Tous ces cadavres, avec qui je passe mes journées, ils finissent par être pour moi des compagnons. Il y en a qui me plaisent, je regrette presque de les voir partir. Des fois, quand, par maladresse, j'en heurte un du coude, il faut que je me retienne pour ne pas

lui dire « pardon, mon ami ! » Je les regarde, avec leurs mains remplies de durillons, avec leurs pauvres pieds doublés de corne à force d'avoir traîné sur les routes, et tout cela parle à mon esprit.

Je vois une méchante bague à un doigt, un signe de naissance sur la peau, une cicatrice ancienne, quelquefois même un tatouage, enfin une de ces choses dont l'homme ne se sépare pas dans la mort : ses pauvres cheveux gris, les plis de sa figure, un reste de sourire autour des yeux, plus souvent un reste d'épouvante. Et tout cela fait travailler ma cervelle. Je lis leur histoire sur leur corps ; je pense combien ils ont besogné avec ces bras que voilà, je pense qu'ils ont vu bien des choses avec leurs yeux, qu'on a embrassé leur bouche, qu'ils étaient coquets de leur moustache ou de leur barbe, sur laquelle, maintenant, je vois remonter les poux saisis par le froid de la peau. Je pense à ces choses pendant que je les couds dans la grosse toile ; et ça me donne une tristesse bien étonnante, car, au fond, elle ne me déplaît pas.

Mais je vois que je tourne à la philosophie. Motus ! Je ne suis pas un philosophe pour me permettre de vous embêter.

Je crois que je vous parlais du cuirassier Cuvelier ? Eh bien, revenons à l'histoire du cuirassier Cuvelier.

Cela remonte aux attaques de mai. Je vous affirme que je n'ai pas chômé pendant ce mois-là ! Il m'en est passé des morts par les mains ! Que leurs femmes et leurs mères soient tranquilles, les malheureuses : j'ai fait mon devoir à ma façon. Tous sont partis, la bouche fermée d'une mentonnière, les mains croisées sur la poitrine, chaque fois, bien entendu, qu'il leur restait une bouche et des mains, et je les ai soigneusement enveloppés. Je ne parle pas des yeux, ce n'est pas moi qui peux les leur fermer, il est trop tard quand ils arrivent à l'amphi. Oh ! je les ai bien soignés, mes morts.

Un jour donc, on m'en amène un qui ne portait pas de fiche. Il avait la figure très abîmée et des pansements un peu partout, sur les membres, mais pas de fiche, pas de plaque au poignet, rien !

Je le mets de côté et je fais prévenir le médecin-chef.

Au bout d'un moment, la porte s'ouvre et M. Poisson se présente.

Il se tient toujours très bien quand il a un verre

dans le nez ; je reconnais pourtant la chose à certaines façons qu'il a de tousser, de cracher par terre et de tripoter sa croix, parce que vous savez qu'il est officier de la Légion d'honneur.

— Vous avez un bonhomme de trop? me dit-il.

— Monsieur le médecin-chef, je ne sais pas s'il est de trop, mais il ne porte pas de fiche d'identité.

— C'est pas tout ça, reprend M. Poisson, je vois que vous avez huit cadavres, ici, attendez donc...

Il tire de sa poche un petit bout de papier froissé, il le retourne en tous sens, puis il pousse des cris :

— Sept ! sept seulement ! Vous ne devez avoir que sept cadavres. Vous êtes un cochon ! Qui est-ce qui vous l'a donné, ce mort-là ? Je n'en veux pas. Il n'est pas sur le compte. D'où vient-il seulement, ce mort-là ?

Je commence à trembler et réponds en bégayant :

— Je n'ai pas remarqué quels étaient les brancardiers qui l'ont apporté ici.

— Ah ! vous n'avez pas remarqué ? Et qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse, moi, de ce mort? D'abord, comment s'appelle-t-il ?

— Justement, Monsieur le médecin-chef, on ne sait pas, puisqu'il n'est pas identifié.

— Pas identifié ! Eh bien, nous sommes frais ! Vous, vous aurez de mes nouvelles. Ah ! je n'aime pas ces machines-là. Pour commencer, suivez-moi !

Et nous voilà partis de baraque en baraque, M. Poisson demandant à chaque porte :

— Est-ce que c'est vous qui nous envoyez des morts sans papiers ?

Vous pensez bien qu'interrogés de cette façon-là, tous les subordonnés de M. Poisson se défilaient, comme on dit. Les uns rigolaient en dessous, les autres prenaient peur. Tous répondaient invariablement :

— Un mort sans identité ? Oh ! Monsieur le médecin-chef, ce n'est sûrement pas de chez nous.

M. Poisson commençait à respirer péniblement ; il cornait comme un cheval fourbu ; il crachait partout ; sa voix ne ressemblait plus à rien d'humain, à force d'être colère : une voix usée, trouée, en loques. Malgré son mauvais caractère, il finissait par me faire pitié, ce pauvre vieux.

Il revient au bureau, toujours suivi par moi, et il se jette sur ses papiers ; il remuait là-dedans comme un barbet dans la crotte. Puis, avec des gloussements de fureur, il reprend :

— Voilà ! Il en est entré 1.236. Il en est sorti 561. Comprenez-vous? A cette heure, il en reste ici 674. C'est bien ça : il y en a un qui manque, et c'est celui-là qui est de trop. Et on ne sait pas qui il est ! Nous sommes frais, nous sommes frais !

J'avoue que l'assurance de M. Poisson m'impressionna. Surtout, je fus surpris par la précision des chiffres qu'il donnait. C'est quand même merveilleux, Monsieur, de voir l'ordre qui règne dans les choses militaires ; toujours on peut dire avec exactitude, par exemple : sur cent brancards, il y en a vingt-trois d'égarés, pas un de plus, pas un de moins ; ou bien : il est entré 1.000 blessés, il en est mort 50, c'est donc que les 950 autres sont encore vivants. A ce point de vue, cet ordre mathématique vaut bien la peine qu'on écrive tous les papiers qu'on écrit. En entendant M. Poisson faire son compte, je compris à quel point mon malheureux cadavre était de trop.

Le médecin-chef répétait : « Nous sommes frais ! » Il dit encore : « Venez avec moi ! » Et il sortit.

Voilà M. Poisson parti de nouveau à droite et à gauche. Je le suivais, la tête basse, et me sentais

gagné peu à peu par sa fièvre. Il arrêtait tous les officiers :

— J'en ai assez de ces machines-là ! Regardez donc un peu si ce mort ne sort pas de chez vous, des fois.

Il entrait même dans les salles d'opérations et interpellait les chirurgiens :

— Ce n'est pas vous qui m'auriez envoyé un mort sans fiche ?

Et, tout le temps, il sortait son petit papier froissé et il y ajoutait, au crayon, un chiffre, une croix.

Vers le soir, il fixa sur moi ses yeux qui semblaient bordés de jambon d'York et il dit :

— Vous, retournez à l'amphi ! Vous aurez de mes nouvelles !

Je retournai à l'amphi et je m'assis tristement. On avait apporté trois nouveaux cadavres. Tanquerelle les vissait dans les cercueils, avec le menuisier.

Sur la table, enseveli provisoirement dans une toile de tente, le mort inconnu attendait une décision. Tanquerelle était complètement ivre et chantait le *Missouri*, ce qui n'est pas une chose à faire quand on s'occupe de cadavres. J'allai soulever la toile de tente et je considérai le corps glacé. Toute la figure

broyée était enveloppée de linges. On apercevait quelques mèches de cheveux blonds. Pour ce qui est du reste, un corps quelconque, comme le vôtre ou le mien, Monsieur.

La nuit était tombée. La porte s'ouvrit et M. Poisson apparut, avec une lanterne, accompagné d'un autre officier. Il semblait calme et avait quelques renvois, comme un homme qui vient de bien dîner.

— Vous êtes un couillon, me dit-il ; vous n'avez même pas vu que ce corps-là, c'est celui du cuirassier Cuvelier.

— Mais, Monsieur le médecin-chef...

— Taisez-vous ! C'est le cuirassier Cuvelier.

Il s'approcha de la table, mesura de l'œil le cadavre et s'exclama :

— Bien sûr ! Il est assez grand pour être cuirassier. Voyez-vous, Perrin, le cuirassier Cuvelier est entré à l'ambulance avant-hier. D'après les registres, il n'est pas sorti. Or, il n'est plus en traitement, donc il est mort et c'est lui qui est là. C'est clair !

— Evidemment, dit Perrin, c'est bien lui.

— N'est-ce pas ? reprit M. Poisson. C'est Cuvelier ; ça se voit. Pauvre bougre ! Maintenant, allons dormir.

Puis il se tourna vers moi :

— Vous, vous le mettrez en bière, et vous collerez sur le couvercle : « Cuvelier Edouard, 9e cuirassiers. » Et puis, vous savez, plus de machines comme cela.

Ces messieurs sortirent. Je mis dans un cercueil le cuirassier Cuvelier et j'allai passer quelques heures sur ma paillasse.

⁂

Le lendemain matin, je me disposais à faire clouer la bière de Cuvelier Édouard, quand je vis encore une fois entrer M. Poisson. Il n'avait pas la figure aussi calme que la veille au soir.

— Attendez, avant de faire enterrer ce bonhomme-là, me dit-il.

Il tournait autour de la bière, màchait un bout de cigarette, ruminait un catarrhe qui paraissait vieux comme l'humanité ; enfin il avait l'air si peu tranquille que je vis bien qu'il n'était pas décidé à lancer Cuvelier, comme cela, dans l'éternité. Ça ne passait pas, le mort se mettait en travers et ne voulait pas se laisser avaler. Je ne sais si M. Poisson avait une haute idée de son devoir, ou simplement peur des

complications, mais, à ce moment-là, il m'inspira une touchante sympathie.

Il se tourna vers moi, et, comme il n'aime pas rester seul :

— Venez, dit-il, venez encore avec moi.

Nous voilà repartis à travers les baraques, M. Poisson entrait et disait :

— Pavillon 8 ? C'est un pavillon de grands blessés? Vous n'avez pas ici le cuirassier Cuvelier ?

Les gens du pavillon se consultaient et répondaient : « Non ». Nous allions plus loin.

M. Poisson recommençait :

— Pavillon 7 ? Avez-vous ici un nommé Cuvelier, du 9e cuirassiers ?

— Non, Monsieur le médecin-chef.

Alors, M. Poisson triomphait :

— Bien sûr ! Ils ne peuvent pas l'avoir, puisqu'il est mort. Je fais ça par acquit de conscience. Moi, je suis comme ça.

Nous rencontrâmes M. Perrin.

— Voyez-vous, Perrin, lui dit le médecin-chef, pour être tout à fait tranquille, je cherche dans les salles s'il n'y a pas un Cuvelier ? Et il n'y en a pas. Bien entendu, je ne cherche que dans les salles de

grands blessés : pas si bête ! Puisqu'il est mort, c'est qu'il était un grand blessé.

— Évidemment, dit M. Perrin.

Quand nous eûmes visité tous les pavillons, M. Poisson se rengorgea, ce qui fait toutes sortes de plis à la peau qui lui pend sous le menton, et il conclut :

— C'est bien Cuvelier ! Voilà ce que c'est que d'avoir de l'ordre. Chez moi, ce n'est pas comme chez Pouce et chez Vieillon, qui sont des jean-foutre.

— Peut-être, dit M. Perrin, devriez-vous quand même demander aux « petits blessés », par prudence.

— Bah ! si vous voulez, dit négligemment M. Poisson.

Et nous nous dirigeons vers les pavillons « d'évacuables ».

Nous entrons ; nous posons la question habituelle. Personne ne répond. Au moment de sortir, M. Poisson répète :

— Cuvelier n'est pas ici ?

Alors nous entendons tout à coup crier :

— Si ! Cuvelier, présent !

Et un grand type frisé sort de son lit, en bran-

dissant une main qui portait un tout petit pansement.

Alors les choses deviennent tragiques. M. Poisson vire au violet noir, comme un homme frappé d'apoplexie. Il crache deux ou trois fois de suite. Il se flanque des claques sur les cuisses et dit, dans un râle :

— Allons bon ! faut qu'il soit vivant, celui-là !

— Cuvelier, reprend l'autre, c'est moi !

— Cuvelier, Édouard ?

— Oui, Édouard !

— Du 9e cuirassiers ?

— Parfaitement, du 9e cuir !

M. Poisson sort comme un fou, suivi de M. Perrin, suivi de moi-même. Il file à la morgue, il se plante devant la bière, bave sur sa vareuse et dit simplement :

— Si ce n'est pas Cuvelier, tout est à recommencer.

⁂

Ah ! Monsieur ! Quelle journée ! Quel souvenir !

L'offensive continuait, pendant ce temps. Les morts remplissaient le réduit qui leur était réservé. Mais la vraie vie du service semblait suspendue.

Vous avez vu des bateaux arrêtés au milieu d'une rivière et gênant toute circulation ? Eh bien, le cadavre inconnu donnait cette impression. Il était échoué par le travers de notre besogne et menaçait de tout troubler, à commencer par la santé du malheureux M. Poisson, qui parlait de se faire évacuer.

Toutes les heures, il venait donner un coup d'œil au corps qui entrait doucement en décomposition. Il le contemplait avec fixité, comme s'il eût espéré faire renoncer la mort au silence.

L'après-midi, je fus tranquille un moment, M. Poisson faisait la sieste. Vers six heures, il reparut et j'eus peine à le reconnaître. Il avait les mains presque lavées, un col blanc, la barbe faite et l'haleine d'un homme qui vient de se rincer le bec au vieux marc.

— Eh bien ! quoi, me dit-il, vous n'avez pas encore fait clouer la bière de l'Allemand ? C'est donc que vous êtes un jean-fesse ?

— Mais, Monsieur le médecin-chef...

— Taisez-vous ! Et faites vite une plaque : « Sujet allemand — Inconnu. » Compris ?

M. Perrin venait d'entrer. Les deux officiers regardaient encore une fois le cadavre.

— Il est visible que c'est un boche, dit M. Poisson.

— Oui, regardez ces cheveux blonds.

— Perrin, vous auriez dû y penser plus tôt, ajouta le médecin-chef.

Ces messieurs allaient partir, quand M. Poisson se retourna.

— Après tout, sortez-le donc de la bière ; puisque c'est un Allemand, on l'enterrera sans cercueil, comme à l'habitude.

CIVILISATION

CIVILISATION

Il faudrait savoir ce que vous appelez civilisation. Je peux bien vous demander cela, à vous, d'abord parce que vous êtes un homme intelligent et instruit, ensuite parce que vous en parlez tout le temps, de cette fameuse civilisation.

Avant la guerre, j'étais préparateur dans un laboratoire industriel. C'était une bonne petite place ; mais je vous assure que si j'ai le triste avantage de sortir vivant de cette catastrophe, je ne retournerai pas là-dedans. La campagne ! La pure cambrouse ! quelque part bien loin de toutes les sales usines, un

endroit où je n'entende plus jamais grogner vos aéroplanes et toutes vos machines qui m'amusaient naguère, quand je ne comprenais rien à rien, mais qui me font horreur maintenant, parce qu'elles sont l'esprit même de cette guerre, le principe et la raison de cette guerre !

Je hais le XXe siècle, comme je hais l'Europe pourrie et le monde entier sur lequel cette malheureuse Europe s'est étalée, à la façon d'une tache de cambouis. Je sais bien que c'est un peu ridicule de sortir de grandes phrases comme cela ; mais bah ! je ne raconte pas ces choses à tout le monde, et puis, autant ce ridicule-là qu'un autre ! Je vous le dis, j'irai dans la montagne, et je m'arrangerai pour être aussi seul que possible. J'avais pensé me retirer chez les sauvages, chez les nègres, mais il n'y a même plus de vrais nègres, maintenant. Tout ça monte à bicyclette et demande à être décoré. Je n'irai pas chez les nègres, nous avons tout fait pour les égarer ; je l'ai bien vu à Soissons...

Au printemps de cette année, j'étais à Soissons, avec tout le G. B. C. Je devine que G. B. C., cela ne vous dit pas grand'chose ; mais il faut encore vous en prendre à la civilisation : elle rebâtit la Tour

de Babel et, bientôt, les hommes auront avili leur langue maternelle au point d'en faire une sorte de patois télégraphique, sans saveur et sans beauté.

La retraite allemande avait porté la ligne vers Vauxaillon et Laffaux, et là, on se battait passablement. Dans un secteur de combat, une position comme le moulin de Laffaux, c'est une épine au fond d'une plaie : ça entretient l'inflammation. Vers le début de mai, il y eut une grande attaque sur ce moulin, et presque tout mon groupe dut monter en ligne.

— Pour vous, sergent, me dit l'officier, vous resterez à l'hôpital et vous serez chargé du brancardage de l'A. C. A. On vous donnera du monde.

Je suis maintenant au fait des subtilités du langage militaire. En entendant qu'on me donnerait du monde, je compris fort bien qu'il n'y aurait personne, et, en effet, je demeurai à la tête de quatre hommes de rebut, espèces de crétins cacochymes dont personne n'avait l'emploi.

Dès le samedi, les blessés arrivèrent par paquets de cent. Et je commençai à les empiler méthodiquement dans les salles de l'A. C. A.

A vrai dire, la besogne ne marchait guère. Mes brancardiers fourbus s'accouplaient mal, butaient comme des rosses couronnées et faisaient hurler les blessés. Ils picoraient au hasard dans l'amas énorme de la besogne, et toute l'A. C. A. piétinait d'impatience, comme une usine à chair humaine qui ne reçoit pas ses matières premières et qui tourne à vide.

Il faut que je vous explique ce que c'est qu'une A. C. A. Dans l'argot de la guerre, cela signifie une « autochir », autrement dit, c'est ce qu'on a inventé de plus perfectionné comme ambulance. C'est le comble de la science, comme les canons de 400 sur voie ferrée ; ça suit les armées avec moteurs, machines à vapeur, microscopes, laboratoires, tout un outillage d'hôpital moderne. C'est le premier grand atelier de réparation que l'homme blessé rencontre au sortir de l'atelier de trituration et de destruction qui fonctionne à l'extrême avant. On apporte là les pièces les plus abîmées de la machine militaire. Des ouvriers habiles se jettent dessus, les déboulonnent en vitesse et les examinent avec compétence, comme on ferait d'un frein hydro-pneumatique, d'une culasse ou d'un collimateur. Si la pièce est sérieusement

avariée, on fait le nécessaire pour lui assurer une réforme convenable ; mais si le « matériel humain » n'est pas absolument hors d'usage, on le rafistole avec soin pour le remettre en service à la première occasion, et cela s'appelle « la conservation des effectifs ».

Je vous l'ai dit, l'A. C. A. avait des trépidations de machine qui tourne à blanc. Mes brancardiers lui apportaient, avec des maladresses de coltineurs ivres, quelques blessés qui étaient immédiatement digérés et éliminés. Et l'usine continuait à gronder, comme un Moloch mis en appétit par les premières fumées du sacrifice.

J'avais ramassé un brancard. Aidé d'un artilleur blessé au cou, et qui ne demandait qu'à se rendre utile en attendant d'être opéré, je dirigeais mon équipe à travers la cohue. C'est alors que je vis passer, visage soucieux et souriant, front casqué, une manière de général raisonnable qui disait : « Ça ne va pas, votre brancardage. Je vais vous envoyer huit Malgaches. Ce sont d'excellents porteurs. »

Dix minutes après, mes Malgaches étaient là.

C'était, avec plus d'exactitude, un assortiment de nègres où dominait l'élément malgache, une série d'échantillons prélevés sur le 1er Corps colonial qui, à

cette heure même, tapait ferme devant Laffaux. Il y avait quelques Soudanais sans âge, ridés, ténébreux, cachant sous la vareuse réglementaire des grigris patinés qui sentaient le cuir, la sueur et les huiles exotiques. Pour les Malgaches, imaginez des hommes de taille médiocre, d'aspect chétif, qui ressemblaient à des fœtus noirs et sérieux.

Tous ces gens prirent la bricole et, à mon ordre, se mirent à porter les blessés, avec un flegme silencieux, comme s'ils avaient déplacé des ballots de coton dans un dock.

J'étais satisfait, c'est-à-dire rassuré. L'A. C. A., rassasiée, travaillait à pleines mâchoires et avait le ronron des machines bien soignées qui ruissellent d'huile et dont toutes les pièces étincellent.

Etinceler ! Le mot n'est pas trop fort. J'en fus aveuglé en pénétrant dans la baraque opératoire. La nuit venait de tomber, une des plus chaudes nuits de ce beau printemps brutal. La canonnade avait des soubresauts de géant malade. Les salles de l'hôpital regorgeaient d'une souffrance houleuse et confuse où la mort travaillait à mettre de l'ordre. Je humai fortement l'obscurité du jardin, et, comme je vous l'ai dit, je pénétrai dans la baraque opératoire.

Il y avait plusieurs compartiments. Celui où je me trouvai soudain formait bosse au flanc de l'édifice. Une chaleur de four à puddler y régnait. Des hommes lavaient, brossaient, astiquaient avec minutie une foule d'instruments luisants, cependant que d'autres activaient des foyers qui avaient l'ardeur blême des lampes de soudeur. Sans cesse, des gens entraient, sortaient, portant des boîtes plates, cérémonieusement, à bout de bras, comme des maîtres d'hôtel dévoués aux rites pompeux de la table.

— Il fait chaud chez vous, murmurai-je pour dire quelque chose.

— Passez à côté, ça ira mieux, me dit en ricanant un nabot barbu comme un kobold.

Je soulevai une couverture, avec l'impression de pénétrer dans la poitrine d'un monstre. En face de moi, élevé comme un monarque sur une espèce de trône où l'on accédait par plusieurs marches, je reconnus le cœur du personnage. C'était ce qu'on appelle un autoclave, une sorte de marmite immense où l'on eût fait cuire à l'aise un veau entier. Elle gisait à plat ventre et lâchait un jet de vapeur étourdissant, et monotone au point de faire perdre la conscience de l'espace et du temps. Brusquement, ce

bruit infernal cessa et ce me parut comme la fin de l'éternité. Sur le dos de la machine, une charge de bouillottes continuaient à se gargariser et à crachoter. Semblable à un timonier, un homme manœuvrait un large volant, et, tout à coup dévissé, le couvercle de la chaudière tourna, laissant voir un ventre brûlant d'où l'on sortit toutes sortes de boîtes et de paquets.

A la chaleur de fournaise avait succédé une température moite, accablante, de hammam ou d'étuve.

— Mais, où opère-t-on les blessés? demandai-je à un garçon qui lavait des gants de caoutchouc dans une grande bassine de cuivre.

— Par là, dans les salles d'opérations, parbleu! Mais n'y entrez pas de ce côté.

Je me replongeai dans la nuit pareille à un gouffre de fraîcheur et filai vers la salle d'attente, retrouver mes brancardiers.

Ils apportaient à ce moment tout un lot de cuirassiers. Une division de « cavalerie à pied » donnait depuis le matin. Les plus beaux hommes de France avaient touché terre par centaines, et ils attendaient là, comme des statues brisées dont les restes sont encore de belles choses. Dieu! les fortes,

les magnifiques créatures ! Ils avaient des membres si puissants et des poitrines si vastes qu'ils ne pouvaient pas croire à la mort et, sentant dégoutter de leurs plaies un sang riche et substantiel, ils conjuraient, avec des blasphèmes et des rires, les défaillances de leur chair divisée.

— Moi, disait l'un d'eux, ils feront ce qu'ils voudront de ma barbaque, mais pour m'endormir, barca ! Je ne marche pas !

— Oui, tout ce qu'ils voudront, disait un autre, mais pas l'amputation ! J'ai besoin de ma patte, même esquintée, j'la veux !

Ces deux hommes sortaient de la salle de radiographie. Ils étaient nus sous une couverture et portaient, épinglé à leurs pansements, un trousseau de fiches bigarrées, de croquis, de formules, quelque chose comme un commentaire algébrique de leurs blessures, l'expression chiffrée de leur misère et du désordre des organes.

Ils parlaient de ce premier voyage au laboratoire en enfants bien dressés, qui reconnaissent que le monde moderne ne saurait plus vivre ni mourir sans la méticuleuse discipline des sciences.

— Qu'est-ce qu'il a dit, le major des rayons X ?

— Il a dit que c'était un axe antéro-postérieur... Ça, je m'en doutais.

— Moi, c'est dans le ventre. Il a dit l'*abbomen*, mais je sais bien que c'est dans le ventre. Ah ! Foutre de foutre ! Mais je veux pas être endormi, ça, j'veux pas !

La porte de la salle d'opérations s'ouvrit à ce moment et un déluge de lumière envahit la salle d'attente. Une voix criait :

— Les suivants ! Et le ventre d'abord !

Les porteurs noirs ajustèrent leurs bricoles et les deux causeurs furent enlevés. Je suivis les brancards.

Imaginez un bloc lumineux, rectangulaire, enchâssé dans la nuit comme un joyau dans de la houille. La porte se referma et je me trouvai emprisonné dans la clarté. Au plafond, un velum immaculé diffusait l'éclat des lampes. Le sol plan, élastique était parsemé de linges rouges que des infirmiers cueillaient prestement avec des pincettes. Entre ce sol et ce plafond, quatre formes étranges qui étaient des hommes. Ils étaient complètement revêtus de blanc, leurs visages étaient couverts de masques qui, comme ceux des Touareg, ne laissaient voir que les yeux ; ils tenaient en l'air, et écartées, à la façon des danseurs

chinois, leurs mains habillées de caoutchouc, et la sueur ruisselait sur leurs tempes.

On percevait sourdement la trépidation du moteur qui sécrétait toutes les lumières. De nouveau gavé, l'autoclave remplissait l'univers de sa plainte stridente. De petits radiateurs renâclaient comme des bêtes qu'on caresse à rebrousse-poil. Tout cela faisait une musique barbare et grandiose, et les gens qui s'agitaient là semblaient exécuter, avec harmonie, une danse religieuse, une sorte de ballet sévère et mystérieux.

Les brancards s'insinuèrent au milieu des tables, comme des pirogues dans un archipel. Rangés sur des linges, les instruments avaient le rayonnement des vitrines d'orfèvres ; et les petits Malgaches manœuvraient leur fardeau avec précaution et docilité. Ils s'arrêtèrent à l'ordre, et attendirent. Leurs cous minces et noirs bridés par les bricoles, leurs doigts crispés aux poignées des brancards, ils faisaient songer à des singes sacrés, dressés à porter les idoles. Les deux cuirassiers, énormes et blafards, dépassaient les brancards des pieds et de la tête.

Il y eut quelques gestes rituels et les blessés se trouvèrent sur les tables.

A ce moment, mon regard rencontra celui d'un des noirs et j'éprouvai du malaise. C'était un regard calme et profond, comme celui d'un enfant ou d'un jeune chien. Le sauvage tournait doucement la tête à droite et à gauche et considérait les êtres et les objets extraordinaires qui l'entouraient. Les prunelles sombres s'arrêtaient légèrement sur toutes les pièces merveilleuses de cet atelier à réparer la machine humaine. Et ces yeux, qui ne trahissaient aucune pensée, n'en étaient que plus inquiétants. Un moment, j'eus la bêtise de songer : « Comme il doit être étonné ! » Mais cette sotte préoccupation me quitta, et je ne ressentis plus qu'une honte insurmontable.

Les quatre Malgaches sortirent. J'en conçus quelque soulagement. Les blessés semblaient ahuris, stupides. Des infirmiers s'empressaient autour d'eux, leur liaient les mains, les jambes, les frottaient avec de l'alcool. Les hommes masqués donnaient des ordres et évoluaient autour des tables, avec les gestes mesurés de prêtres officiants.

— Où est le chef, là-dedans ? demandai-je tout bas à quelqu'un.

On me le désigna. C'était un homme de taille

moyenne, il était assis, élevait ses mains gantées et dictait quelque chose à un scribe.

La fatigue, l'éblouissement des lumières, la canonnade, la rumeur industrielle qui régnait là, tout contribuait à me procurer une sorte d'ivresse lucide. Je demeurai immobile, emporté dans une tourmente de réflexions. Tout ce qui m'entourait était fait pour le bien. C'était la réplique de la civilisation à elle-même, la correction qu'elle donnait à ses débordements destructeurs ; il ne fallait pas moins de toute cette complexité pour annuler un peu du mal immense engendré par l'âge des machines. Je songeai encore une fois au regard indéchiffrable du sauvage, et l'émotion que je ressentis se trouva faite avec de la pitié, de la colère et du dégoût.

Celui qu'on m'avait désigné pour le chef avait fini la dictée. Il demeurait figé dans sa position hiératique et semblait rêver. Je remarquai que, derrière ses lunettes, un beau regard grave brûlait, mêlé de sérénité, d'ardeur et de tristesse. On ne voyait presque rien du visage, le masque célait la bouche et la barbe ; mais les tempes montraient quelques jeunes cheveux gris et une grosse veine se gonflait sur le front, trahissant les efforts d'une volonté tendue.

— Le blessé dort, murmura quelqu'un.

Le chirurgien s'approcha de la table. Le blessé dormait, en effet ; et je vis que c'était celui-là même qui déclarait si énergiquement ne point vouloir être endormi. Le pauvre homme n'avait seulement pas osé balbutier sa protestation. Saisi dans l'engrenage, il avait été dominé tout de suite et s'abandonnait aux appétits de la mécanique, comme un saumon de fonte avalé par les laminoirs. Et puis, ne savait-il pas que tout cela était pour son bien ; puisque c'est à cela qu'en est réduit le bien.

— Sergent, me dit une voix, on ne séjourne pas sans bonnet à la salle d'opérations.

A l'instant de sortir, je regardai encore une fois le chirurgien. Il était penché sur sa besogne avec une application où, malgré l'habit, la cagoule, les gants et tout l'appareil extérieur, on démêlait de la tendresse.

Je pensai avec force :

— Non ! Non ! Celui-là n'est pas dupe !

Et je me retrouvai dans la salle d'attente qui fleurait le sang et le repaire de fauves. Une lampe voilée y entretenait une clarté sourde. Des blessés gémissaient, d'autres devisaient à mi-voix.

— Qui parle de tank ? disait l'un d'eux. Moi, j'ai été blessé dans un tank !

Un léger silence respectueux se fit. L'homme, qui était enfoui sous des pansements, ajouta :

— Notre réservoir d'essence a été crevé ; j'ai les jambes cassées et je suis brûlé à la figure. Moi, je sais ce que c'est qu'un tank !

Il disait cela avec un accent étrange où je reconnus la vieille tourmenteuse de l'humanité : l'orgueil.

Comme j'allais sortir, mon regard s'attarda dans l'ombre, derrière un monceau de brancards. Deux nègres étaient là. Je pensais qu'ils somnolaient, mais j'eus le temps d'entrevoir une chose extraordinaire : tournant le dos aux blessés, ils assouvissaient, chacun pour soi, avec une sorte d'indifférence lugubre, comme des singes en cage, une passion solitaire.

Je haussai les épaules et m'en allai fumer une pipe au sein des ténèbres. Le monde me semblait confus, incohérent et malheureux ; et j'estime qu'il est réellement ainsi.

Croyez-le bien, Monsieur, quand je parle avec pitié de la civilisation, je sais ce que je dis ; et ce n'est pas la télégraphie sans fil qui me fera revenir sur mon opinion. C'est d'autant plus triste qu'il n'y a rien

à faire : on ne remonte pas une pente comme celle sur laquelle roule désormais le monde. Et pourtant !

La civilisation, la vraie, j'y pense souvent. C'est, dans mon esprit, comme un chœur de voix harmonieuses chantant un hymne, c'est une statue de marbre sur une colline desséchée, c'est un homme qui dirait : « Aimez-vous les uns les autres ! » ou : « Rendez le bien pour le mal ! » Mais il y a près de deux mille ans qu'on ne fait plus que répéter ces choses-là, et les princes des prêtres ont bien trop d'intérêts dans le siècle pour concevoir d'autres choses semblables.

On se trompe sur le bonheur et sur le bien. Les âmes les plus généreuses se trompent aussi, parce que le silence et la solitude leur sont trop souvent refusés. J'ai bien regardé l'autoclave monstrueux sur son trône. Je vous le dis, en vérité, la civilisation n'est pas dans cet objet, pas plus que dans les pinces brillantes dont se servait le chirurgien. La civilisation n'est pas dans toute cette pacotille terrible ; et, si elle n'est pas dans le cœur de l'homme, eh bien ! elle n'est nulle part.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

VISAGE 1

LA CHAMBRE DE REVAUD 7

SUR LA SOMME 23

LE NOEL DE RÉCHOUSSAT 59

LE LIEUTENANT DAUCHE. 69

LES PROJETS DE COUSIN 103

LA DAME EN VERT 113

DANS LA VIGNE 123

RÉGULATRICE. 133

LES MAQUIGNONS 149

AMOURS DE PONCEAU. 165

UN ENTERREMENT 205

CHIFFRES 223
DISCIPLINE 235
LE CUIRASSIER CUVELIER. 271
CIVILISATION 293

1826 518

CE LIVRE, LE QUATRE-VINGTIÈME DE LA COLLECTION DES MAITRES DU LIVRE, A ÉTÉ ÉTABLI PAR AD. VAN BEVER. TIRÉ A MILLE NEUF CENT SOIXANTE-QUINZE EXEMPLAIRES ; SOIT : 75 EXEMPLAIRES SUR GRAND VÉLIN DE RIVES (DONT 10 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 1 A 65, ET DE 66 A 75 ; 100 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN BLEU PERVENCHE (DONT 3 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 76 A 172 ET DE 173 A 175 ET 1800 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DES MANUFACTURES DE RIVES (DONT 100 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 176 A 1875 ET DE 1876 A 1975, LE PRÉSENT OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR PAUL HÉRISSEY, A ÉVREUX, LE TROIS MARS MCMXXI. LES ORNEMENTS TYPOGRAPHIQUES ONT ÉTÉ DESSINÉS ET GRAVÉS SUR BOIS PAR PAUL BAUDIER ET P.-E. VIBERT.

CE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002033420b

CMXVII.

CE PQ 2607
.U53C5 1921
COO DUHAMEL, GEO CIVILISATION
ACC# 1233498